

Entre conformisme et transgression : être poétesse néo-latine au début du XVII^e siècle

Édition, traduction et commentaire d'une sélection de poèmes
et de lettres d'Elizabeth Jane Weston (1581-1612)

Mémoire réalisé par **Servane Dervaux**

Master [120] en langues et lettres anciennes et modernes, à finalité approfondie

Promotrice : **Aline Smeesters**

Année académique 2023-2024

Remerciements

Au terme de ce travail, mes premiers remerciements vont à ma promotrice, Madame Aline Smeesters. Je la remercie pour son expertise, sa bienveillance, ses conseils avisés, son intérêt, sa disponibilité et sa patience. Ce mémoire n'aurait jamais vu le jour sans sa supervision, et je lui en suis profondément reconnaissante.

Je remercie également tout particulièrement Monsieur Gilbert Gérard, Madame Fiorella Flamini et Nadine de m'avoir conseillée concernant ma méthodologie de travail et de m'avoir aidée à faire face à mes peurs. Je voudrais aussi remercier Jean pour la relecture d'une partie de mon travail à l'approche de la date de remise. Ses suggestions m'ont été précieuses.

Merci aussi au service Peps'In de l'Université pour leur accompagnement tout au long de mes études, ainsi qu'au personnel des bibliothèques de l'UCLouvain, de l'ULiège et de la Bibliothèque du Séminaire de Liège pour les ressources et les environnements de travail mis à la disposition des étudiants.

Je tiens enfin à remercier mes proches. Merci à ma maman pour son soutien inconditionnel et quotidien, ses sacrifices et son aide pour m'aider à mobiliser les bonnes ressources ; à ma sœur pour ses conseils avisés, son soutien intellectuel et la joie qu'elle m'apporte, avec mon frère ; à mon papa pour son soutien et son intérêt pour mes études. Merci à Lou, Margaux, Amandine, Marie, Céline, Virginie et Amélie pour leur amitié, leurs encouragements et leurs attentions spontanées durant ces dernières semaines. Enfin, un merci tout particulier à Maxime de m'avoir aidée à renouveler mes perspectives quand j'en avais besoin et de toujours croire en moi.

Enfin, je remercie toutes ces autrices qui m'ont précédée et qui m'ont donné la force nécessaire pour la réalisation de ce travail.

Résumé

Les recherches du XXI^e siècle sur les poétesses latines ont révélé que ces dernières étaient bien plus nombreuses que l'on ne l'a longtemps cru, leur nombre se chiffrant en centaines plutôt qu'en dizaines. Cependant, beaucoup d'entre elles restent encore méconnues, et une grande partie de leurs œuvres n'ont pas encore été éditées ni traduites. L'objet du présent mémoire consiste à étudier la posture littéraire d'Elizabeth Jane Weston, une poétesse néo-latine d'origine anglaise vivant à Prague à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècles, ainsi qu'à traduire une sélection de lettres et de poèmes issus des *Parthenica*, son second recueil publié en 1608. Après une présentation de la vie de Weston et une introduction à l'histoire ainsi qu'aux particularités génériques et thématiques de son œuvre, ce travail examine la manière dont la poétesse légitime sa position et sa parole d'écrivaine dans un milieu intellectuel et social majoritairement composé d'hommes de lettres. Le commentaire littéraire de ce mémoire s'appuie sur les textes traduits pour proposer une réponse à cette question. Il s'articule autour d'un aperçu des poétesses latines en Bohême, d'une étude de la *persona* de Weston sous le regard de ses contemporains, d'une analyse de la relation entre Weston et son éditeur (Georg Martin von Baldhoven), et d'une présentation de la posture littéraire de la poétesse.

Table des matières

Introduction	1
1. Biographie d'Elizabeth Jane Weston	7
1.1. Vie d'Elizabeth Jane Weston	7
1.2. Postérité	13
1.3. Note sur les sources biographiques	14
2. Introduction à l'œuvre	16
2.1. Histoire des textes	16
2.1.1. Éditions anciennes principales	16
2.1.2. Édition moderne	17
2.1.3. Poèmes de Weston publiés dans d'autres recueils	17
2.1.4. Documents manuscrits	18
2.2. Découpages génériques et thématiques au sein des <i>Parthenica</i>	19
2.3. Interprétation de la structure des <i>Parthenica</i>	21
Édition et traduction d'une sélection de textes issus des <i>Parthenica</i>	23
1. Principes d'édition et de traduction	23
2. Textes et traduction	25
Commentaire littéraire	67
1. Poétesses latines en Bohême à la Renaissance	67
2. La <i>persona</i> de Weston sous le regard des autres	69
2.1. <i>Ante alias puellas</i>	69
2.2. Tradition de femmes savantes	76
2.3. Misogynie et accusation de plagiat	79
3. Lien entre la légitimité de Weston et sa relation avec Baldhoven	82
4. Rhétorique de soi : équilibre entre conformisme et transgression	88
3.1. <i>Virgo</i>	88
3.2. Femmes savantes dans l'œuvre de Weston	95
Conclusion	99
Bibliographie	101

Introduction

Le milieu intellectuel et social dans lequel évoluait Elizabeth Jane Weston était sans conteste un milieu masculin. La *respublica litterarum* du XVII^e siècle – que je définirais d’après les travaux de Carol Pal comme une communauté transnationale, multiconfessionnelle et partiellement épistolaire réunissant des lettrés d’Europe qui partageaient des pratiques communes et l’idéal ambitieux de dépasser les divisions en leur sein afin de progresser dans les domaines du savoir¹ – était majoritairement constituée d’hommes et dirigée par eux².

Pourquoi les femmes n’en faisaient-elles pas partie ? Leur exclusion de l’espace public et de la littérature s’ancre historiquement dans des théories philosophiques et biologiques nées dans la Grèce antique, passées ensuite dans la pensée romaine, puis dans la théologie chrétienne avant de marquer la société européenne des XVI^e et XVII^e siècles. Dans cette introduction, je tenterai d’abord de résumer les motifs qui ont conduit à cette mise en marge des femmes de la sphère publique en m’appuyant principalement sur deux sources : l’introduction de Margaret King et Albert Rabil à la collection « The Other Voice in Modern Europe » (The University of Chicago Press), ainsi que l’introduction de Patricia Labalme à l’ouvrage collectif *Beyond their Sex. Learned Women of the European Past*³.

Dans la pensée grecque, les théories d’Aristote concernant la « nature féminine » ont durablement imprégné le paysage philosophique occidental. Selon Aristote, la femme est inférieure à l’homme sur les plans du corps et de l’esprit, deux dimensions selon lui corrélées. En effet, au niveau biologique, il considère la femme comme un homme « défectueux », dont elle dépend pour devenir complète. Alors qu’Aristote associe l’homme aux principes supérieurs (comme la forme et l’activité), la femme se voit attribuer les principes inférieurs (comme la

¹ Cette définition est construite sur les remarques de Carol Pal dans son ouvrage *Republic of women: rethinking the Republic of Letters in the seventeenth century* (New York, Cambridge University Press, 2012) : « The republic of letters, a transnational, multi-confessional commonwealth of the learned, was an important component of early modern European intellectual culture. It was an epistolary community that literally embodied the world of ideas in the seventeenth century », p. 1 ; « We are considering (...) the republic of letters, an amorphous, egalitarian, and self-conscious community whose stated ideal was to transcend divisions in order to work together for the advancement of learning », p. 9 ; « Adherence to this ideal involved an understood agreement to set aside religious, political, and social differences when participating in the activities of that entity », p. 10.

² HOSINGTON Brenda M., « Elizabeth Jane Weston and Her Place in the Respublica Litterarum », dans Astrid Steiner-Weber, Karl A.E. Enenkel, Bianca Concetta e.a. (éds.), *Acta Conventus Neo-Latini Monasteriensis. Proceedings of the Fifteenth International Congress of Neo-Latin Studies (Münster 2012)*, vol. 15, Leiden / Boston, Brill, 2015, pp. 293-304 : p. 300.

³ KING Margaret L. et RABIL Albert Jr., « The Other Voice in Early Modern Europe : Introduction to the Series », dans VIVES Juan Luis, *The Education of a Christian Woman. A Sixteenth-Century Manual*, édité et traduit en anglais par Charles Fantazzi, Chicago / Londres, The University of Chicago Press, 2000, pp. ix-xvii : pp. x-xiv ; LABALME Patricia H., « Chapter 1 – Introduction », dans *Beyond their Sex. Learned Women of the European Past*, Patricia H. Labalme (éd.), New York / Londres, New York University Press, 1980, pp. 1-8 : pp. 4-5.

matière et la passivité). Ainsi, au niveau psychologique, l'homme serait naturellement doué de sens critique, courageux, vigoureux, intellectuel et capable de contrôler ses passions, contrairement à la femme, qui serait irrationnelle, lâche, faible, querelleuse et plus facilement découragée. La théorie des humeurs corroborait d'ailleurs la soi-disant infériorité intellectuelle de la femme : le moite et le froid la rendraient inapte aux activités cérébrales⁴. Cette conception des sexes aboutit à la subordination de la femme à l'homme tant dans le domaine politique (l'État) que dans le domaine social (le foyer). Ces idées se retrouveront dans la pensée romaine, même si la femme a pu connaître une émancipation, toute relative, à la fin de la République romaine⁵.

La Bible fournit également des textes qui ont permis aux penseurs chrétiens de l'Église primitive de restreindre la femme à la sphère familiale et de manière plus générale, de tenir des propos dévalorisants à son égard⁶. Dans l'Ancien Testament, le récit de la création fut utilisé pour justifier la soumission de la femme à son mari, en s'appuyant sur le fait que Dieu créa Ève à partir de la côte d'Adam (Gn 2, 21-23), et pour la rendre coupable de la chute de l'humanité, puisqu'Ève succomba à la tentation dans le récit du péché originel (Gn 3). Cette interprétation du récit de la Genèse se prolonge dans le Nouveau Testament, en particulier dans les Épîtres de Paul. On peut y lire : « Je veux cependant que vous le sachiez : l'origine de tout homme, c'est le Christ ; l'origine de la femme, c'est l'homme ; et l'origine du Christ, c'est Dieu » (1 Co 11, 3) ; et encore : « Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle garde le silence. C'est Adam en effet qui fut formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laisse séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression. (...) Néanmoins, elle sera sauvée en devenant mère, à condition de persévérer avec modestie dans la foi, la charité et la sainteté. » (1 Tm 2, 11-13, 15). La femme y est également incitée à la discrétion, notamment en ce qui concerne son apparence physique (1 Tm 2, 9). De plus, la conception de la femme héritée d'Aristote, qui la réduit à sa fonction reproductive et la place en bas de la hiérarchie sociale, sera également intégrée dans la pensée patristique, et de là dans la pensée médiévale chrétienne, en particulier dans les travaux du philosophe scolastique et théologien Thomas d'Aquin⁷.

⁴ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », pp. 4-5.

⁵ GOUREVITCH Danielle, *Le mal d'être femme à Rome. La femme et la médecine à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, pp. 15-16, 22-23, 27, 266, 274.

⁶ Voir notamment Tertullien (*De l'ornement des femmes*), saint Jérôme (*Contre Jovinien*), saint Jérôme (*La Genèse au sens littéral*). KING et RABIL, « The Other Voice in Modern Europe », p. xiv.

⁷ KING et RABIL, « The Other Voice in Modern Europe », pp. xi-xii.

Selon les traditions antique et chrétienne, la femme trouverait donc sa place au foyer, en tant qu'épouse et mère – des rôles que l'on associait tout au plus à une instruction élémentaire. Ce point de vue perdure dans la pensée humaniste, bien que certains hommes de lettres adoptent une approche plus libérale concernant l'éducation des femmes. C'est le cas de l'humaniste Juan Luis Vives, auteur du *De institutione feminae Christianae* (1523), le premier traité à s'intéresser explicitement et exclusivement à l'éducation des femmes avec une prétention universelle, et qui connaît un succès majeur dans l'Europe du XVI^e siècle⁸. L'ouvrage de Vives, divisé en trois livres (formation de la jeune fille, de l'épouse et de la veuve), contribue positivement à l'éducation des femmes à deux égards surtout. Premièrement, il conçoit l'union conjugale comme fondée sur la complicité des époux, se distanciant du dogme de l'Église, selon lequel la finalité du mariage était principalement la procréation⁹. Secondement, il ne considère pas la femme comme intellectuellement inférieure à l'homme, et va même jusqu'à affirmer qu'elle le surpasse souvent¹⁰. Toutefois, l'instruction des femmes demeure conditionnée par leurs rôles d'épouse et de mère : Vives prône donc une éducation qui leur permette de s'entretenir avec leur mari, dont elles sont les compagnes éternelles, et d'éduquer leurs filles dans le respect de la morale chrétienne. Les mères sont ainsi encouragées à enseigner la langue vernaculaire à leurs filles¹¹, afin qu'elles puissent lire en traduction des livres édifiants, tels que le Nouveau Testament, les Pères de l'Église, les poètes chrétiens, et les œuvres de Platon, de Cicéron et de Sénèque. Cette formation intellectuelle se double d'un apprentissage pratique des arts ménagers¹². Enfin, en matière de morale, Vives insiste particulièrement sur la chasteté et la virginité, deux valeurs qui supplantent toutes les autres chez une femme, et qui justifient l'exclusion des œuvres littéraires susceptibles de les mettre en péril (comme les romans de chevalerie, les histoires d'amour illicite ou empreintes d'un humour grivois)¹³. À cet égard, la Vierge Marie est donnée comme le modèle par excellence, aux côtés des saintes martyres et des figures féminines issues de la tradition classique réputées pour leur chasteté. Il souligne aussi l'importance de la modestie, de l'humilité, de la sobriété, de la frugalité, de la douceur et de la discrétion¹⁴.

⁸ VIVES Juan Luis, *The Education of a Christian Woman. A Sixteenth-Century Manual*, édité et traduit en anglais par Charles Fantazzi, Chicago / Londres, The University of Chicago Press, 2000, p. 1.

⁹ VIVES, *The Education of a Christian Woman*, pp. 1-2.

¹⁰ VIVES, *The Education of a Christian Woman*, p. 2.

¹¹ Sur le lien entre les femmes et les langues vernaculaires, et entre les hommes et le latin, voir STEVENSON Jane, *Women Latin Poets. Language, gender, and authority, from Antiquity to the Eighteenth Century*, New York, Oxford University Press Inc., 2005, pp. 15 et 21.

¹² VIVES, *The Education of a Christian Woman*, p. 17.

¹³ VIVES, *The Education of a Christian Woman*, p. 18 ; LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 2.

¹⁴ VIVES, *The Education of a Christian Woman*, p. 19.

Ainsi, lorsque les femmes de la Renaissance bénéficient d'une formation intellectuelle, celle-ci demeure restreinte dans son contenu. Cette restriction s'étend aussi aux institutions : les femmes sont exclues des écoles latines et des universités, aussi bien en tant qu'étudiantes qu'en tant que professeures¹⁵. Or, c'est précisément dans ces établissements que les garçons aristocrates ou bourgeois acquièrent la maîtrise du latin, langue véhiculaire au sein de la République des lettres, capable de traverser les siècles et l'espace¹⁶.

Les femmes maîtrisant la langue latine sont donc des exceptions, et celles capables de composer de la poésie en latin le sont encore davantage, car cette compétence technique requiert une vaste culture livresque ainsi que des connaissances spécifiques, distinctes de celles nécessaires à la compréhension, à la traduction ou à la rédaction de lettres en latin¹⁷. La plupart des poétesses latines appartiennent à une élite sociale et intellectuelle, issue de la cour ou de la haute société urbaine, et jouissent d'une grande visibilité au sein de leur milieu social¹⁸. L'acquisition de telles compétences, la poursuite d'intérêts intellectuels et le développement d'un talent littéraire sont presque toujours tributaires de l'initiative d'un parent lettré. Dans son ouvrage sur les poétesses latines, la chercheuse Jane Stevenson écrit :

The kind of woman who wrote Latin poetry, in whichever century, was always one who was highly privileged: with one or two remarkable exceptions, she was also the daughter of a family which had formed a strongly positive view of women's education, and which can therefore be assumed to have been liberal and empowering by the standards of her times¹⁹.

Le soin de la formation des jeunes filles est le plus souvent remis aux mains d'un précepteur privé (elles assistent aux leçons dispensées à leurs frères ou bénéficient de cours particuliers) ou d'un père éduqué. Cependant, il arrive également que les filles soient instruites au couvent, et plus rarement dans des écoles locales, aux côtés des garçons²⁰. Certaines familles

¹⁵ SMEESTERS Aline, *Aux rives de la lumière. La poésie de la naissance chez les auteurs néo-latins des anciens Pays-Bas entre la fin du XV^e siècle et le milieu du XVII^e siècle*, Louvain, Leuven University Press, 2011 (Supplementa Humanistica Lovaniensia, 29), p. 3 ; LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 2-3. Quelques exceptions de femmes ayant assisté aux cours à l'université ou ayant obtenu un doctorat sont mentionnées par Patricia Labalme : il s'agit d'Alessandra Scala (1485-1550), qui serait peut-être allée à l'université, de Costanza Calenda (début du XV^e siècle), qui obtint un diplôme de médecine, et d'Elena Cornaro (1646-84), docteure en philosophie.

¹⁶ SMEESTERS, *Aux rives de la lumière*, pp. 3-4.

¹⁷ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 20-21.

¹⁸ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 1.

¹⁹ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 6.

²⁰ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 2.

entretiennent aussi une tradition de femmes éduquées depuis plusieurs générations, comme c'est le cas de la famille véronaise des Nogarola²¹.

Malgré leur caractère exceptionnel, des travaux du début du XXI^e siècle ont révélé que les poétesses latines étaient bien plus nombreuses qu'on ne le pensait jusqu'alors : plutôt qu'en dizaines, elles se comptent en centaines, et la plupart de leurs œuvres ont été publiées dans des éditions contemporaines ou conservées sous forme manuscrite²². Il s'agit dès lors d'un phénomène de taille, qui mérite d'être étudié aussi bien de manière transversale qu'à l'échelle de chaque poétesse. Ce constat démontre également qu'en dépit des discours misogynes ambiants dans la culture populaire et du manque de considération pour les femmes en général, la culture de l'élite européenne tend à adopter une vision plus mesurée de la « nature féminine » et laisse entrevoir la possibilité de destins féminins individuels d'exception²³.

Au milieu du XVII^e siècle, ces femmes lettrées commencent à former un sous-réseau genré au sein de la communauté instruite européenne et à s'appuyer les unes sur les autres de manière concrète²⁴. Carol Pal désigne comme des « collegial early modern female scholars » ces érudites qui participaient activement à la recherche et qui se percevaient comme faisant partie d'une « larger community of like-minded men and women who were interested in ideas²⁵. » Grâce à ces contacts et aux efforts de pionnières au cours du XVII^e siècle, les femmes se frayent peu à peu une place dans les institutions du savoir. Si bien qu'en Italie, au milieu du XVIII^e siècle, elles commencent à obtenir des doctorats dans des disciplines telles que la jurisprudence, l'obstétrique, les mathématiques ou la philosophie²⁶. Dans un poème adressé à Marie de Gournay (1565-1645), alors âgée de nonante ans, Anna Maria Van Schurman (1607-1678) remercie son aînée d'avoir défendu la cause du droit des femmes et s'engage à la servir à son tour²⁷ :

²¹ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 2.

²² WESTON Elizabeth Jane, *Collected Writings*, édité et traduit par Donald Cheney et Brenda M. Hosington, avec l'aide de David K. Money, Toronto / Buffalo / London, University of Toronto Press, 2000, p. xv ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 2, 5. Carol Pal appelle plus largement à une réévaluation de l'homogénéité supposée de la République des lettres du XVII^e siècle. Elle ne la conçoit pas comme un « small, heroic cadre of brilliant minds », mais plutôt comme « a much more eclectic, diverse and conflicted assemblage than we have hitherto believed; and our tidy assumption of an elite, secular, all-male intellectual world is completely undone when we pay attention to the networks of female scholars who were well known and highly respected actors within it » : PAL, *Republic of Women*, p. 1.

²³ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 5 et 12-13.

²⁴ PAL, *Republic of Women*, p. 15. Anna Maria van Schurman entretient une correspondance avec beaucoup de femmes de lettres, parmi lesquelles Bathsua Makin en Angleterre, Elizabeth von der Pfalz à Heidelberg, Marie de Gournay et Anne de Rohan à Paris, Birgitta Thott à Copenhague et Marie du Moulin de Sedan : STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 417.

²⁵ PAL, *Republic of Women*, p. 2.

²⁶ ROBIN Diana, « Gender », dans Sarah Knight et Stefan Tilg (éds.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin*, Oxford, Oxford University Press, 2015, pp. 363-377 : p. 373.

²⁷ ROBIN, « Gender », p. 373 ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 351.

Palladis arma geris, bellis animosa uirago ;
utque geras lauros, Palladis arma geris.
Sic decet innocui causam te dicere sexus,
et propria insontes vertere tela viros.
I prae Gornacense decus, tua signa sequemur :
quippe tibi potior, robore, causa praeit²⁸.

Tu portes les armes de Pallas, *uirago* courageuse au combat ;
pour en porter les lauriers, tu portes les armes de Pallas.
Ainsi, il convient que tu plaides la cause du sexe innocent,
et que les hommes inoffensifs retournent leurs propres armes.
Ouvre la voie, gloire de de Gournay, nous suivrons ton mot d'ordre :
une cause supérieure, pleine de force, t'ouvre la voie.

Au regard de ce contexte, la question qui a guidé ma recherche et à laquelle je tenterai de répondre est la suivante : comment Elizabeth Jane Weston légitime-t-elle sa position et sa parole en tant que poétesse latine du XVI^e et du début du XVII^e ?

²⁸ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 351. La traduction du poème est la mienne.

1. Biographie d'Elizabeth Jane Weston

1.1. Vie d'Elizabeth Jane Weston²⁹

Elizabeth Jane Weston naît à Chipping Norton (dans l'Oxfordshire, en Angleterre) entre le 4 mars et le 31 octobre 1581³⁰. Elle est le second enfant de John Weston et de Jane Cooper³¹, mariés le 29 juin 1579. Le frère d'Elizabeth, John Francis, est baptisé le 23 juillet 1580. La mère d'Elizabeth, Jane Cooper, aurait été baptisée à l'église Saint Mary the Virgin de Chipping Norton le 28 juin 1563, cinq jours après sa naissance, le 23 juin 1563³². Elle serait la fille d'un certain Thomas Cooper. Quant au père d'Elizabeth, John Weston, qualifié de clerc dans les registres paroissiaux, nous ne connaissons rien de certain. Il décède alors que sa fille n'a que six mois. Il est enterré le 6 mai 1582.

Peu de temps après la mort de son mari, Jane Cooper-Weston épouse en secondes noces Edward Kelley, qui assistait alors le célèbre et mystique polymathe John Dee (1527-1608) dans sa maison près de Londres en communiquant avec des esprits, qui lui apparaissent parfois sous

²⁹ Dans ce travail, je désignerai Elizabeth Jane Weston soit par son nom de famille en langue vernaculaire (« Weston »), soit par son prénom ou nom complet quand il s'agit de la distinguer de son père, John Weston.

³⁰ La date de naissance précise d'Elizabeth Jane Weston reste encore incertaine. Dans le registre des baptêmes, son nom apparaît entre deux groupes de personnes baptisées le 4 mars et le 31 octobre 1581. Une date dans cet intervalle coïncide avec la mort de John Weston, survenue alors qu'Elizabeth n'avait que six mois, comme elle l'indique elle-même dans son élogie à sa mère (*In obitum*, v. 23-26). Cependant, les données qui permettent de situer la naissance d'Elizabeth vers le mois d'octobre 1581 sont contredites par la date inscrite sur sa tombe au cloître Saint-Thomas à Prague (2/8 novembre 1582), et qui semble avoir prévalu jusqu'aux recherches de Brenda Hosington et Donald Cheney. Les deux possibilités de jour de naissance sur sa tombe correspondent aux deux calendriers (julien et grégorien) en usage à cette époque. Cf. WESTON, *Collected Writings*, pp. xii et xxix n7 ; HOSINGTON Brenda M., « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », dans Laurie J. Churchill, Phyllis R. Brown et Jane E. Jeffrey (éds.), *Women Writing Latin. Volume 3 : Early Modern Women Writing Latin*, Londres / New York, Routledge, 2002, pp. 217-245 : p. 217 ; *In Obitum nobilis et generosae faeminae, Dominae Ioannae. P.M. Magnifici et generosi Domini Edovardi Kellei de Imany, Equitis aurati Sacraeque Caesareae Majestatis Consiliarij, derelicta Viduae, Matris suae honorandissimae charissimaeque, Lachrymabunda effudit Filia*, Praegae, typis Schumanianis, 1606, cité et publié dans WESTON, *Collected Writings*, p. 336. Une source postérieure à l'édition de Hosington et Cheney retient l'année 1582 : STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 248.

Les dates des baptêmes d'Elizabeth Jane Weston, de son frère et de sa mère, du mariage de Jane et John Weston, et de l'enterrement de John Weston proviennent de registres paroissiaux ou de tribunaux ecclésiastiques : PHILLIMORE W.P.W. (éd.), *Oxford Parish registers. Marriages. Vol. 1*, Londres, 1909 ; HOWARD-DRAKE Jack, *Oxford Church Courts Depositions 1542-1550*, Oxford, 1991 ; un registre paroissial de Chipping Norton dactylographié en septembre 1992 par la Chipping Norton History Society, et comparé à une copie anonyme datant de 1790. Ces sources sont renseignées dans WESTON, *Collected Writings*, p. xxix n5, mais je ne les ai pas personnellement consultées.

³¹ L'orthographe des prénoms et noms des parents de Weston varie selon les sources consultées : on trouve John Wesson(e) ou Weston, et Joan(e), Jo(h)anna ou Jane, Cowper ou Cooper. J'ai opté pour « Weston » et « Cooper », qui sont les orthographes les plus répandues, ainsi que pour « Jane », employé par John Dee pour désigner la mère d'Elizabeth et retenu par la postérité comme le second prénom d'Elizabeth en anglais. Le latin *Ioanna* peut cependant renvoyer aux prénoms « Jane » ou « Joane », qui sont interchangeables en anglais à cette époque (WESTON, *Collected Writings*, p. xii).

³² DEE John, *John Dee's Diary. Catalogue of Manuscripts and Selected Letters*, James Orchard Halliwell, James Crossley, John Eglington Bailey e.a. (éds), New York, Cambridge University Press, 2013 (première édition publiée en 1842), pp. 1-2.

forme de visions, et en révélant des savoirs cachés à l'aide de boules de cristal et autres objets³³. En septembre 1583, Dee et Kelley quittent l'Angleterre avec leurs épouses, tandis que Weston et son frère semblent être restés en Angleterre avec leurs grands-mères maternelle et paternelle³⁴. Après un arrêt à Cracovie et un séjour à Prague prolongé jusqu'en 1586, Dee et Kelley s'établissent finalement à Třeboň, une ville en Bohême-du-Sud, où ils bénéficient de la protection et de la propriété de Petr Vok z Rožmberk (1539-1611), un mécène de grande culture et le frère de Vilém z Rožmberk, haut fonctionnaire à la cour de Rodolphe II³⁵. Ils tiennent là-bas des séances de spiritisme, mêlant l'alchimie à l'angélologie³⁶.

Les premières années de mariage de Jane et Edward Kelley ne semblent pas particulièrement heureuses. Dee en témoigne à plusieurs reprises dans ses écrits, notamment le 4 juillet 1583, lorsqu'il rapporte des propos qu'aurait tenus Kelley à l'égard de son épouse : « I cannot abide my wife, I love her not, nay I abhor her ; and there in the house I am misliked because I favour her no better³⁷ ». Il est possible que l'entente entre Jane et Edward Kelley ait été affectée par l'infertilité de leur union. En effet, l'un des esprits avec lequel communiquait Kelley lui aurait révélé l'avoir frappé d'infertilité, car il avait été contrarié par son mariage³⁸. Dans les documents personnels de Dee se trouve également une prière en latin exprimant le vœu de Jane Kelley de concevoir des enfants³⁹.

Jane et Edward Kelley reviennent en Angleterre en octobre 1588, avant de repartir à Třeboň avec Weston (alors âgée de six ou sept ans) et son frère probablement à l'automne de cette même année⁴⁰. En 1589, la collaboration entre Dee et Kelley prend fin : Dee rentre

³³ WESTON, *Collected Writings*, p. xii.

³⁴ Dans son journal, John Dee raconte le départ de Jane et Edward Kelley à la date du 21 septembre 1583, mais ne fait pas mention des enfants (DEE, *John Dee's Diary*, p. 21). Dans *In obitum*, Weston évoque la mort de ses deux grands-mères, aux soins desquelles elle avait été confiée (vv. 29-30 : *Atque auiam summa feritate necauit utramque, / Neptis ego quarum cura suprema fui*), avant de parler du mariage de sa mère avec Kelley, puis de la mort de ce dernier (vv. 31-36).

³⁵ WESTON, *Collected Writings*, p. 13.

³⁶ SCHLEINER Louise, « Kelley, Edward », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 31, Oxford, Oxford University Press, 2004, pp. 101-102 : p. 102.

³⁷ Passage tiré de *A True and Faithful Relation of what passed for many Yeers between Dr. John Dee (a Mathematician of Great Fame in Q. Elizabeth and K. James Reigns), and some Spirits: Tending (had it succeeded) To a General Alteration of most States and Kingdomes in the World...*, avec une préface de Meric Casaubon, Londres, imprimé par D. Maxwell pour T. GARTHWAIT, 1659, tel que cité dans BASSNETT Susan, « Absent Presences: Edward Kelley's Family in the Writings of John Dee » dans Stephen Clucas (éd.), *John Dee: Interdisciplinary Studies in English Renaissance Thought*, Dordrecht, Springer, 2006 (International Archives of the History of Ideas/Archives internationales d'histoire des idées, vol. 193), pp. 285-294.

³⁸ « Barrenness dwelleth with thee, because thou didst neglect me and take a wife contrary to my commandments » ; passage tiré de *A True and Faithful Relation*, tel que cité dans BASSNETT, « Absent Presences », p. 287.

³⁹ BASSNETT, « Absent Presences », p. 287, 291 et 294 n40.

⁴⁰ HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », p. 218.

définitivement en Angleterre, alors que Kelley retourne à Prague⁴¹. Ce dernier se fait une place à la cour de Rodolphe II et devient l'alchimiste de l'empereur. Il est anobli en 1589 et ajoute par la même occasion la particule *de Imany* à son nom, établissant ainsi son prétendu lien de parenté avec l'ancienne et noble famille irlandaise des Ui Máine⁴². Désormais reconnu comme citoyen de Bohême, il acquiert des terres dans le Nord (dont une mine d'or à Jílové) et prend part à la vie de la cour impériale. Il tisse également des liens avec la classe moyenne émergente par le biais de son frère, Thomas Kelley, qui épouse Ludmilla z Pisnice (ou Ludomilla von Pisnitz), la nièce du vice-chancelier de Rodolphe II et maire de Most, Jindřich z Pisnice (ou Heinrich von Pisnitz)⁴³. Délaissant le spiritisme, Kelley acquiert une expertise en alchimie telle que ses recherches attirent l'attention d'Élisabeth I^{re} et de William Cecil, qui envoient à Prague Edward Dyer, ami de Dee depuis les années 1570, pour le convaincre de rentrer en Angleterre, en vain.

Cependant, au début des années 1590, les actions de Kelley précipitent toute sa famille dans la disgrâce. Entre 1591 et 1594, il est arrêté et emprisonné dans la forteresse royale de Křivoklát pour avoir tué un officier impérial dans un duel. Il est cependant relâché, pardonné, et recouvre ses terres en 1594. En 1596, il est emprisonné à Most. Les raisons de cette seconde incarcération restent hypothétiques, mais il semblerait qu'il ait été accablé par des dettes⁴⁴. Les biens de Kelley sont confisqués et ses terres vendues au vice-chancelier impérial, Krystof

⁴¹ Cette séparation entre les deux hommes survient peu de temps après l'épisode d'échange de leurs femmes, tel que raconté par John Dee dans ses notes. À la date du 18 avril 1587, il mentionne qu'au cours d'une séance de spiritisme, un esprit appelé Madimi leur aurait conseillé de partager leurs femmes (« had our two wives in such sort, as we might use them in common »). À l'annonce de cette nouvelle, l'épouse de Dee aurait pleuré et tremblé pendant un quart d'heure. Un contrat solennel fut cependant conclu entre les quatre parties. Les sentiments de Jane Kelley quant à cet événement demeurent inconnus. BASSNETT, « Absent presences », p. 287 sur base de *A True and Faithful Relation*, *op. cit.*.

⁴² Les sources secondaires remettent en question cette filiation. Cf. WESTON, *Collected Writings*, p. xii ; HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », p. 218 ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 248.

⁴³ WESTON, *Collected Writings*, p. xviii. Jindřich z Pisnice est l'un des protecteurs et bienfaiteurs de Weston, qui l'aide notamment à faire progresser l'action en justice de sa mère. Cf. I.7 (à l'occasion de la fête de saint Henri), I.8 (à l'occasion de la fête de sainte Elizabeth), I.25 (où Weston qualifie Jindřich de père). Une incertitude persiste quant au lien de parenté qui unit Ludmilla et Jindřich : oncle-nièce (WESTON, *Collected Writings*, p. xviii) ou frère-sœur (BASSNETT Susan, « Elizabeth Jane Weston – the Hidden Roots of Poetry » dans *Prag um 1600 : Beiträge zur Kunst und Kultur am Hofe Rudolfs II*, E. Fučíková (éd.), Freren/Emsland, Luca Verlag, 1988, pp. 9-15 : p. 11 ; BASSNETT, « Absent Presences », p. 287).

⁴⁴ Susan Bassnett rapporte que les domestiques de la maison de Kelley furent torturés, tandis que Jane Kelley et Edward Dyer furent placés sous surveillance (BASSNETT, « Absent Presences », p. 286). Elle cite comme source une lettre d'un agent anglais, reprise dans STRYPE John (éd.), *Annals of the Reformation and Establishment of Religion. And Other Various Occurrences in the Church of England, During Queen Elizabeth's Happy Reign*, vol. 3 (partie 2) New York, Cambridge University Press, 2010, pp. 621-625 (première édition en 1824). Cependant, après lecture de cette lettre, je n'ai pas retrouvé la citation ni les détails fournis par Bassnett. Le document développe les circonstances de l'arrestation de Kelley sans faire explicitement mention d'actes de torture, et envisage diverses raisons qui auraient pu motiver l'incarcération de Kelley, telles que des dettes, une tentative d'empoisonnement de l'empereur ou la volonté de ce dernier d'empêcher Kelley de rentrer en Angleterre avec le secret de la pierre philosophale.

Zelinsky z Sebusin. Après une tentative d'évasion, Kelley meurt en prison en 1597 dans des circonstances incertaines : les uns racontent qu'il se serait cassé les deux jambes en fuyant, et que cette blessure lui aurait été fatale, tandis que les autres invoquent un suicide avec l'aide de sa famille, qui lui aurait apporté du poison en prison.

La dégradation des rapports entre l'empereur et Kelley, suivie de la mort de ce dernier, plonge la famille de Weston dans une situation financière difficile. Dans un poème adressé à Barvitz, Weston se plaint que les propriétés de Kelley et Jane saisies par les créanciers ont été vendues à un prix insuffisant et que le reliquat de la réalisation de ces biens n'est pas revenu à sa mère, bien que la loi le permît. Elle souligne également que les propriétés appartenant à sa mère ont été injustement vendues⁴⁵. Weston et Jane Kelley engagent alors une action en justice pour tenter de récupérer certains des biens familiaux.

Son frère John Francis, dont la santé était assez fragile, décède le 4 novembre 1600, alors âgé de 20 ans. Aucun homme ne pouvant subvenir aux besoins financiers de la famille, Weston se met alors à solliciter des personnes susceptibles de l'aider ou de devenir ses mécènes, tout en gardant une certaine discrétion concernant son beau-père. Elle compose ainsi des poèmes pour des membres de la cour de Prague, ainsi que pour le roi Jacques I^{er} d'Angleterre, et pour des humanistes, poètes et *literati* jouissant d'une réputation internationale. La plupart de ses destinataires lui apportent un soutien moral ou pratique, et l'encouragent à persévérer dans le procès, y compris des hauts dignitaires proches de Rodolphe II, mais aucun ne semble s'être suffisamment opposé à lui pour que Weston recouvre les propriétés familiales et une situation financière plus confortable.

En avril 1603, Weston se marie avec Johannes Leo (ou Johann Leon), un avocat allemand originaire d'Eisenach et exerçant à la cour de Rodolphe II, lui aussi intéressé par l'alchimie. Elle continue son activité littéraire après son mariage, mais avec une productivité moindre, car ce nouveau statut d'un côté pallie sa détresse financière⁴⁶, mais engendre aussi de l'autre de nouvelles responsabilités familiales. Sur ses neuf années de mariage, Weston donne naissance à sept enfants : trois filles qui lui survivront, et quatre fils qui décèdent prématurément. Peu de temps après la mort de ses troisième et quatrième enfants, Weston perd

⁴⁵ Cf. I.9, vv. 21-29.

⁴⁶ III.29 – 1^{er} avril 1603, l. 15-17 : *Conditio mea talis est, qualem praesens percepisti ; quamvis iam paululum tolerabilior, ut ex Domini Maii nuperrimis procul dubio intellexisti* / « Ma situation est telle que tu l'as perçue quand tu étais là, quoique déjà un peu plus supportable, comme tu l'as sans doute appris de la dernière lettre de monsieur Maius ».

également sa mère⁴⁷. Cette période est ainsi jalonnée de moments de deuil et de chagrin, même si Weston qualifie son union d'heureuse⁴⁸.

Weston meurt le 23 novembre 1612, à trente et un ans.

La reconstruction de la vie de Weston demeure encore incertaine à plusieurs égards, car sa destinée est intimement liée à celle de son beau-père Edward Kelley, sur qui plane encore un mystère. Kelley est dépeint par la plupart des biographes comme un charlatan et escroc au passé nébuleux, qui aurait délibérément trompé son mentor innocent⁴⁹. John Dee lui-même dresse un portrait peu flatteur de Kelley, décrivant son caractère capricieux, ses accès de colères, son penchant pour l'alcool, son infidélité, ses disputes conjugales et ses fréquentes et mystérieuses disparitions⁵⁰. Toutefois, certains chercheurs appellent à plus de nuance et soulignent des éléments qui résistent à cette image de Kelley, l'opposant ainsi à Dee de manière moins manichéenne⁵¹. Susan Bassnett, en particulier, démontre l'importance d'examiner les sources tchèques en plus des écrits de John Dee – souvent ambigus, contradictoires et partiels⁵² – pour conforter ou démentir certaines hypothèses. D'autre part, elle attire l'attention sur le fait que le manque d'informations concernant Kelley a entraîné de nombreuses spéculations, notamment sur ses origines. Par ailleurs, Peter French doute que Kelley ait inventé de toutes pièces ses visions qui impliquaient des anges et des esprits, et n'exclut pas une éventuelle maladie mentale⁵³. Des questions demeurent malgré tout sans réponse : pourquoi Kelley a-t-il épousé Jane, une veuve sans argent ni influence, surtout s'il éprouvait une telle amertume à son égard ? Qui était John Weston, le père d'Elizabeth ?

Weston semble toutefois apprécier son beau-père. Dans l'élégie qu'elle compose à la mémoire de sa mère, elle présente Kelley sous un jour favorable et exprime son chagrin après

⁴⁷ *In obitum*, v. 45-60.

⁴⁸ Cf. III. 30, l. 10-13.

⁴⁹ R.J.W. Evans dépeint Kelley comme un « véritable charlatan qui jouit tout au plus de talents de ventriloque ou de prestidigitateur, dont il a tristement abusé » (traduction personnelle de EVANS R. J. W., *Rudolf II and his world: A Study in Intellectual History. 1576-1612*, Londres, Thames and Hudson, 1997, pp. 225-226). Jane Stevenson le décrit comme « un personnage louche, un escroc, un magicien, un tricheur, un fraudeur et un menteur » ; « quelqu'un en qui personne ne croyait, si ce n'est Weston » (traduction personnelle de *Women Latin poets*, pp. 248-249). Frances Yates le décrit comme un « escroc qui a berné son pieu maître » (« a fraud who deluded his pious master », YATES Frances A., *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1964, p. 149), et Charlotte Fell-Smith comme un « aventurier à la nature incontrôlable et aux manières autoritaires » (« "an adventurer" with an "uncontrollable nature and overbearing ways" », FELL-SMITH Charlotte, *John Dee 1527-1608*, Londres, Constable and Company Ltd, 1909, pp. 91-92, tel que cité dans BASSNETT, « Absent Presences », p. 285).

⁵⁰ BASSNETT, « Revising a Biography », p. 5.

⁵¹ BASSNETT, « Absent Presences », pp. 285-294 ; SCHLEINER Louise, « Kelley, Edward », pp. 101-102.

⁵² Bassnett émet l'hypothèse que la faveur dont jouissait Kelley et sa rapide ascension sociale aurait suscité de la jalousie chez Dee, qui aurait déprécié son collaborateur dans ses écrits. BASSNETT, « Absent Presences », p. 292.

⁵³ FRENCH Peter J., *John Dee. The World of an Elizabethan Magus*, Londres, Routledge, 1972, p. 114, cité dans BASSNETT, « Absent Presences », p. 285.

la mort de son beau-père, dont elle dit qu'il l'aimait et s'occupait d'elle et de son frère comme un père⁵⁴. Bien que le nom de Kelley n'apparaisse qu'une seule fois au sein des *Parthenica*⁵⁵, Weston estime que sa famille fut injustement la cible de la calomnie et de l'envie à la cour, tout comme de la mort et de la fortune. Son œuvre laisse entendre la voix inquiète mais déterminée d'une jeune femme accablée par le sort, implorant de l'aide afin que la justice soit rétablie pour sa famille.

Concernant la formation de Weston, elle aurait appris le latin à Třeboň auprès d'un certain John Hammond (Johannes Hammonius), qu'elle remercie une fois adulte dans un poème publié dans ses *Poemata*⁵⁶. Ce professeur, dont nous ne connaissons pas les raisons de sa présence en Bohême, aurait étudié la médecine à Trinity College Cambridge et serait devenu le médecin de James I^{er}⁵⁷. Weston et son frère sont absents des écrits de John Dee – ce qui est étonnant, car Dee ne manque pas de parler de Jane Kelley et de sa propre famille. Néanmoins, on suppose qu'ils reçurent la même éducation que les enfants de Dee, puisque ce dernier indique dans son journal à la date du 7 août 1588 avoir engagé John Hammond pour une année⁵⁸. Weston est par ailleurs louée dans les années 1600 pour sa connaissance de plusieurs langues modernes en plus du latin – une qualité également mise en avant dans le titre de ses deux recueils de textes⁵⁹. Cependant, aucun texte de sa part n'a été conservé dans une autre langue que le latin. Quant à John Francis, le frère de Weston, il est scolarisé dans le collège jésuite Saint-Clément de Prague, appelé *Clementinum*, puis poursuit ses études en Bavière à

⁵⁴ *In obitum*, vv. 31-34 : *Inde miserta mei celso sunt numina caelo, / Qui uice sit patris dant uitricumque mihi. / Quo contenta fui, qui ceu pater alter amauit, / Cui fuit ut fratris, sic quoque cura mei.*

⁵⁵ III.38, v. 12. Dans les *Poemata* [i.4], le nom de Kelley apparaît une seconde fois, lorsque Weston interpelle Rodolphe II en disant : *Quod si Kelleus tibi quid deliquerit olim, / Supplicium modico crimine, grande tulit. / Morte dedit poenas : mors illius eluat iram ? / Interitu poenae sat dedit ille suo !* Ces lignes sont supprimées du poème quand ce dernier est republié dans les *Parthenica* (I.3).

⁵⁶ WESTON Elizabeth Jane, *Poemata Elisab. Ioan. Westoniae, Anglae, Virginis nobilissimae, Poetriae celeberrimae, Linguarum plurimarum peritissimae, studio ac opera G. Martinij à Baldhofen, Silesii collecta & amicis communicata*. [Cum Gratia & Privilegio Cæs. Maiestatis], Francofurti ad Oderam, Typis Sciurinis (Andreas Eichorn), 1602 : « Ad nobilem et litteratum uirum Dominum Ioannem Hammonium, amicum suum colendum et magistrum olim studiosissimum, gratiarum actionis ergo ». Étant donné que le poème n'est pas repris dans les *Parthenica*, nous pouvons supposer que Weston perd le contact avec son professeur après 1602.

⁵⁷ Les sources secondaires divergent à la fois sur l'identification de John Hammond, car plusieurs hommes portant ce même nom sont répertoriés dans les registres d'anciens élèves d'Oxford et de Cambridge, et sur les dates auxquelles ces personnes auraient obtenu leurs diplômes. Il semblerait que le candidat le plus probable soit le John Hammond devenu le médecin de James I^{er}. WESTON, *Collected Writings*, p. 313 ; BASSNETT, « Absent Presences », p. 292 et 294 n46 ; BASSNETT Susan, « Revising a Biography : A New Interpretation of the Life of Elizabeth Jane Weston », *Cahiers élisabéthains*, 37, avril 1990, pp. 1-8 : p. 8 n10.

⁵⁸ DEE, *John Dee's Diary*, p. 28. Ce rapprochement entre le journal de Dee et le poème de Weston à Hammond contribue également à confirmer qu'elle était en Bohême aux côtés de Dee en 1588.

⁵⁹ Le segment *linguarum plurimarum peritissima* est présent dans les titres des *Poemata* et des *Parthenica*. Concernant les compétences linguistiques de Weston, voir par exemple les poèmes de Baldhoven (III.59 : « Westonia de se ipsa loquitur ») et de Melissus (III.45 : « Pauli Melissi... melos ad Elisabetham Ioannam Westoniam, cum eam laurea insigniret »), dans lequel il affirme que Weston connaît l'anglais, le tchèque, l'allemand et l'italien.

l'université catholique d'Ingolstadt en 1598. Kelley fit donc en sorte que ses beaux-enfants bénéficient d'une solide formation intellectuelle malgré ses problèmes financiers. Il se pourrait d'ailleurs que John Francis ait étudié à Ingolstadt gratuitement, car l'université était réputée pour accueillir des étudiants catholiques issus de milieux modestes, qui étaient exemptés des frais d'inscription⁶⁰.

1.2. Postérité

Elizabeth Jane Weston se rendit célèbre dans la République des lettres pour son érudition exceptionnelle, son talent poétique et ses compétences linguistiques. Elle jouit d'une renommée internationale, surtout dans la première décennie du XVII^e siècle. Elle est considérée par ses admirateurs comme étant l'une des femmes les plus savantes de son temps.

Celle que ses contemporains surnommaient *Westonia* ou *Virgo Angla* est citée dans douze catalogues de femmes célèbres, publiés entre 1606 et 1861⁶¹. S'inscrivant dans le sillage du *De mulieribus claris* de Boccace et du *Livre de la cité des dames* de Christine de Pizan, ces listes compilent et recyclent de volume en volume les mêmes discours sur les femmes mises à l'honneur⁶². Les différentes facettes de la *persona* de Weston s'y côtoient ainsi dans une forme de synthèse, accompagnée du nom des hommes illustres qui ont écrit à son sujet. Selon le catalogue, sa présentation est plus ou moins détaillée et variée.

John Evelyn place ainsi Weston dans sa liste de femmes savantes et vertueuses⁶³. Il aurait également conseillé à Lord Cornbury d'ajouter Elizabeth Jane Weston et Lady Jane Grey à la galerie d'Anglais célèbres ou savants destinée à orner les murs de la Clarendon House lorsqu'il fut consulté à ce sujet en 1666⁶⁴. Cette anecdote révèle que Weston continuait d'inspirer à un sentiment de fierté nationale près de soixante ans après sa mort. Dans ses *Memoirs of British Ladies* (1775), George Ballard dépeint Weston comme étant « probablement la femme la plus brillante du règne d'Elizabeth⁶⁵ ».

⁶⁰ BASSNETT, « Revising a Biography », p. 2.

⁶¹ HOSINGTON Brenda M., « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », dans Michel Bastiaensen (éd.), *La femme lettrée à la Renaissance : actes du Colloque international (Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 27-29 mars 1996)*, Bruxelles, Peters, 1997, pp. 107-118 : p. 117. Le premier catalogue des femmes savantes dans lequel Weston apparaît est celui annexé au troisième livre des *Parthenica* : « Catalogus doctarum uirginum et feminarum ».

⁶² HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », p. 118.

⁶³ EVELYN John, *Numismata. A Discourse of Medals, Ancient and Modern*, Londres, 1697, p. 264.

⁶⁴ *Memoirs of John Evelyn*, William Bray (éd.), Londres, Henry Colburn, 1827, ii. 307 (20 décembre 1688), cité dans STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 373.

⁶⁵ Traduction personnelle de BALLARD George, *Memoirs of British Ladies who have been celebrated for their writings or skill in the learned languages, arts and sciences*, imprimé pour T. Evans in the Strand, Londres, 1775, p. 19-20, cité dans BASSNETT, « Elizabeth Jane Weston – The Hidden Roots », p. 9.

Le nom de Weston apparaît aussi dans des listes d'écrivains reconnus. Aux côtés de Thomas More, elle figure parmi les sept écrivains anglais retenus par Thomas Farnaby son *Index Poeticus* en 1634, étant d'ailleurs la seule femme présente dans le volume⁶⁶. En outre, les écrivaines ou femmes érudites sont mobilisées comme exemples pour défendre les femmes ou promouvoir leur éducation. En atteste Thomas Fuller (1662), qui érige Weston en modèle pour prouver ce dont le « sexe faible » est capable lorsqu'il est formé et instruit⁶⁷.

Bien que la renommée de Weston perdure jusqu'au XIX^e siècle, avant le récent travail d'édition de Brenda Hosington et Donald Cheney⁶⁸, elle était peu connue des lecteurs modernes. Plusieurs raisons sous-tendent cet oubli. D'abord, aux XIX^e et XX^e siècles, la diffusion de la littérature néo-latine des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles se réduit à quelques érudits. Ce corpus de textes néolatins est délaissé, et ce désintérêt touche d'autant plus les autrices, perçues comme des exceptions. À ces facteurs généraux se superposent des facteurs propres à l'autrice considérée, dont la position excentrée de Weston et les incertitudes qui entourent certains aspects de sa vie.

1.3. Note sur les sources biographiques

Les premiers biographes⁶⁹ ayant écrit sur Elizabeth Jane Weston aux XVIII^e et XIX^e siècles se sont servis de ses textes autobiographiques comme source principale pour reconstituer sa vie, en s'appuyant notamment sur les lettres incluses dans les *Parthenica*, dont la plus ancienne remonte à 1597. L'insistance de Weston sur sa noblesse et sa nationalité anglaise les a menés à rechercher quelle famille anglaise d'origine aristocratique aurait pu s'établir en Bohême dans les années 1580, et à spéculer sur les raisons de cet exil. Ainsi est né le récit partagé selon lequel les membres de la famille de Weston étaient probablement des réfugiés religieux (*recusants*) ayant fui l'Angleterre contre leur gré à un moment où les persécutions contre les catholiques étaient en recrudescence. Les poèmes chrétiens de Weston⁷⁰ dans les

⁶⁶ FARNABY Thomas, *Index Poeticus commonstrans descriptiones, comparationes, allusiones, ritus, locos communes, fabulas illustiores, etc. : quae habentur apud poetas, veteres et recentiores, maiorum et minorum gentium*, Londini, Typis J. Richardson, Impensis G. Conyers et M. Wotton, 1689.

⁶⁷ FULLER Thomas, *The History of the Worthies of England*, vol. 2, John Nichols (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2015 (première publication en 1811), p. 365.

⁶⁸ WESTON, *Collected Writings*, *op. cit.*.

⁶⁹ Susan Bassnett ne donne pas d'exemples ni de sources quant à ces biographes, si ce n'est Thomas Fuller (*op. cit.*, 1662) : « Eighteenth and nineteenth century biographers writing in English, French and German continued to perpetuate the story of Westonia's Surrey origins... », BASSNETT, « Revising a Biography », p. 2.

⁷⁰ Le poème II.2, intitulé « De nomine Iesu », semble notamment corroborer l'hypothèse selon laquelle Weston était catholique. Son thème s'inspire en effet d'un jour de fête introduit par la Contre-Réforme pour célébrer le nom de Jésus (cf. HOSINGTON Brenda M., « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », dans Laurie J. Churchill, Phyllis R. Brown et Jane E. Jeffrey (éds.), *Women Writing Latin. Volume 3 : Early Modern Women Writing Latin*, Londres / New York, Routledge, 2002, pp. 217-245 : p. 222).

Parthenica laissent à penser que la famille de Weston était effectivement catholique. Quant à son illustre ascendance, Thomas Fuller a associé la poétesse aux Westons de Surrey, bien que rien ne confirme cette appartenance et que son lieu de naissance reste encore inconnu. Dans son histoire des *Worthies of England* en 1662, il écrit :

« It seems her fame was more known in foreign parts than at home. And I am ashamed that, for the honour of her sex and our nation, I can give no better account of her. However, that her memory may not be harbourless, I have lodged her in this county (where I find an ancient and worshipful family of the Westons flourishing at Sutton) ready to remove her at the first information of the certain place of her nativity.⁷¹ »

Les historiens et biographes ont ainsi perpétué ces croyances au sujet de Weston et de sa famille.

Cependant, des informations essentielles sur la vie de Weston faisaient défaut, car on ne pouvait pas expliquer comment un Weston du comté de Surrey s'était attiré les faveurs de l'empereur, s'était intégré les cercles humanistes de Prague, et avait acquis tant de biens, puis pourquoi ces biens lui avaient été confisqués, entraînant Weston et sa mère dans une affaire judiciaire éprouvante. Les travaux de chercheurs tchèques, Karel Hrdina, Bohumil Ryba et Eduard Petru⁷², publiés au XX^e siècle ont apporté une toute nouvelle perspective sur la vie de Weston. En 1928, la découverte par Hrdina du seul exemplaire du poème élégiaque écrit par Weston en l'honneur de sa mère, *In obitum*⁷³, l'amène à postuler un lien entre Weston et Edward Kelley. Une cinquantaine d'année plus tard, Eduard Petru approfondit cette hypothèse. Ces études sur Weston résolvent donc de nombreuses interrogations, notamment concernant son enfance, et permettent de réfuter un lien entre Elizabeth et les Weston de Sutton.

Ne connaissant pas le tchèque, j'ai privilégié les publications de Susan Bassnett, qui ont transmis en anglais ces nouvelles données biographiques sur Weston⁷⁴. Je me suis également appuyée sur les travaux plus récents de Donald Cheney, Brenda Hosington et Jane Stevenson⁷⁵. Enfin, pour mieux comprendre la vie et le personnage de Kelley, j'ai consulté quelques sources

⁷¹ FULLER, *The History of the Worthies of England*, p. 365.

⁷² HRDINA Karel, « Dvě práce z dějin českého humanismu », dans *Listy filologické / Folia philologica*, 55.1, 1928, p. 14-19 ; RYBA Bohumil, « Westonia », dans *Listy filologické / Folia philologica*, 56.1, 1929, p. 14-28 ; PETRU Eduard, « Alžběta Jana Westonia a její místo v české literatuře », dans *Česká literatura*, 33.5, 1985, p. 424-437.

⁷³ Ce poème ne fait pas partie des *Poemata* et des *Parthenica*, les deux recueils principaux de Weston.

⁷⁴ BASSNETT, « Elizabeth Jane Weston – the Hidden Roots » p. 9-15 et BASSNETT, « Revising a Biography », pp. 1-8.

⁷⁵ HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », pp. 217-245 ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 248-249 ; WESTON, *Collected Writings* ; CHENEY Donald, « Weston, Elizabeth Jane », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, vol. 58, Oxford, Oxford University Press, 2004, pp. 285-287.

secondaires⁷⁶ exploitant et interprétant les écrits de John Dee recouvrant la période de collaboration avec Kelley⁷⁷.

2. Introduction à l'œuvre

2.1. Histoire des textes

2.1.1. Éditions anciennes principales

Les écrits d'Elizabeth Jane Weston ont été publiés dans deux recueils de son vivant. Le premier, composé de deux tomes, s'intitule *Poëmata*⁷⁸. Il est publié à Francfort sur l'Oder en 1602. Le second paraît à Prague en 1608⁷⁹ et s'intitule *Parthenicôn Elizabethae Ioannae Westoniae*⁸⁰ – littéralement : « écrits de jeune fille ». Composé de trois tomes, ce volume constitue une version augmentée et revue du premier recueil : par rapport aux *Poëmata*, plusieurs pièces sont modifiées, déplacées, supprimées ou ajoutées. Une différence considérable entre les deux éditions est l'inclusion dans les *Parthenica* d'une partie de la correspondance de Weston.

Les écrits de Weston sont rassemblés et publiés sous les auspices de Georg Martin von Baldhoven (Georgius Martinus a Baldhouius)⁸¹, un aristocrate silésien. Il aurait par ailleurs annexé au troisième livre des *Parthenica* un *Catalogus doctarum uirginum et feminarum*⁸² sans

⁷⁶ Les articles de BASSNETT (« Absent Presences », pp. 285–294 ; « Elizabeth Jane Weston – the Hidden Roots » pp. 9–15 ; *Revising a Biography*, pp. 1–8) ; EVANS, *Rudolf II and his world* ; SCHLEINER Louise, « Kelley, Edward », pp. 101–102.

⁷⁷ Le journal de John Dee (DEE, *John Dee's Diary*) et d'autres textes publiés en 1659 par Meric Casaubon (*A True and Faithful Relation*, op. cit.).

⁷⁸ WESTON Elizabeth Jane, *Poëmata Elisab. Ioan. Westoniae, Anglae, Virginis nobilissimae, Poëtriae celeberrimae, Linguarum plurimarum peritissimae, studio ac opera G. Martinij à Baldhofen, Silesii collecta & amicis communicata*. [Cum Gratia & Privilegio Cæs. Maiestatis], Francofurti ad Oderam, Typis Sciurinis (Andreas Eichorn), 1602.

⁷⁹ La date originellement retenue pour la publication des *Parthenica* est 1606, mais deux éléments mènent à admettre une parution plus tardive. Premièrement, la liste de femmes savantes ajoutée au recueil mentionne la mort d'Helena Maria Wacker von Wackenfels, qui eut lieu le 30 mai 1607. Secondement, un exemplaire du volume conservé à la Bibliothèque nationale de Prague et ayant appartenu au prince de Lobkowitz comporte sur sa reliure en vélin une estampe de l'année 1608. Il semblerait donc que les *Parthenica* aient été publiées en 1608. WESTON, *Collected Writings*, p. xxx.

⁸⁰ WESTON Elizabeth Jane, *Parthenicôn Elizabethae Ioannae Westoniae, Virginis nobilissimae, poëtriae florentissimae, linguarum plurimarum peritissimae, operâ ac studio G. Mart. à Baldhoven, Sil. collectus ; & nunc denuo amicis desiderantibus communicatus*, Praga, typis Pauli Sessii, 1608.

⁸¹ Dans ce travail, j'emploierai parfois le terme d'« éditeur » pour désigner Baldhoven. Les rôles qu'il remplit auprès de Weston font l'objet d'une section du commentaire littéraire de ce travail.

⁸² Pour les rubriques des cinquante-sept premières femmes du catalogue, Baldhoven copie à l'identique une liste de femmes savantes établie par Jean Tixier de Ravisi, lui-même adaptant une liste antérieure de Raffaello Maffei (Volaterranus). La présentation de Weston dans le catalogue de Baldhoven demeure plus succincte que les autres rubriques, ce qui s'explique probablement par le fait que la vie et les talents de Weston sont largement mis en évidence dans les *Parthenica*. WESTON, *Collected Writings*, p. 282 ; TIXIER DE RAVISI Jean, *Officina*, Basileae, apud Nicolaum Bryling, 1552, col. 751 (=aa4v) – 759 (=bb2v), cité dans WESTON, *Collected Writings*, p. 282 ; MAFFEI Raffaello, *Commentariorum urbanorum Libri XXXVIII*, Rome, 1506, cité dans WESTON, *Collected Writings*, p. 282.

avoir consulté Weston. Parmi les septante femmes citées se trouvent des figures de l'Antiquité, mais aussi des femmes d'époque plus récente (comme Olympia Morata, Cassandra Fedele et Anna Melanchton), dont des contemporaines de Weston. La rubrique sur la vie de Weston clôt cette liste de femmes illustres.

Des exemplaires des *Poemata* et *Parthenica* sont conservés dans de nombreuses bibliothèques en Europe et aux États-Unis⁸³, témoignant de la large diffusion de l'œuvre de Weston. Sur le plan de la matérialité des exemplaires, ceux des *Poemata* peuvent être divisés en deux groupes selon le type de caractères d'imprimerie dans le premier livre ainsi que selon la présence ou l'absence d'une ligne du titre. Rien ne permet d'accorder la primauté à l'un ou l'autre tirage⁸⁴. Les exemplaires des *Parthenica* sont quant à eux pratiquement identiques.

2.1.2. Édition moderne

En 2000, l'ensemble des textes écrits par, à ou au sujet de Weston est édité et traduit en anglais par Donald Cheney et Brenda Mary Hosington sous le titre de *Collected Writings*⁸⁵. Il s'agit de la première traduction de l'œuvre de Weston.

2.1.3. Poèmes de Weston publiés dans d'autres recueils

De nombreuses contributions en vers de Weston se trouvent dans les recueils poétiques de ses correspondants ou amis. Je mentionne ci-dessous les textes dont il sera question dans ce travail⁸⁶ :

- *In obitum loannae*⁸⁷ (1606) : ensemble de trois pièces poétiques déplorant la mort de Jane Kelley, la mère de Weston. Nicolas Maius ainsi que Georg Carolides, deux amis proches de Weston, composent des épitaphes, et Weston, une longue élégie autobiographique.

⁸³ Parmi ces bibliothèques, on peut citer la Bibliothèque nationale de France, la British Library, la Newberry Library, la New York Public Library, la Folger Shakespeare Library, les bibliothèques universitaires d'Harvard (Houghton) et de Yale, ainsi que de nombreuses bibliothèques à Prague. WESTON, *Collected Writings*, pp. xxvi-xxvii.

⁸⁴ WESTON, *Collected Writings*, p. xxvii.

⁸⁵ WESTON Elizabeth Jane, *Collected Writings*, édité et traduit par Donald Cheney and Brenda M. Hosington, avec l'aide de David K. Money, Toronto / Buffalo / London, University of Toronto Press, 2000. L'édition est divisée en trois parties : « Part I : *Parthenica* » ; « Part II : Other Works by Weston not in *Parthenica* » ; « Part III : Other Tributes to Westonia ».

⁸⁶ Pour l'ensemble des contributions de Weston, cf. WESTON, *Collected Writings*, pp. 304-373.

⁸⁷ *In obitum loannae*, op. cit.. L'œuvre est éditée et traduite en anglais par Cheney et Hosington dans WESTON, *Collected Writings*, pp. 336-343. La référence complète se trouve p. 7.

- *Carmen ad Rudolphum II*⁸⁸ (1601) : corpus de textes écrits par Weston ou adressés à elle, et destinés à Rodolphe II. Cet ensemble comprend un hymne encomiastique à Rodolphe II (I.2), un autre faisant l'éloge de Heller⁸⁹, un poème de Gruning et la réponse de Weston (III.14), une lettre de Juste Lipse à Marie de Gournay, et une lettre d'un certain Sartorius qui transmet la réponse de Weston à Gruning.
- Sebastian Hornmold, *In Crapulam pro Sobrietate*⁹⁰ (1619) : recueil d'épigrammes contre l'ivresse composés par divers poètes, dont Weston (« De ebrietate, ex iussu matris »).
- Chrystian-Teodor Schosser, *Lauri Folia*⁹¹ (1619 et 1622) : Schosser écrit plusieurs poèmes célébrant Weston, qu'il a connue grâce à Melissus. Weston répond à ses sollicitations en lui écrivant des vers même si ils ne se connaissent pas.
- Pěčka z Radostic, *Akci*⁹² (1609) : écrite principalement en tchèque, cette œuvre comprend une épigramme de Weston (datée de 1609) placée au verso de la page de titre, et un poème que l'auteur adresse à Weston, placé à la fin du volume en tant que premier *carmen saluatorium*.

2.1.4. Documents manuscrits

Nous avons conservé quelques textes manuscrits documentant la vie et l'œuvre de Weston :

- Une lettre manuscrite à Joseph Scaliger⁹³ datée du 17 décembre 1602 : ce document semble être une copie de la lettre égarée dont parle Weston dans ses lettres à Baldhoven (III.28 et 30). Il s'agit de la réponse de Weston à la lettre de Scaliger incluse dans les *Parthenica* (III.2).

⁸⁸ WESTON Elizabeth Jane, *Carmen ad Rudolphum II*, Vrsellis, excudebat Cornelius Sutorius, 1601. L'œuvre est éditée et traduite en anglais par Cheney et Hosington dans WESTON, *Collected Writings*, pp. 322-329.

⁸⁹ Johannes Heller est un député de l'État autrichien, et poète qui, en 1598, avait écrit un ouvrage à la gloire de Rodolphe. WESTON, *Collected Writings*, pp. 80-85. Des poèmes échangés entre Heller et Weston sont publiés dans les *Parthenica* (I.47-49).

⁹⁰ HORNOLD Sebastian, *In Crapulam pro Sobrietate*, Basileae, typis Joan. Jacobi Genathii, 1619. Sebastian Hornmold (1562-1637) est un juriste et *poeta laureatus* né à Heilbrunn. Il est anobli par Matthias Ier en 1617. Cf. WESTON, *Collected Writings*, p. 365. Le poème de Weston est publié et traduit en anglais par Cheney et Hosington dans WESTON, *Collected Writings*, pp. 362-365.

⁹¹ On trouve des poèmes de Schosser au sujet de Weston dans les livres I (Wolferbyti, Elias Holwein, 1619) et IV (Fribergædes, 1622) de ses *Lauri Folia*. Un poème de Weston se trouve dans le livre IV.

⁹² PĚČKA Z RADOSTIC Michal, *Akci*..., Prague, Paulus Sessius, 1609, cité dans WESTON, *Collected Writings*, p. 350. Pěčka z Radostic (1575-1623) l'un auteur de nombreux ouvrages de poésie religieuse et de textes en prose. Il est un ami de Jan Campanus. Les deux textes mentionnés brièvement présentés et publiés dans WESTON, *Collected Writings*, pp. 351-357.

⁹³ Cette lettre est publiée par RYBA Bohumil, « Westonia », p. 15 ; et par Donald Cheney et Brenda M. Hosington dans WESTON, *Collected Writings*, pp. 330-331.

- Deux exemplaires imprimés des *Parthenica*, conservés à Londres (British Library, C.61.d.2) et à Prague (National Museum Library/Knihovna Národního muzea, 49 E. 38) contiennent des notes manuscrites attribuées à Weston (plus précisément : des annotations marginales et un poème entier). La traduction et l'interprétation de ces documents font l'objet d'une partie de ce travail.

2.2. Découpages génériques et thématiques au sein des *Parthenica*

L'œuvre de Weston est représentative des tendances formelles et thématiques de la littérature néo-latine. Sur le plan formel, Weston s'inscrit dans une filiation avec les modèles classiques, qui se traduit par des emprunts de tournures grammaticales et stylistiques, de formules et de mètres classiques. Ainsi, sa poésie se compose principalement des élégies, des odes et des épigrammes (dont septante-neuf dans les *Parthenica* sur des sujets séculiers, moraux ou religieux : II. 6-84).

Sur le plan générique, Weston intègre dans ses *Parthenica* des poèmes de circonstance, transmettant à la postérité des événements personnels ou collectifs qui ont marqué son époque. Weston commémore alors les anniversaires ou les *dies natales* de ses amis (II.104), félicite le jeune Gernandus de ses bons résultats scolaires (I.43) et écrit un épithalame pour la sœur de Baldhoven (I.41).

La poétesse compose également des poèmes encomiastiques (dont des poèmes liminaires) pour les éloges destinés à ses protecteurs. Une large part des *Parthenica* concerne l'échange de poèmes entre Weston et d'autres poètes, souvent issus du cercle social de Baldhoven (notamment II.106 et III.10), ainsi que la sollicitation d'un soutien (moral, pratique ou financier) auprès de patrons des arts et notables évoluant autour de Rodolphe II. Pratique courante à la Renaissance, Weston s'emploie à composer ces poèmes d'éloges pour remercier ses protecteurs et les poètes qui lui ont écrit des vers ou ont lu les siens.

En outre, l'œuvre comprend des poèmes et des lettres d'ordre privé, qui reflètent son expérience concrète du quotidien : elle s'inquiète par exemple pour la santé fragile de son frère dans les lettres qu'elle lui envoie (III.16-20), mentionne la difficulté que représente son propre problème aux yeux (III.24), demande des médicaments à un ami pour la servante de sa mère qui souffre de migraines (II.105), et désespère de la possibilité de retrouver ses biens spoliés (I.24, III.13 et III.29).

Si Weston acquiert une renommée par sa poésie séculière, elle compose aussi des poèmes religieux : quelques poèmes rassemblés dans le deuxième livre des *Parthenica* célèbrent des fêtes du calendrier religieux chrétiens (II.1-4) ou abordent des thèmes religieux

de manière subjective (II.5-7 : « Mortem non gustabunt », « Disolui cupio » ; et II.92-93 : « Quis dabit capiti meo aquam ? », « In Symbolam Westoniae auctoris. Spes mea Christus, In eadem »).

Outre ces genres poétiques, des thèmes récurrents traversent l'ensemble de son œuvre. Proportionnellement, les textes d'inspiration personnelle dominent le corpus étudié, avec la mort et l'exil comme thèmes de prédilection. À cet égard, l'élégie qu'écrit Weston à la mort de sa mère condense le leitmotiv qui traverse toute l'œuvre, car elle y met en récit un triple sentiment d'injustice : elle s'indigne contre la mort qui s'acharne sur sa famille depuis son enfance, dénonce les attaques calomnieuses et la jalousie que subit son beau-père innocent à la cour⁹⁴, et déplore sa vie loin de son pays natal. Weston se présente donc comme une victime, mais tente de rétablir la justice et de sortir de sa détresse financière.

En plus des lettres et poèmes inspirés de l'intériorité de Weston, de nombreux textes comportent une dimension réflexive, car la poétesse y commente leur production et leur diffusion. Dans les *Parthenica*, il est en effet question de la circulation des poèmes de Weston sous forme manuscrite (notamment I.33, III.7, III.14, III.30), de leur publication (III.21-32) et de réflexions concernant la composition poétique. Tantôt, Weston trouve du réconfort dans la poésie, qui demeure alors que tout s'écroule et qui lui permet d'échapper à son chagrin (I.17 et I.27). Tantôt, elle exprime sa frustration de ne pas se consacrer à l'écriture autant qu'elle le souhaiterait depuis qu'elle se trouve freinée par les soucis financiers et sa grande tristesse (notamment I.18-20 et I.45).

Des motifs apparaissent également plus fugacement dans des textes où l'on ne les attendrait pas. Weston évoque ainsi l'actualité dans des textes ayant une autre visée. Elle mentionne par exemple la menace des Turcs dans un poème religieux (II.1) ou la peste qui sévit en Angleterre dans une lettre adressée à son éditeur (III.31). Sa foi chrétienne s'exprime aussi dans des lettres et poèmes laïques, la perspective de retrouver ses proches au paradis lui offrant une consolation face à ce qu'elle estime être la cruauté du destin et de la mort qui la rattrape dès que Dieu semble la favoriser (*In obitum*, III.13, I.18).

Comme les autres poètes néo-latins de la période, Weston inscrit ses créations littéraires dans une démarche d'émulation et d'innutrition par rapport aux auteurs classiques. C'est pourquoi elle puise motifs et images dans la poésie antique et se les réapproprie de manière créatrice en tissant des liens avec son vécu. Ovide apparaît comme l'un de ses principaux modèles. Elle l'imité de manière particulièrement flagrante dans deux poèmes des *Parthenica* :

⁹⁴ Weston n'accuse jamais directement certains courtisans dans l'entourage de Kelley, mais impute sa situation précaire à la jalousie (*liuor*) et à la calomnie (*calumnia* et *rumor*). Voir notamment les textes I.5-7, I.9 et I.24.

« De inundatione Pragrae ex continuis pluuiis exorta » (II.99), qui adapte le passage sur le déluge dans les *Métamorphoses*⁹⁵, et « In 2 Ovidii Tristia » (I.39), dans lequel Weston établit un parallèle entre la situation d'Ovide, exilé à Tomis, et la sienne, dans une langue plaintive et nostalgique⁹⁶.

2.3. Interprétation de la structure des *Parthenica*

La structure des *Parthenica* ne semble à priori pas obéir à des principes systématiques ou transparents, comme un thème central commun, une séparation des pièces en prose et en vers ou un classement des lettres selon un ordre chronologique. Au contraire, le recueil rassemble des pièces aux sujets assez variés, en vers et en prose, de Weston principalement, mais aussi d'autres personnes, et ne se conforme pas à un plan précis. En ce sens, l'œuvre se rapproche des recueils de silves (dans la lignée des *Silves* de Stace) et de miscellanées (dans la lignée des *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle et des *Miscellanea* de Politien), et témoigne en particulier de leur glissement générique à la Renaissance, où ces genres désignent au sens strict une collection plaisante et volontairement désordonnée de notes livrant des informations variées et érudites, et au sens large, une anthologie qui réunit des textes d'un ou de plusieurs auteurs, célèbres ou non, et traitant de différents thèmes sur différents tons⁹⁷.

Cependant, malgré une apparence disparate et ce que l'on pourrait considérer comme des incohérences⁹⁸, quelques tendances structurelles se dégagent du recueil et permettent de postuler une certaine unité. Cette dernière repose principalement sur le contenu thématique et générique de chaque livre du volume : le premier contient majoritairement des poèmes d'inspiration personnelle ; le deuxième, des poèmes religieux et moraux (II.1-84, 92-93), des

⁹⁵ OV. *Mét.*, I, 253-415.

⁹⁶ Pour des commentaires sur « In 2 Ovidii Tristia », voir HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », pp. 220-221 ; CHENEY, « Weston, Elizabeth Jane », p. 286, col. 2 ; WESTON, *Collected Writings*, p. xxii.

⁹⁷ Cette brève définition de la miscellanée (*miscellanea*, *ae* : mélanges) et de la silve (*silua*, *ae* : forêt, bois) est tirée de MANDOSIO, Jean-Marc, « La miscellanée : histoire d'un genre », dans *Ouvrages miscellanées et théories de la connaissance à la Renaissance*, éd. COURCELLES Dominique de, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2003, pp. 7-36 / version digitale : §1-38. Publié sur OpenEdition Books le 26 septembre 2018. Consulté en ligne le 5 juin 2024. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.enc.1169>. La silve est souvent décrite à l'aide des métaphores de la forêt, du bouquet, de l'abeille qui butine de fleur en fleur ou du collier de perles. Les *Parthenica* diffèrent quelque peu de la miscellanée telle que définie par Mandosio, car elles ne se fondent pas sur une érudition encyclopédique (miscellanée antique), ne s'assimilent pas à un répertoire de remarques philologiques servant à la lecture des textes anciens (miscellanée humaniste), n'insistent pas sur la diversité ni sur la richesse des textes et de leur contenu. Voir aussi HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », p. 219. Perrine Galland note qu'Ange Politien inscrit ses *Miscellanées* dans le sillage des silves antiques, mettant ainsi en évidence la porosité entre les deux genres d'écriture. Elle souligne également la composante autobiographique de l'œuvre, une caractéristique également présente dans l'œuvre de Weston. GALAND Perrine, « Peut-on se repérer dans la silve ? », dans Perrine Galand et Sylvie Laigneau, *La silve. Histoire d'une écriture libérée en Europe, de l'Antiquité au XVIII^e siècle*, Turnhout, Brepols Publishers, 2013, pp. 5-13 : pp. 7, 11-12.

⁹⁸ Par exemple, la réponse de Weston ne se trouve pas toujours à la suite des poèmes ou des lettres qui lui sont adressés. Voir les poèmes de Paul Melissus au livre III (45-47) et la réponse de Weston au livre I (21-22).

ables ésopiennes (II.85-91), des devises (II.92-98), ainsi que des poèmes et lettres de circonstance ; et le troisième, principalement une sélection de lettres issues de la correspondance de Weston. Les pièces qui ouvrent les premier et troisième livres (quatre poèmes en l'honneur de Rodolphe II, et une lettre et un poème dédié à James I) semblent avoir une valeur programmatique, dans la mesure où elles mettent en évidence un des fils rouges de l'œuvre, à savoir la défense de Weston contre les injustices qu'elle subit, la démonstration de son innocence et la demande de protection.

Édition et traduction d'une sélection de textes issus des *Parthenica*

1. Principes d'édition et de traduction

Les textes édités ont été retranscrits sur base du texte de l'édition critique de Donald Cheney et Brenda Hosington⁹⁹, dont je respecte les choix de leçons, à l'exception d'une seule. Cette exception concerne une coquille dans la lettre III.28, pour laquelle j'ai proposé une conjecture. Je n'ai effectué aucune autre modification sur le texte. J'ai pris le parti de ne pas reproduire l'apparat critique¹⁰⁰ de cette édition de référence, afin d'éviter d'encombrer la page. Le système de référence aux lettres et poèmes des *Parthenica* les situent selon le livre dans lequel elles se trouvent (chiffre romain) et leur numéro dans ce livre (chiffre arabe). Les textes de Weston et de ses contemporains que je reproduis dans le commentaires littéraire sont également issus de l'édition de Cheney et Hosington.

L'édition de Cheney et Hosington prête particulièrement attention à la présentation matérielle de l'édition de 1608 des *Parthenica* (leur édition de référence), en respectant la mise en texte (ponctuation, orthographe, accents, abréviations et mots en majuscules) et en livre (coupures de mots, retours à la ligne et système de signatures) de l'imprimé ancien. Pour ma part, j'ai opté pour une harmonisation des graphies sur base du *Gaffiot*¹⁰¹ ou de l'*Orbis Latinus*¹⁰², et pour une modernisation de la ponctuation. J'ai assimilé i/j et u/v, résolu les abréviations standardisé les majuscules selon l'usage actuel, supprimés les signatures, les césures et les accents. Ce toilettage du texte me semble davantage convenir à la visée de mon travail d'édition et de traduction, à savoir : rendre l'œuvre de Weston plus accessible à un lectorat non latiniste et susciter ainsi de plus amples recherches. Quant au découpage du texte en paragraphes ou en stiques, j'ai adopté les principes de Cheney et Hosington, à l'exception de quelques aménagements pour une meilleure lisibilité. Les notes au texte latin informent des *loci similes* rencontrés et signalent des particularités linguistiques et stylistiques (néologismes, erreurs, coquilles ou maladroites personnelles).

Je me suis appliquée à proposer une traduction philologique, conçue comme un support au texte original. J'ai essayé de rendre dans la traduction française certaines figures de style (comme les assonances, allitérations ou paronomases) autant que le respect du sens ne le

⁹⁹ WESTON, *Collected Writings*, op. cit..

¹⁰⁰ Pour les textes édités aussi présents dans les *Poemata* ou dans un autre recueil, les éditeurs indiquent dans l'apparat les variantes significatives avec les *Parthenica*. Cet appareil rend également compte des conjectures des éditeurs (WESTON, *Collected Writings*, op. cit., p. xxvii). Ces dernières sont peu nombreuses.

¹⁰¹ GAFFIOT Félix, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934.

¹⁰² *Orbis Latinus* – Columbia University : www.columbia.edu/acis/ets/Graesse/orblata.html.

permettait. Les notes à la traduction élucident les allusions mythologiques, présentent les personnes identifiées, situent dans le recueil la lettre ou le poème traduit et apportent des compléments d'information.

2. Textes et traduction

[I.12]

Eidem

Dum queror et tristem Baruiti consecro causam,
Virgo tibi, precibus tu sinis esse locum.

Quae loquor, ingenua sic accipis omnia mente,
Vt credam ob gemitus te doluisse meos.

5 Quin etiam sperata diu solamina dicis
Et das pollicitis congrua signa tuis.

Caesar enim, quod ais, mea damna leuabit abunde
Et faciet uoti compos ut esse queam.

Iam mandata dedit Sternbergio et ille dolentem
10 Discussis hilarem luctibus esse iubet.

Ergo, quid est causae quod spe solata relinquo ?
Cur differt alius quod dare Caesar auct ?

Tu nisi Baruiti mandatum Caesaris urges,
Vix iussam (o iubeas) experiemur opem.

15 Tolle moras, quicumque mihi differre uideris
Caesarii auxilii robora ; tolle moras.

Si, mea quae patitur genitrix, tibi fata precarer,
Sentires quid sit, quam graue, ferre famem.

[I.12]

Au même¹⁰³

Tandis que moi, une jeune femme, je me plains et te confie ma triste cause,

Vous, Barvitz, vous laissez place à mes prières.

Tout ce que je dis, vous l'accueillez avec un esprit si généreux

Que je crois que mes lamentations t'ont touché.

5 Bien plus, vous prononcez aussi les paroles de consolation longtemps espérées,

Et vous donnez des signes qui rencontrent vos promesses.

En effet, selon vos dires, César adoucira sensiblement mon sort,

Et fera en sorte que mon vœu puisse se réaliser.

Il a déjà donné des instructions à Sternberg¹⁰⁴ et ordonne

10 Aux malheureux de se réjouir une fois leur chagrin dissipé.

Quel motif y-a-t-il pour m'abandonner après m'avoir rendu espoir ?

Pourquoi quelqu'un d'autre retarde-t-il ce que César désire donner ?

Si vous n'appuyez pas l'ordre de César, Barvitz,

Nous risquons de ne pas profiter du secours qu'il a ordonné (ah, si tu pouvais en donner

15 l'ordre !)

Supprime les délais, toi qui sembles faire trainer

La mise en œuvre de l'aide impériale qui m'est destinée ; supprime les délais.

Si je vous souhaitais les malheurs que ma mère endure,

Vous comprendriez ce que c'est de supporter la faim et à quel point c'est pénible.

¹⁰³ Le poème I.12 s'insère dans une suite de cinq poèmes adressés à Johann Barvitz (Ioannus Barvitijs) (c. 1555-1620), un avocat néerlandais, proche conseiller de Rudolph II et grand mécène des poètes à Prague (WESTON, *Collected Writings*, p. 21). Dans le poème I.9, Weston dépeint sa mère et elle comme deux femmes appauvries (*egens*, v. 2), en détresse (*miseras*, v. 5) et innocentes (*Si causam quaeris, nulla est : nec iuris et aequi / Regula nos dicet criminis esse reas*, vv. 15-16). Elle souhaite faire la lumière sur sa situation et les raisons qui l'amènent à demander de l'aide (vv. 19-20). En effet, à la mort de Kelley (le beau-père de Weston), les propriétés familiales auraient été vendues à un prix injuste et sans que Weston et sa famille ne reçoivent une contrepartie financière, bien que la loi le permit (vv. 21-28). L'empereur aurait considéré leur plainte avec commisération (vv. 29-32), mais le procès aurait finalement été ajourné à plusieurs reprises. Weston attribue son malheur et sa situation précaire à l'Envie et la Calomnie à la cour (vv. 17-18), qui s'acharnent injustement sur ses proches. N'ayant pas reçu d'aide malgré ses sollicitations (vv. 33-38), elle demande à Barvitz, qu'elle croit attaché à la justice et à la vérité (vv. 43-44), d'intercéder auprès de l'empereur en sa faveur et de l'aider à ce que sa famille recouvre une partie de ses biens (vv. 45-52). Dans les poèmes I.10 et I.11, Weston réitère sa demande de soutien à Barvitz : elle se fait plus insistante (I.10, vv. 3-4, 25-26), tente de le convaincre qu'il sera soutenu par d'autres à la cour (I.10, vv. 23-24), exprime davantage son indignation (*Siccine cum uiduis agitur ?*, I.10, v. 11) ainsi que son désespoir (*Ah natam cum matre polo transpone : malorum / Sistat ut optatum mors properata modum*, I.10, vv. 13-14 ; v. 21 ; vv. 27-28), et s'en remet à Dieu (I.10, vv. 15-19). Dans le poème I.13, dont le thème est pourtant l'éloge du jardin de Barvitz, Weston parvient à suggérer l'importance pour un mécène d'écouter les prières des veuves (vv. 7-8) et à mentionner l'Envie dans les deux derniers vers (vv. 15-16).

¹⁰⁴ Il s'agit probablement d'Adam Sternberg. La famille Sternberg était une famille de Bohême riche et puissante (WESTON, *Collected Writings*, p. 25).

[I.34]

Clarissimo uiro,

Domino Georgio Carolidae van Carlsberga,
cui Pragensi, artium liberalium magistro,
et poetae Caesareo.

Carmina natalem nati celebrantia Christi

Quae mihi sunt celeri deproperata manu,

Femineo cernis titubare profecta cerebro,

At minus admiror consonuisse tibi.

5 Nam ueluti numeris si quae concinnior oda est,

Quae nusquam raucis errat inepta sonis,

Aure queat melius concepta placere uacua,

Etsi hanc Pastoris uox moduletur iners :

Non aliter cunctis cantando encomia Christi,

10 Arbitror in numeris posse placere meis.

Nam uariata animum capiunt adduntque nitorem,

Sin mala materies, ni tua Musa ualet.

At quid habes, tenues magis exhilarare Camenae

Pectora quo possint ? Dignius ecquid habes

15 Quam quae pro toto sanctissima uictima mundo

Ante deum cecidit, quae mala cuncta tulit ?

Non tamen his propriae, sed Christi buccina laudis

Esse cupit, modicis Pieris usa modis.

Vnde placere deo ualeam, iungique cateruae

20 Sedibus in caeli quae radiantis ouat.

Haec mihi Musarum sit meta, laborque mearum,

Vt dilecta Deo sim, sed amata bonis.

Vatibus haud cupiam dici praelata uetustis :

De celebri nullum sede mouere uelim.

25 Floreat a primo postremum Lesbia in aeuum,

Ac Heliconiades quae coluere deas.

Posterior sit adhuc aetas haec nostra, priori

Par numerum numero, sed bonitate prior¹⁰⁵.

Tu uero teneram qui tanto carmine Musam

30 Prosequeris, qui me uatibus annumeras,

Deprecor a summo deposcas numine tandem,

Vt sim, qualis erat Lesbia ; sorte puto.

Tunc tibi carminibus gratabor, culte Georgi ;

Altera tunc pro me Lesbia, uota feram.

¹⁰⁵ Jeu sur la polysémie de *prior, oris* (n. *prius*) (antanaclase) : dans la première occurrence (*priori*, v. 27), l'adjectif signifie « précédent, antérieur », tandis que dans la seconde (*prior*, v. 28), il prend le sens figuré de « supérieur, plus remarquable ».

[I.34]¹⁰⁶

À l'homme très illustre,
Monsieur Georg Carolides de Carlsberg¹⁰⁷,
citoyen de Prague, maître des arts libéraux,
et poète impérial.

Les poèmes célébrant la nativité du Christ nouveau-né¹⁰⁸,

Qu'à la hâte, j'ai composés d'une main rapide,

Vous les voyez sortir en titubant du cerveau d'une femme,

Mais je m'étonne que vous les ayez trouvés moins harmonieux.

5 En effet, une ode, si elle est assez équilibrée dans ses rythmes

Et ne s'égare jamais avec maladresse dans des sons rauques,

Pourra mieux plaire à une oreille oisive,

Même si la voix malhabile d'un berger la chante :

De la même façon, je pense pouvoir plaire à tous

10 En chantant dans mes rythmes les louanges du Christ.

Car la variation captive l'esprit et ajoute de l'éclat,

Si le sujet est mauvais et que ta Muse n'a pas de force.

Mais comment se fait-il pour que de faibles Muses puissent davantage réjouir

Les cœurs ? Y a-t-il quelque chose de plus digne

15 Que la victime la plus sainte, qui mourut devant Dieu

Au bénéfice du monde entier, et qui supporta tous les maux ?

Ma Muse d'ailleurs ne désire pas en ces vers être la trompette de sa propre louange,

Mais bien de celle du Christ, en usant avec mesure des modes de la poésie.

Puissé-je ainsi plaire à Dieu et me joindre à la foule

20 Qui triomphe depuis le ciel rayonnant où elle réside.

Que pour moi ce soit là le but et la tâche de mes Muses :

Être chérie de Dieu, et aimée des gens de bien.

Je ne souhaite pas du tout que l'on me préfère aux poètes antiques :

De son illustre siège, je ne voudrais chasser personne.

25 Que la Lesbienne¹⁰⁹ brille du premier temps jusqu'au dernier,

Ainsi que celles qui ont honoré les déesses de l'Hélicon.

¹⁰⁶ Le poème est repris dans les *Parentalia* de Carolides (epig. II.29) avec des modifications. Pour le détail des variantes, cf. l'apparat critique du poème I.34 dans WESTON, *Collected Writings*, pp. 64 et 66.

¹⁰⁷ Cet autre que désigne la narratrice semble être Georg (ou Jiří, en tchèque) Carolides (cf. les annotations manuscrites au poème de Carolides à la page suivante). Georg Carolides (1569-1612) est un humaniste tchèque et poète de cour prolifique et influent, anobli par Rudolf II en 1596 (WESTON, *Collected Writings*, p. 65). Il est le beau-frère de Balthasar Cremer, à qui Weston s'adresse dans le poème III.35.

¹⁰⁸ La « *Meditatio cum gratiarum actione in diem natalium Saluatoris nostri* » (cf. II.1) pourrait faire partie de ces poèmes.

¹⁰⁹ Nous attendrions *Lesbia uates* plutôt que *Lesbia* pour désigner Sappho. Toutefois, il semble que les latins l'appellent aussi parfois simplement *Lesbia* : AP., Apol., 9, 7 : *etiam mulier Lesbia, lasciue illa quidem tantaque gratia, ut nobis insolentiam linguae suae dulcedine carminum commendet* (« même une femme, une Lesbienne, d'une volupté, celle-là, si pleine de grâce, que la douceur de ses chants fait accepter la hardiesse de son langage », éd. et trad. de Paul Valette, Collection des Universités de France, 1960). On pourrait penser que Weston emploie ce nom pour évoquer Catulle, mais la liaison *Ac Heliconiades quae coluere deas* sous-entend que *Lesbia* désigne une poétesse et non un poète.

Puisse notre époque, qui toujours viendra en second, égaler la première
En nombre d'années, mais être la première en bonté.
30 Quant à toi qui accompagnes ta délicate Muse par tant de poèmes,
Toi qui me comptes parmi les poètes,
Je te prie d'enfin demander à la plus haute divinité
Que je sois telle qu'était la Lesbienne – j'entends par là : sur le plan de la destinée.
Alors je te féliciterai avec des poèmes, Georg, homme cultivé ;
35 Alors, devenue une autre Lesbienne, je m'acquitterai de mes vœux¹¹⁰.

¹¹⁰ Ce vers signifie certainement que Weston écrira des poèmes pour Carolides.

[I.37]

Nobili et clarissimo uiro

Georgio Martin a Baldhoven,

Silesio etc. amico suo singulari.

Ecquis ad officium Musas reuocabit inertes

Compositaeque melos addet Apollo lyrae,

Vt tibi promeritas dicam modulamine grates

Et tribuam Musis praemia digna tuis ?

5 Ausus es altisono me uatem dicere cantu

Et Parnassiacis associare choris !

Me celebras equidem, propria sed laude coruscas

Ipsa magis : fidibus dignior ipse cani.

Nam, qui sis, produnt tua te mihi carmina : legi,

10 Et flexere animum, ceu uoluere, meum.

Res et uerba fluunt leni tibi tramite, possis

Nasonem numeris ut superare tuis.

At mihi, uix primis quae libo puella labellis

Aonidum fontes, non ea uena salit.

15 Nec fortuna fauet, nec restant otia Musis,

Quae fuerant quondam liberiora, meis.

Ergo quod in uersu uel pecco, uel ordine currunt

Singula confuso, dic age : uirgo dedit.

Tempus erit quo me speculabitur aethere Phoebus

20 Et curas perimet : tunc meliora dabo.

Interea tibi fata precor felicia, teque

Westoniae ut pergas usque fauere, rogo.

[I.37]

Au noble et très illustre homme

Georg Martin von Baldhoven,

Silésien, etc., un précieux ami.

Est-ce qu'Apollon rappellera ma Muse paresseuse au travail

Et ajoutera des chants à ma lyre convenablement disposée,

Afin que je t'adresse dans un poème des remerciements bien mérités

Et accorde à ta Muse de dignes récompenses ?

5 Tu as osé me nommer « poète » dans ton sublime chant

Et m'associer au chœur parnassien¹¹¹ !

Certes, tu parles de moi avec éloge, mais tu brilles toi-même davantage

Par tes propres mérites : tu es plus digne d'être célébré au son de la lyre.

C'est que tes poèmes te révèlent à moi tel que tu es : je les ai lus

10 Et ils ont ému mon cœur, comme ils l'ont voulu.

Pour toi, les idées et les mots s'écoulent sur une douce pente¹¹²,

Si bien que tu pourrais dépasser Ovide grâce à tes vers.

Mais pour moi, jeune fille qui vient à peine d'effleurer du bout des lèvres

La source des Muses¹¹³, cette veine d'eau ne ruisselle pas.

15 La fortune ne m'est pas favorable, et mon temps,

Dont je disposais jadis plus librement, manque pour la création poétique.

Par conséquent, du fait que je commets des erreurs métriques, ou que mes vers

Courent dans un ordre confus, dis tout bonnement : « une jeune fille les a produits ».

Un temps viendra où Phoebus jettera du ciel son regard sur moi

20 Et me débarrassera de mes soucis : je produirai alors de meilleurs poèmes.

Entretemps, je te souhaite un sort heureux, et je te demande

De continuer sans cesse d'être favorable à Weston.

¹¹¹ Le mont Parnasse est situé en Béotie, au nord de la ville de Delphes. Cette montagne ainsi que la source Castalie qui y coulait étaient consacrées au culte d'Apollon, dieu de la poésie, et aux Muses. L'image du « chœur parnassien » désigne par métonymie les poètes.

¹¹² Ici transparait l'influence du célèbre traité d'Érasme : *De duplici copia uerborum ac rerum commentarii duo*, à savoir la recherche de l'abondance (*copia*) et de la variété (*varietas*) dans l'expression (dont le style et le vocabulaire) et dans la matière littéraire : un écrivain doit pouvoir parler de beaucoup de choses et employer beaucoup de mots pour les dire. Cf. Craig R. Thompson (éd.), *Collected Works of Erasmus. Literary and Educational Writings 2*, vol. 24 : *De Copia / De Ratione Studii*, Toronto / Buffalo / Londres, University of Toronto Press, 1978.

¹¹³ Les Muses aimaient fréquenter le mont Hélicon. Puisqu'il est situé en Boétie, région dont l'appellation mythique est Aonie, les Muses sont parfois appelées Aonides (*Aonides*, *um*). Les fontaines d'Aganippe et d'Hippocrène communiquaient l'inspiration poétique à celui qui s'y désaltérait.

[II.100]

In Zoilum

Zoile, quid laceras rabido mea carmina dente ?

Quid miseram quouis acrius ense feris ?

Nempe parum esse putas mea dicta poetica, quod sint

Compta minus fuco, quod speciosa minus ?

5 Danda mihi uenia est, si carmina rauca puellae

Sint minus ad nasum grata futura tuum.

Bis mihi lustra duo currunt : aetatis in ipso

Flore, dolor, curae me, lacrimaeque premunt.

Vtque mihi simplex uita est, ita simplice cultu

10 Gaudeo : nil fuci, liuor inique, uides.

Quod Latii desit sermonis Gratia, noli

Propterea gemitus spernere turpe meos.

Scripsimus haec curas inter lacrimasque : fatetur

Id gemitu mecum turba nouena suo.

15 Tempus erit forsán, quo dexteriora sequentur ;

Has nunc primitias consule, quaeso, boni.

[II.100]

Contre Zoïlos¹¹⁴

Zoïlos, pourquoi déchires-tu mes poèmes d'une dent acharnée ?

Pourquoi frappes-tu une malheureuse plus profondément que n'importe quelle épée ?

Tu penses que ma poésie est insuffisante, puisqu'elle

Manque de fard et d'élégance, n'est-ce pas ?

5 Il faut m'excuser : les poèmes rauques d'une jeune femme

Ne peuvent être qu'assez peu à ton gout.

Je cours sur mes vingt ans¹¹⁵ : dans la fleur-même de l'âge,

Le chagrin, les soucis et les larmes m'accablent.

Comme ma vie est simple, je me plais dans un style

10 Simple : tu ne vois aucun fard, Envie malveillante.

Ne dédaigne pas honteusement mes lamentations

Parce que la Grâce de la langue latine leur fait défaut.

Nous avons écrit ces mots au milieu des inquiétudes et des larmes,

Et la troupe des neuf [Muses] le reconnaît en se plaignant avec moi.

15 Il viendra peut-être un temps où des poèmes plus aboutis suivront ;

Pour le moment, je t'en prie, fais un bon accueil à ces débuts.

¹¹⁴ Zoïlos d'Amphipolis (c. 400 – après 336) est un rhéteur et sophiste, grammairien et philosophe cynique selon certains, surtout connu pour sa critique d'Homère. Ses neuf dissertations *Contre la poésie d'Homère* forment en effet son ouvrage le plus conséquent. Les jugements moqueurs et l'impudence de Zoïlos lui attirent les reproches et le mépris des auteurs antiques (cf. notamment Ov., *Rem.*, vv. 361-366, en particulier vv. 365-366 : *Ingenium magni liuor detractat Homeri* ; / *Quisquis es, ex illo, Zoile, nomen habes*) et de la critique. Il est alors perçu comme un chicanier et reçoit le surnom d'« Homeromastix » (le « fouet d'Homère »). Dans la littérature, le nom de *Zoïlus*/Zoïle en vient à désigner par antonomase tout détracteur que l'on suppose envieux. C'est ainsi que Martial s'attaque à certains de ses contemporains en les nommant de la sorte (cf. notamment MART., IV, 77) et que Pline appelle *istos Homeromastigas* l'ensemble de ceux qui critiquent son ouvrage *Sur la grammaire* (PLIN., *Naturalis historia*, I, 28). Cf. WESTON, *Collected Writings*, p. 160-161 ; Marie-Odile GOULET-CAZE, « Zoïlos d'Amphipolis », dans Richard Goulet, *Dictionnaire des philosophes antiques*, vol. VII (d'Ulpian à Zoticus, avec des compléments pour les tomes antérieurs), Paris, CNRS Éditions, 2018, pp. 421-436.

¹¹⁵ Née en 1581, Weston avait vingt ans lorsqu'elle écrivit ce poème, publié pour la première fois dans ses *Poemata* en 1602.

[III.6]

Elisabetha Ioanna Westonia

ad Paulum Melissum, Francum

Quas tibi tandem, nobilissime Melisse, pro Musis tuis, quibus me indignam extollis, reddam gratias ? Quid pro laurea immeritae mihi imposita Phoebos rependam ? Qua uoce, uultu, gestu te excipiam ? Desunt superatae, ut uerum fatear, uerba, ad grati animi significationem declarandam. Sed uelim mihi, uir magne, poeta nobilissime, credas, tibi que certe persuadeas, 5 memorem me beneuolentiae et beneficii tanti perpetuo futuram : gratam denique cognosces, ubi maior erit in carmine facultas. Video enim me iam non illas agere et reddere posse gratias, quas tibi deuincta uellem. De doctrina et reliquis ingenii mei dotibus nulla prorsus assentior¹¹⁶. Primoribus saltem labris Musarum fontes gustauim¹¹⁷, impedita multis variisque aerumnis, ut fortunae aduersae tempestatibus iactata, Helicon adscendere et Phoebum aut te ipsum cum 10 Musis salutare uix hactenus potuerim. Meis tamen studiis aliquantulum, ex clementia Caesaris et bonorum patrocinio, cum matre maestissima, spero leuationem. Quod poemata quaedam mea colligere et in publicum edere decreuerit Baldhouius, non ualde repugno, praesertim cum patronis meis, Domino Maio, quem uice patris honoro, tibi que et aliis non nihil placere intelligam. Nec reiicio iudicium de me tuum : pro quo, siue tu id amoris, seu humanitatis 15 abundantia, quod facile mihi persuaderi patiar, siue aliorum potius commendatione, aut quacumque etiam ratione adductus tulisti, maximas ago gratias. Doctrinae studium, ad quod prius natura propendebam, plurimum mihi auxisti, meque doctissimis tuis Musis eo concitasti, ut qualis dicor et uideor, talis in posterum esse studeam. Vale princeps poetarum, Melisse mellitissime. Dabantur Praegae, 15 calendae Ianuarias. Anno 1601. Heidelbergam.

¹¹⁶ CIC., *Brut.*, 296 : *De horum laudibus tibi prorsus assentior, sed tamen non isto modo* (éd. et trad. de Jules Martha, Collection des Universités de France, 1960, p. 109) ; CIC., *Att.*, IV, 8a, 2 : *De Trebonio, prorsus tibi assentior* (éd. et trad. de D. R. Shackleton Bailey, 1965, p. 92).

¹¹⁷ L'association entre les termes signifiant « lèvres » (*labellum*, *i* ; *labium*, *i* ; *labrum*, *i*) et « la première partie de, l'extrémité de » (*primus*, *a*, *um* ; *primoris*, *e*) déclinés à l'ablatif est courante dans la littérature latine. Elle s'accompagne fréquemment du verbe *gustare* (« goûter du bout des lèvres », « effleurer », « étudier superficiellement »), comme le montre Érasme dans l'adage 892 (*Adagia*, I, IX, 92, 892. « **Primoribus labiis degustare** ») en citant notamment Cicéron (*Nat.* 1, 20 : *Hunc censes primis ut dicitur labris gustasse physiologiam, id est naturae rationem, qui quicquam quod ortum sit putet aeternum esse posse ?* ; *Cael.*, 28 : *Equidem multos et uidi in hac ciuitate et audiui, non modo qui primoribus labris gustassent genus hoc uitae*). Weston ajoute à la collocation un adverbe de quantité de type *saltem* ou *uix* (cf. I.37, vv. 13-14 : **uix primis quae libo puella labellis / Aonidum fontes**). Cf. ÉRASME DE ROTTERDAM, *Les Adages*, vol. 1, éd. Jean-Claude Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2019, pp. 662-664.

[III.6]¹¹⁸

Elisabeth Jane Weston

à Paul Melissus¹¹⁹, Franconien

Quelles grâces pourrais-je te rendre en remerciement de tes poèmes, qui me comblent d'éloges imméritées, très noble Melissus ? Que pourrais-je payer à Phoebus en échange du laurier placé sur ma tête indigne ? Avec quelle parole, expression ou geste puis-je t'accueillir ? Pour reconnaître la vérité, je suis vaincue, et les mots me manquent pour exprimer l'ampleur de ma reconnaissance. Mais je voudrais que tu me croies, grand homme et très illustre poète, et que tu te persuades fermement que je me souviendrai toujours de ta bienveillance et d'un si grand bienfait : tu connaîtras finalement ma reconnaissance lorsque je serai devenue meilleure poétesse. Je constate en effet que je ne peux pas encore rendre ces remerciements que je voudrais t'adresser, bien que je te sois redevable. Quant à mes connaissances et aux autres qualités de mon esprit, je ne suis absolument pas d'accord avec toi. J'ai seulement goûté du bout des lèvres à la source des Muses, entravée par de nombreuses et diverses épreuves, si bien que ballottée par les tempêtes de la fortune contraire, j'ai jusqu'à présent à peine pu gravir l'Hélicon¹²⁰ et saluer Phoebus ou bien toi-même avec les Muses. J'espère cependant – et ma mère profondément affligée aussi – que grâce à mes études, la clémence de l'Empereur et le patronat des hommes de bien amélioreront un peu ma condition. Je ne m'oppose pas tout à fait à la décision de Baldhoven de rassembler certains de mes poèmes et de les publier, surtout du moment que je comprends que mes patrons, à savoir Monsieur Maius¹²¹, que j'honore comme mon père, et toi et d'autres les ont trouvés quelque peu agréables. Je ne rejette pas non plus ton jugement à mon sujet : que tu aies été amené à le porter dans un élan d'amour et de bonté, ce dont je me laisse facilement convaincre, ou plutôt par recommandation d'autrui, ou pour une quelconque autre raison, je t'en remercie vivement. Tu as grandement renforcé chez moi l'envie d'apprendre, pour laquelle j'avais déjà auparavant un penchant naturel, et ta savante poésie m'a

¹¹⁸ Dans les *Parthenica* sont réunies plusieurs lettres impliquant Paul Melissus. En III.5, Melissus envoie à Weston trois poèmes écrits en son honneur en vue de la publication des *Parthenica*. Il l'invite à lui envoyer également un poème en retour. Weston lui répond (c'est la lettre III.6 traduite ci-dessus). S'ensuit un échange entre Melissus et Heinrich von Pisnitz qui témoigne de la circulation manuscrite des poèmes avant leur publication : von Pisnitz est chargé de livrer les trois poèmes de Melissus à Weston (III.7). Les deux pièces suivantes (III.8 et III.9) participent de la sollicitation de mécénat ainsi que des discussions autour de la publication des œuvres de Weston : Paul Melissus s'adresse à Georg Martin von Baldhoven pour lui transmettre ses deux productions poétiques, lui suggérer de les augmenter d'une préface, et lui demander un poème de Weston ainsi que son portrait en couleur. Il refuse aussi poliment la demande de von Baldhoven de composer davantage de poèmes à la gloire de Weston.

¹¹⁹ Paul Melissus, né Paul Schede (1539-1602), est un poète néo-latin originaire de Basse-Franconie, en Allemagne. Il voyage beaucoup en Europe (notamment à Prague, Leipzig, Vienne, Augsbourg, Paris, Genève, Sienne, Rome et aux Pays-Bas) et noue des amitiés internationales avec de nombreux hommes de lettres, humanistes, érudits, compositeurs, artistes et princes, parmi lesquels Caspar Peucer, Charles Utenhove, les membres de la Pléiade, Henri Estienne, Théodore de Bèze et Johann Casimir. Il est le directeur de la bibliothèque palatine à Heidelberg. Il rassemble ses poèmes dans un recueil intitulé *Schediasmata poetica*, et en dédie la seconde édition à Elizabeth I^{re}. Melissus chante son amour pour une certaine Rosine dans des poèmes d'amour pétrarquistes, et adresse aux femmes de nombreux poèmes. Il en écrit ainsi plusieurs à Camille de Morel, une femme parisienne proche des poètes de la Pléiade et connue dans sa jeunesse pour son érudition remarquable ; mais elle n'y répond pas. Cf. FECHNER Jörg-Ulrich et DEHNHARD Hans, « Melissus, Paulus », dans *Neue Deutsche Biographie*, Berlin, Duncker & Humblot, 1994, pp. 15-16. ; Pierre de NOLHAC, *Un poète rhénan ami de la Pléiade. Paul Melissus*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1923, pp. 69-72.

¹²⁰ Cf. note 113 du poème I. 37, p. 31.

¹²¹ Nicholas Maius (vers 1551-1617) est l'un des protecteurs de Weston. Il est le préfet des mines de Joachimsthal et écrit (ou transcrit) des textes alchimiques. Proche de Baldhoven, il donne son avis sur certains aspects de l'édition des *Parthenica*. Cf. III.25.

25 tellement inspirée que j’aspire dans l’avenir à être telle que tu me décris et perçois. Au revoir, prince des poètes, Melissus tout de miel¹²². Écrit à Prague, le 18 décembre 1601. Pour Heidelberg.

¹²² Par cette traduction, j’ai essayé de rendre la paronomase présente dans le texte latin, où Weston y fait se côtoyer le nom de Melissus et l’adjectif *mellitus*, *a*, *um*. Le surnom Melissus serait né de l’association entre Mailes, le lieu d’origine de la mère du poète en Basse-Franconie, et le mythe de la nymphe apicultrice Melissa, qui est la première à récolter le miel. Cf. FECHNER Jörg-Ulrich et DEHNHARD Hans, « Melissus, Paulus », dans *Neue Deutsche Biographie*, Berlin, Duncker & Humblot, 1994, p. 16.

[III.14]

Elisabetha Ioanna Westonia,
Domino Wolfgang Gruningio,
iuris utriusque doctor, professori, decano, etc.,
salutem plurimam dico.

- Est quod gaudeam, uir spectatissime et clarissime, de tua quam ex poemate meo capere uideris uoluptate. Sed quas mihi tribuis laudes, meae nunquam non imbecillitatis memor, uix agnosco : quin potius tuo in me fauori et humanitati adscribo. Quod etiam me publico carmine ornare uoluisti, quid aliud facis, quam ut uirtutem et eruditionem tuam tui similibus commendes ?
- 5 Gratias igitur quas possum et debeo maximas ago, quod Westoniam, de facie tibi ignotam, encomio tuo dignandam duxisti. Carmen tuum amicis distribui : quod cum lego (lego autem saepius), leonem ex ungue cognosco¹²³ ; teque industria, doctrina et facundia ita excellere uideo, ut alios in laudem tuam adducere facile possis. Quia uero rogas ut integrum studiorum et uitae tuae cursum, honorisque incrementum meis delineem Musis, uerendum mihi est ne
- 10 collinam potius quam ieiune collineem¹²⁴. Quid enim scriptionis possim non uideo, nec libenter materiam humeris meis grauiorem suscipio¹²⁵, ne si parum succedat, animos aliorum offendam et mea ipsius tenuitate angar. Scribam tamen aliquid cum uacaro. Interim bene uale. Dabam Pragae. 13 Iulii 1601. Erphordiam.

¹²³ ERASMUS, *Adagia*, I, IX, 34, 834. « Leonem ex unguibus aestimare », l. 10-14 : *Basilius magnus ad Maximum philosophum* : *Εἰκόνες ὄντως τῶν ψυχῶν εἰσὶν οἱ λόγοι, κατεμάθομεν οὖν σε διὰ τοῦ γράμματος, ὅσον φασὶν ἐξ ὀνύχων τὸν λέοντα, id est Animi imago re vera est oratio. Proinde cognovimus te ex litteris non aliter quam leonem, ut aiunt, ex unguibus.* – « Basile le Grand au philosophe Maxime : “Les discours sont véritablement l’image des âmes. Aussi ai-je appris à te connaître par tes écrits comme on connaît le lion, suivant le proverbe, à ses griffes” ». V, II, 45, 4145. « E nevo cognoscere » (« Connaître par une verrue »), l. 1-3 : *E nevo cognoscere est ex re quapiam minima totum hominis ingenium aestimare, quemadmodum dicimus leonem ex unguibus agnoscere et Protogenes e linea agnovit Apellem.* – « Connaître par une verrue, c’est estimer l’entière personnalité d’un homme à partir de quelque infime détail, comme l’on dit que l’on connaît le lion à ses griffes et que Protogène reconnut Apelle par son trait ». (ÉRASME DE ROTTERDAM, *Les Adages*, vol. 1 et 4, éd. Jean-Claude Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2019, pp. 634-635).

¹²⁴ Rapprochement de deux mots aux sonorités analogues (paronomase) : les verbes *collinam* (de *collinere*, o, *leui, litum* : oindre avec, enduire de, [fig.] souiller) et *collineem* (de *collineare*, eo, *lui, atum* : tr. diriger en visant, int. trouver la direction juste).

¹²⁵ HOR., *P.*, 38-41 : *Sumite materiam uestris, qui scribitis, aequam / uiribus et uersate diu quid ferre recusent, / quid ualeant umeri. Cui lecta pontenter erit res, / nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.* – « Prenez, vous qui écrivez, un sujet égal à vos forces et pesez longuement ce que vos épaules refusent, ce qu’elles acceptent de porter. A-t-on choisi sa matière en sachant ce qu’on pouvait ? L’expression aisée ne manquera point, non plus qu’un ordre lumineux. » (éd. et trad. de François Villeneuve, Collection des Universités de France, 1934, p. 204).

[III.14]¹²⁶

Elisabeth Jane Weston,

à Monsieur Wolfgang Gruning¹²⁷,

docteur en l'un et l'autre droit, professeur, doyen, etc.,

un salut très cordial.

J'ai de quoi me réjouir, homme très considéré et illustre, car tu sembles prendre du plaisir à lire mon poème. Mais je peux difficilement accepter les louanges que tu m'adresses, me souvenant sans cesse de ma faiblesse : je les attribue bien plutôt à ta sympathie et à ta bonté envers moi. Quant au poème que tu as publié en mon honneur, qu'y fais-tu d'autre que souligner ta valeur et ton érudition à ceux qui te ressemblent ? Je te remercie donc vivement, comme je le peux et le dois, parce que tu as jugé Weston, dont le visage t'était inconnu, digne de ton éloge. J'ai distribué ton poème à mes amis, et lorsque je le lis – et je le lis très souvent –, je reconnais le lion à sa griffe. Et je te vois exceller tellement par ton travail, ton savoir et ton éloquence, que tu peux facilement amener les autres à ta louange. De fait, puisque tu me demandes d'esquisser en vers l'ensemble du parcours de tes études et de ta vie, ainsi que l'accroissement de tes honneurs, j'ai à craindre d'avilir le sujet par ma médiocrité, plutôt que de l'ennobler. Je ne vois en effet pas de quel écrit je serais capable, et je ne prends pas volontiers sur mes épaules une matière trop lourde pour elles, de peur que, si jamais le projet n'aboutissait pas, j'offense les autres et sois tourmentée par ma propre faiblesse. J'écirai toutefois quelque chose quand j'en aurai le temps. En attendant, porte-toi bien. Écrit à Prague, le 13 juillet 1601. Pour Erfurt.

¹²⁶ On retrouve cette lettre presque inchangée dans le *Carmen ad Rudolphum II* (Oberursel, imprimé par Cornelius Surot, 1601).

¹²⁷ Wolfgang Gruning (1562-1615) est originaire de Hersfeld, en Allemagne. Il est professeur de droit à Erfurt et aurait reçu le titre de docteur en droit à Bâle. Il est l'auteur d'un discours intitulé *Quaestio utrum gradus ac titulus Doctoris hominem nobilem dedecet, nec ne ?* (« La question de savoir si le grade et le titre de Docteur convient ou non à un homme noble ? ») (GRUNINGIUS W., *Quaestio perpulchra. Utrum gradus ac titulus doctoris hominem nobilem dedecet, an non ?*, Erphordiae, apud heredes Melchioris Saxonis, 1599). Cf. David Murray, *Lawyers' Merriments*, New Jersey, The Lawbook Exchange, 2005, pp. 251-252.

[III.21]

**Elisabetha Ioanna Weston,
Domino Georgio Martinio a Baldhouen,
amico suo singulari,
salutem plurimam dicit.**

Sufficitne gratiarum actio pro hac in me immeritam beneuolentia et humanitate tua ? Non sane, ne a Gratiis quidem ipsis asserta ! Quid igitur ? Ut me tibi nominibus multis deuinctam palam omnibus confitear, necesse est : quod et hisce ingenue facio. Vix enim amicius mecum agere posset quispiam, uel de quo optime merita essem. Sed quid haec mirer ? Talis tua est uirtus, 5 talis in Musas industria, tale obsequium ! Accepi librum a multo mihi tempore optatissimum, meis studiis tantum quantum spero profuturum : pro quo tibi gratias, quas possum et debeo, maximas ago, habeoque ; omni quo potero modo, relaturo. Redditus mihi est una cum litteris poematum tuorum fasciculus : quae ubi licebit, perlustrabo. Si quid a uatibus spectatioribus opellae elicuerint meae, tibi soli tribuendum id duco, qui uersiculis illis meis, nullius paene 10 momenti, non modo lustrandis, uerum etiam illustrandis id temporis insumis, quod in delicatiora tibi que utiliora negotia collocatum, longe maiori esset emolumento. Ego uero nisi fautoris tam beneuoli fauorem et beneuolentiam grato animo amplecterer, omnibusque quibus par est modis fouere ac nutrire conarer, mihi ipsi inuidere, magnamque facessere iniuriam uiderer. Manifestiora fidei tuae testimonia non est quod postulem : adeo animi erga me tui 15 promptitudinem, non uerba tantum, sed et res ipsae, luculentissime testantur. De tua in perlustrandis carminibus meis sinceritate nullatenus dubito atque tantum mihi si arrogarem, ut sine causa id fieri suspicarer, Suffenum prorsus agerem. Unica me cura suspensam tenet, quae non parum mihi hactenus scrupulosa exstitit, timor uidelicet, ne nimium curae me tuae dedas. Caeterum omnia tuo submitto lubens arbitrio. Neque opus est, ut mei causa, quae in rem sunt 20 tuam, neglegantur ; illud unicum, quod innui, memineris, curae ut nimiae, molestiaeque parcas. Misissem dedicationem, uti promiseram, nisi infesta illa tot tantarumque aerumnarum molestia, necessariarum etiam rerum iniuriam et obliuionem induceret. Quamprimum paululum respirauero a luctibus, omnia accipies, quae per harum forte latorem expectasti. Interim uale. Pragae, 13 Calendas Ianuarias. Anno 1601. In Silesiam.

[III.21]

**Elisabeth Jane Weston,
À Monsieur Georg Martin von Baldhoven,
son ami précieux,
salut.**

Est-ce qu'une action de grâces suffirait pour vous remercier de votre bienveillance et bonté envers moi, qui ne les mérite pas ? Absolument pas, même si elle était manifestée par les Grâces elles-mêmes ! Alors que faire ? Je me dois de reconnaître que je vous suis redevable à de nombreux titres, et je le fais sincèrement avec ces mots. En effet, une personne pourrait
5 difficilement agir de manière plus amicale avec moi, même si j'avais grandement mérité une telle attitude de sa part. Mais pourquoi serais-je surprise ? Vous avez tant de vertu, tant de dévouement aux Muses, tant de gentillesse ! J'ai reçu le livre que je souhaitais depuis longtemps, et qui me servira pour mes études autant que je l'espère ; et pour cela, je vous exprime les plus grands remerciements que je peux et que je dois vous rendre ; je veux vous en
10 témoigner par tous les moyens qui me seront possibles. Une collection de vos poèmes m'a été transmise avec votre lettre : je les lirai attentivement dès que j'en aurai la possibilité. Si mes petits travaux ont séduit des poètes assez célèbres, je pense que cela doit vous être entièrement attribué, à vous qui consacrez du temps non seulement à lire, mais aussi à polir mes petits vers presque insignifiants, temps qui serait employé avec bien plus de profit si vous le consacriez à
15 des tâches plus délicates et plus utiles pour vous. De fait, si je n'accueillais pas avec un esprit reconnaissant la faveur et la bienveillance d'un protecteur si dévoué, et que je ne m'efforçais pas à la nourrir ainsi qu'à la soutenir de toutes les façons qu'il convient, je semblerais me faire grand tort et me détester moi-même. Il n'y a pas lieu de vous demander des preuves plus convaincantes de votre loyauté : non seulement vos mots, mais aussi vos actions elles-mêmes
20 attestent très clairement de la pureté de votre intention envers moi. Je ne doute aucunement de votre honnêteté dans la relecture de mes poèmes, et si j'étais assez arrogante pour soupçonner qu'elle n'était pas pertinente, j'agiserais exactement comme Suffenus¹²⁸. Une seule inquiétude me tient dans l'incertitude et s'est avérée assez pénible pour moi jusqu'à maintenant : la crainte que vous ne passiez trop de temps à prendre soin de moi. Du reste, je sou mets avec plaisir tout
25 à votre jugement. Il n'y a pas besoin que vous négligiez ce que vous devez faire à cause de moi ; souvenez-vous seulement de cette chose que j'ai évoquée, à savoir : épargnez-vous une inquiétude et un désagrément excessifs. Je vous aurais envoyé la dédicace que j'avais promise, si ce nuisible ennui de tant de si grandes peines ne m'amenait pas à négliger et oublier même les choses nécessaires. Aussitôt que je me serai un peu remise de mes peines, vous recevrez
30 tout ce que vous aviez peut-être attendu du messenger qui apporte cette lettre. Entretemps, au revoir. À Prague, le 20 décembre 1601. Pour la Silésie.

¹²⁸ Suffenus est un mauvais poète du temps de Catulle (cf. CATUL., 14 et 22).

[III.22]

Eadem eidem

En tibi, Baldhovi, disertissimas literas et, ut arbitror, poemata doctissimi uiri et poetae oppido mellitissimi, Domini Pauli Melissi, in honorem mei conscripta. Quorum exemplaria altera, una cum epistola amicissima, litteris ad Dominum uicecancellarium exaratis inuoluta, accepi mense Nouembri, ad quae huc usque certis de causis respondere non potui. Quapropter et fasciculum
5 hunc ad te spectantem apud me toto hoc tempore detinui. Erubesco (quod fateor) ad insignia quibus me poetarum doctissimus ornat ! Nescio an umquam mihi tanta fuerit in litteris facultas, ut condignas illi gratias referre ualerem. Excusaui me per litteras quasdam et breue epigramma ; cuius exemplum una tibi, ut uideas, transmittito. Tu, quaeso, si uiro illi nobilissimo rescripseris, purga me etiam per tuas, quod non aliquid dignius et maturius in tanti beneficii remunerationem
10 meditari potuerim. Ideo autem has meas ad te deferri curaui ; ut si commode fieri posset, tuis iunctae Heidelbergam mitterentur. Poematia quae per tabellarium tuum tibi missura eram, cum illis describendis uacaro, curabo ut habeas. Vale. Dabantur Pragae, pridie Calendas februarias 1602.

[III.22]

La même, au même

Voici pour toi, Baldhoven, une lettre¹²⁹ très éloquente et, je crois, des poèmes¹³⁰ qu'a composés en mon honneur l'homme très savant et le poète entièrement de miel : Monsieur Paul Melissus. J'en ai reçu une copie au mois de novembre avec une lettre très amicale, transmise en même temps que la lettre adressée à monsieur le vice-chancelier¹³¹ ; pour des raisons particulières, je
5 n'ai pas pu y répondre jusqu'à maintenant. C'est pour ces mêmes raisons que j'ai gardé chez moi durant tout ce temps cet ensemble de textes qui t'est destiné. Je rougis (je l'avoue) à la lecture des distinctions dont m'orne le plus savant des poètes ! Je ne sais pas si mon talent littéraire sera un jour suffisamment à la hauteur pour pouvoir le remercier dignement. Je me suis excusée au moyen d'une lettre et d'une brève épigramme – je t'en transmets une copie avec
10 le reste des documents, comme tu peux le voir. Je t'en prie, si tu réponds à cet homme très noble, dans ta lettre, présente-lui aussi mes excuses pour ne pas avoir pu produire quelque chose de plus digne et mûr en retour d'une si grande faveur. J'ai pris soin que ma lettre te soit apportée afin que, si cela se déroule comme prévu, elle soit envoyée à Heidelberg en même temps que la tienne. Les poèmes que j'avais l'intention de t'envoyer par l'intermédiaire de ton messenger,
15 je ferai en sorte que tu les aies dès que j'aurai trouvé le temps de les transcrire. Au revoir. Écrit à Prague, le 31 janvier 1602.

¹²⁹ Cf. III.5 : lettre de Melissus adressée à Weston, datée du 20 novembre 1601. Weston lui répond le 18 décembre 1601.

¹³⁰ Cf. III.45-47 : poèmes de Melissus adressés à Weston ; et I.21-22 : poèmes de Weston en réponse.

¹³¹ Cf. III.7 : afin de s'assurer que ses poèmes et sa lettre parviennent à Weston, Melissus les lui transmet par l'intermédiaire d'Heinrich von Pisnitz, le Vice-chancelier du royaume de Bohême.

[III.23]

Eadem eidem

5 Misisti tandem desideratissimas, amicissime Baldhovi, una cum ode et litteris ad Melissum spectantibus, uersuumque quorumdam fasciculo. Pro quibus omnibus tibi gratias ago. Oden cum litteris et Epithalamio (cuius tamen unicum tantum exemplar, idque per hunc tabellarium accepi) Melisso mittam. Reliqua perlegi. Nimis certe copiosus es in laudibus meis : quae maximum mihi calcar esse deberent ad enitendum ut, si quod in laudem meam dicis non ita est, sit ita, quia dicis. Ad omnia quae in proximis tuis quaesiisti, cum certum à Domino Maio responsum habuero, tibi rescribam. Interim uale. Dominis parentibus tuis et sorori meo nomine salutem nuntia. Dabantur raptim Pragae, 13 februarii. Anno 1602. Saganum.

[III.23]

La même, au même

Tu m'as enfin envoyé, mon cher ami Baldhoven, la lettre tant attendue, avec l'ode et la lettre adressées à Melissus, ainsi qu'un ensemble de plusieurs poèmes¹³². Je te remercie pour tout cela. J'enverrai à Melissus l'ode, la lettre et l'épithalame (dont je n'ai cependant reçu de ce messager qu'un seul exemplaire). J'ai parcouru le reste des documents. Tu es assurément trop
5 abondant dans tes éloges à mon égard : ceux-ci devraient vivement m'inciter à me surpasser, pour que, quand tu dis quelque chose en mon honneur qui n'est pas vrai, cela le devienne parce que tu le dis. Je t'enverrai une réponse à propos de tout ce que tu as demandé dans ta dernière lettre lorsque j'aurai eu une réponse décisive de la part de monsieur Maius¹³³. Entretemps, au revoir. Salue tes parents et ta sœur de ma part. Écrit hâtivement à Prague, le 13 février 1602.
10 Pour Žagaň.

¹³² Baldhoven adresse à Melissus une ode au sujet de Weston (III.49), en réponse à celle que lui envoie Melissus (III.48). La lettre, les poèmes et l'épithalame n'ont pas été identifiés.

¹³³ Cf. III.6, note 121, p. 35.

[III.24]

Eadem eidem

Nollem tibi, Baldhovi candidissime, persuadeas iucundissimas litteras tuas, quae nonnisi candoris et benevolentiae erga me tuae testes ueniunt, mihi ulla ratione oneri esse posse. Nam etsi aliis quam plurimis sim intenta, quae studiorum respectu pro nugis habeo, quaeque studiis ipsis anteponere, in praesenti, res aduersae urgent, tuas tamen numquam magna sine
5 delectatione lego, idque propter fidem probatissimam et singularem animi erga me tui sinceritatem : pro qua tibi debitas referre gratias numquam potero. Quod me uiribus maiora meis tentare ais : non equidem infitior. Mallem enim uirium, quam uoluntatis, defectum pati. Vbi namque uoluntas adest, et uires cum tempore conciliantur ; illa autem deficiente, ne spes quidem harum conciliandarum restat. Si per quandam oculorum infirmitatem (qua ab ineunte
10 iam aetate impedor) pro arbitrio meo lucubrare liceret, magis, mihi crede, nominis perennitati studerem quam uel aetati, uel uoletudini ; cum in corpore humano nihil sit, quod ulla arte ulloue studio diu florere, multo minus perennari possit. Lipsii epistola, quandoquidem Pragae fuit, utinam ad me fuisset perlata : sed forsitan adhuc illam accipies. Ob errata illa, quae in tam raris meis uersiculis procul dubio nimis crebra tibi occursant, praesidio sit Ciceronianum illud :
15 scriptio sine lectione exhaurit uires ; lectio sine scriptione diluit. Mihi certe ad scribendum tempus perexiguum, ad legendum omnino nullum conceditur. Te igitur, ut Musam tibi meam commendatissimam habeas, rogo, ut soleo, studiose. Vale. Pragae, 27 februarii. Anno 1602. In Silesiam.

[III.24]

La même, au même

Je ne voudrais pas, très loyal Baldhoven, que tu te persuades que tes très agréables lettres, qui m'apparaissent au premier chef comme des témoins de ta loyauté et de ta bienveillance à mon égard, puissent être un quelconque fardeau pour moi. En effet, bien que je sois accaparée par bien d'autres affaires – je les trouve futiles en comparaison à mes études, mais les difficultés
5 me poussent pour le moment à leur donner la priorité sur ces études elles-mêmes –, je lis toujours tes lettres avec grand plaisir, en raison de ta confiance souvent démontrée et de la remarquable sincérité de ton attitude envers moi, pour laquelle je ne pourrai jamais te remercier comme je le dois. Tu dis que je m'essaie à des choses qui dépassent mes forces : je ne le nie certes pas. Mais je préfère manquer de forces que de volonté, car lorsque la volonté est présente,
10 les forces s'y associent avec le temps, tandis que si celle-là fait défaut, il n'y a pas d'espoir d'obtenir celles-ci non plus. Si mon problème aux yeux (qui m'affecte depuis mon jeune âge) me permettait de travailler à ma guise à la lueur d'une lampe, je me soucierais davantage d'assurer l'immortalité de mon nom qu'une longue vie ou une bonne santé, crois-moi ; car il n'y a rien dans le corps humain qu'aucun art ou aucune étude puisse maintenir longtemps dans
15 un état florissant, et encore moins immortaliser. Si seulement la lettre de Lipse¹³⁴ m'était parvenue, puisqu'il était à Prague ! Mais peut-être la recevras-tu encore¹³⁵. Concernant ces erreurs que tu rencontres sans aucun doute trop fréquemment dans mes petits poèmes pourtant si rares, que cet extrait de Cicéron me serve de défense : l'écriture sans la lecture épuise les forces, mais la lecture sans l'écriture les dissipe. En ce qui me concerne, j'accorde certainement
20 très peu de temps à l'écriture, et absolument aucun à la lecture. Je te prie donc, comme d'habitude, de tenir ma Muse en bonne estime. Au revoir. Prague, 27 février 1602. Pour la Silésie.

¹³⁴ Juste Lipse (Iustus Lipsius) (Overijse, 1547 – Louvain, 1606) était un éminent philologue et humaniste. Après sa formation au collège des jésuites de Cologne, il entreprit des études philologiques à Louvain. De la fin de l'année 1568 à avril 1570, il vécut à Rome, où il fut le secrétaire particulier du Cardinal de Granvelle pour les lettres latines. Il enseigna ensuite l'histoire à l'université luthérienne d'Iéna (1572-1574), puis l'histoire et le droit à l'université de Leyde (1578-1591), après avoir obtenu sa licence en droit à Louvain en 1576. En 1592, il fut nommé professeur d'histoire à Louvain, et de latin au collège des Trois-Langues. Il entretenait une amitié étroite avec Janus Dousa. SMEESTERS, *Aux rives de la lumière*, pp. 123-126 et 147 ; *Biographie nationale* XII (1893), col. 239-289 (*sub* Lipse).

¹³⁵ Weston ne recevra pas de réponse de Juste Lipse. Cf. le point « Misogynie et accusation de plagiat » de ce travail.

[III.25]

Eadem Westonia ad eundem Baldhouium

Respondeo tandem, quamuis laconice, humanissimis uiris illis, qui me suis, te suasore, Musis ornatam uoluerunt. Rogo, ut has meas distribui cures, pro solita humanitate tua. Non dubito quin hanc meam in rescribendo moram, prout petii, excusaueris ; sin minus, facias quaeso. Epigrammata illorum tibi remitto : num forte reliquis adiicienda censeas. Habes item
5 responsum a Domino Maio, in quo tibi procul dubio de publicandis carminibus animum suum aperiet. Laudat et miratur tuum tam singulare erga Musulas meas studium ; sententiam probat ; et uoluntati subscribit. Incidi praeteritis hisce diebus in quosdam uersiculos meos, quos propter nimiam eorum impolitiam iamdudum reieceram ; nihilominus tamen, cum adeo te meis nugis delectari uideam, tibi eosdem transmitto ; ut si per alias occupationes licuerit, perlegas,
10 faciasque de illis pro arbitrio tuo. Interim saluta parentes tuos et Dominam sororem, Dominae matris meoque nomine. Vale. Dabantur raptim Pragae, 7 Martii. Anno 1602. In Silesiam.

[III.25]

La même Weston, au même Baldhoven

Je réponds enfin, quoique laconiquement, à ces hommes si cultivés, qui, suivant tes conseils, ont souhaité contribuer à mon honneur par leurs vers. En comptant sur ta bonté habituelle, je te demande de t'assurer de la bonne distribution des lettres que je t'envoie. Je ne doute pas que tu auras excusé le retard de ma réponse, comme je te l'ai demandé ; mais si non, je t'en prie, fais-le. Je te renvoie leurs épigrammes, au cas où tu estimes qu'elles doivent être ajoutées aux autres. Tu trouveras également la réponse de monsieur Maius¹³⁶, dans laquelle il te donnera sans doute son avis quant à la publication des poèmes. Il célèbre et admire ton zèle si particulier pour mes petits poèmes, approuve ton jugement, et souscrit à ton désir. Au cours de ces derniers jours, je suis tombée sur certains de mes vers que j'avais mis de côté depuis longtemps en raison de leur trop grande imperfection ; mais puisque je vois que tu apprécies tant mes bagatelles, je te les envoie tout de même. Tu pourras ainsi les parcourir, si tes autres occupations te le permettent, et en faire ce que tu veux. Entretemps, salue tes parents et ta sœur de la part de ma mère et moi. Au revoir. Écrit rapidement à Prague, le 7 mars 1602. Pour la Silésie.

¹³⁶ Cf. III.6, note 121, p. 35.

[III.28]

Eadem eidem

Quoties, nobilissime Baldhoui, ueritati haud dissentaneum Plutarchi dictum illud memoria repeto : « Amicum aqua et igne magis esse necessarium » ; toties mihimet ipsa gratulor de amicitia tua, tam stabili et perfecta : de qua (quod rarissime contigit) temporum locorumque quibus seiungimur interuallum, non modo prorsus nihil abstulisse, uerum etiam eandem multo
5 auctiorem firmioremque reddidisse uidetur¹³⁷. Testantur id non solum litterae tuae, humaniter amiceque conscriptae, sed officia etiam multifaria, quibus ita me afficis, ut quoties meum referendi studium sorte quadam durissima inhiberi cogito, exsecrer fortunam meam. Utinam uel aliquando daretur occasio, quorum nunc uerbis fidem facere gestio, dilucidius reipsa demonstrandi ! Interim pro tantorum ad me uirorum scriptis, tuo beneficio procuratis,
10 immortales ago gratias. Respondeo duabus epistolis celebratissimis illis Reipublicae litterariae duumuiris, Dominis Scaligero et Dousae. Ab Heinsio, quem ita mihi commendas, nihil uidi hactenus. Ad tuas autem ut ea qua uellem prolixitate hac occasione respondeam, temporis huiusce meaeque conditionis ratio minime patitur. Quapropter breuiusculis his uti contentus sis, maiorem in modum peto ; ad singulas epistolae tuae partes tibi proxime satisfactura. Vale.
15 Praegae, 8 Martii 1603. Lugdunum Batauorum.

¹³⁷ *uidetur* : conjecture personnelle. Le texte original présente *uidentur*.

[III.28]

La même, au même

Toutes les fois, très noble Baldhoven, que je me remémore ces mots si vrais de Plutarque : « un ami est plus nécessaire que l'eau et le feu » –, je me félicite moi-même de ton amitié, si stable et parfaite en elle-même. La distance qui nous sépare dans le temps et l'espace semble seulement n'avoir absolument rien ôté de cette amitié, mais l'avoir rendue encore bien plus grande et forte (ce qui arrive très rarement). En témoignent non seulement tes lettres, écrites avec humanité et sympathie, mais aussi tes multiples services, dont tu me combles tellement que chaque fois que je pense qu'un destin trop cruel m'empêche de te remercier, je maudis mon sort. Si seulement l'occasion pouvait un jour se présenter de te prouver plus clairement par des actes ces choses dont je tente à présent de te convaincre par des mots ! Entretemps, pour les écrits que m'ont adressés de si grands hommes, procurés grâce à toi, je te remercie infiniment. J'ai répondu par deux lettres¹³⁸ à ces deux très célèbres duumvirs de la République des Lettres, messieurs Scaliger¹³⁹ et Dousa. Jusqu'à présent, je n'ai eu aucune nouvelle de Heinsius¹⁴⁰, que tu me recommandes tant. Quant à tes lettres, ni l'état de ma situation ni ce temps présent ne me permettent d'y répondre dans ces circonstances avec l'abondance que j'aurais voulue. C'est pourquoi je te demande de te contenter de cette très brève lettre. Je vais très bientôt répondre à chaque partie de ta lettre. Au revoir. À Prague, le 8 mars 1603. Pour Leyde.

¹³⁸ Weston inclut dans ses *Parthenica* la lettre de Scaliger, datant du 3 novembre 1602 (cf. III.2), mais non sa réponse à celle-ci. Cette lettre de Weston à Scaliger a été éditée et traduite par Cheney et Hosington (cf. WESTON, *Collected Writings*, pp. 330-331). En revanche, la réponse de Weston à Dousa n'a pas été identifiée. Dans la lettre III.30, Weston informe Baldhoven qu'elle a égaré les copies de ses lettres aux deux humanistes, ce qui pourrait expliquer leur absence dans le volume.

¹³⁹ Joseph-Juste Scaliger (Agen, 1540 – Leyde, 1609), fils de Jules César Scaliger, était un grand philologue et érudit. Il fut notamment engagé à l'université de Leyde en 1593. N'ayant pas assumé de charges professorales, cette position lui permit de se consacrer entièrement à ses publications. SMEESTERS, *Aux rives de la lumière*, pp. 147-148 ; *Biographisch woordenboek der Nederlanden* XVII, pp. 51-56.

¹⁴⁰ Daniel Heinsius (1580 – 1655) était également un célèbre érudit, philologue et poète. Fils d'exilés flamands calvinistes, Heinsius étudia à l'université de Leyde et y entretenait des liens d'amitié étroits avec des professeurs (Dousa et Scaliger, notamment) ainsi qu'avec d'autres étudiants brillants (Petrus Scriverius, Johannes Meursius et Hugo Grotius). Heinsius poursuivit une carrière académique à Leyde de 1602 à 1617, occupant entre autres les postes de professeur de poésie, de grec, de politique et d'histoire. Il fut l'auteur de poésie en latin (poésie amoureuse, de circonstance, religieuse, philosophique, érudite) et en langue vernaculaire, d'emblèmes amoureux, d'une tragédie néolatine, d'un traité théorique sur la tragédie, de discours et de nombreuses éditions d'auteurs classiques. SMEESTERS, *Aux rives de la lumière*, pp. 155-217 ; WESTON, *Collected Writings*, p. 271.

[III.30]

Eadem eidem salutem dicit.

Reddebantur mihi litterae tuae 4 calendas Iunii : quarum principio te opponis perexiguae illi, nec non debitaе, gratiarum actioni, quam extorserunt multiuaria in me studia et officia tua. Quae etsi pro animi tui ingenuitate attenuare et annihilare conaris, non ideo minoris apud me momenti sunt futura. Scio enim quid imbecillibus meis conatibus profueris et, si ignorantiam eiusdem
5 simularem, nimis iniqua, ingrataue existerem. Verum cum non sim quae tecum hoc modo certem, probatissima amicitiae tuae munera memori mente reponens, de caetero hisce tacebo. Porro causam ostendis fauoris erga me tui, licet mihi dudum fuerit perspectissima. Neque enim aliam suspectam habui unquam, praeter eam, quam mihi perpluribus argumentis candor tuus comprobauit. Statum et conditionem meam si ignoras, scias me ex nutu et prouidentia singulari
10 Dei optimi maximi, mense Aprili praeterito anni huius, nuptam esse Iuris Consulto Domino Iohanni Leoni, Germano in Aula Imperiali causarum Patrono etc., cum quo, laus superis, hactenus satis feliciter uixi. Deus nobis sua gratia adsit ulterius. Pro fauore tuo tibi gratias ago, eumque ut continues, oro. Miror te hic de nouae conditionis offensione loqui : nec quid hoc ipso uelis, intelligo. De statu meo quod sollicitus es, amici officium praestas ; cur igitur, te id
15 facere, aegre feram ? De publicatione meorum scriptorum iteranda, hucusque hanc solam ob causam tacui quod nimirum in illis colligendis conscribendis tam scilicet epistolis quam carminibus, iam ab aliquot mensibus laborauerim, necdum opus inceptum perficere potuerim. Vellem autem ut omnia simul ederentur, idque, ut tute cupis, Lugduni, nisi uir meus Pragensibus, siue Lipsensibus ea typis committere mallet. Amisi, nescio qua iniuria, uti
20 hactenus similia multa, ita exempla litterarum Dominis Scaligero et Dousae a me inscriptarum. Quare si tua opera ab illis obtineri possent, mihi foret gratissimum. Mitto tibi exemplaria tria carminis, quo nuper gratulata sum nouo Anglorum Regi, Iacobo primo. Quorum duo Dominis Scaligero et Dousae cum officiosissima salutis nuntiatione, si placet, meo nomine offeres ; ualebisque. Praegae, calendas Iulii, Anno 1603. Lugdunum.

[III.30]

La même, au même

J'ai bien reçu ta lettre du 29 mai. Au début de celle-ci, tu contestes l'expression – très succincte, mais bien méritée –, de ma reconnaissance, qu'ont fait naître tes multiples marques de dévouement et services envers moi. Et même si tu essaies de les minimiser et de les nier avec la noblesse d'esprit qui est la tienne, ils n'auront pas pour autant moins d'importance pour moi.

5 Je sais en effet en quoi tu as soutenu mes humbles entreprises, et si je faisais mine de l'ignorer, je ferais preuve d'une ingratitude exagérée. Mais comme je ne suis pas du genre à te contredire de cette manière, je me tairai sur ce sujet, tout en conservant précieusement en mémoire les cadeaux de ton amitié. Tu précises ensuite le motif de ta bienveillance à mon égard, quoiqu'il me soit bien connu depuis quelque temps. Je n'ai en effet jamais soupçonné une autre raison,

10 si ce n'est celle que ta candeur m'a démontrée à bien des égards. Au cas où tu ignores ma situation et ma condition¹⁴¹, sache qu'avec l'assentiment et la providence particulière de Dieu tout-puissant, au mois d'avril passé de cette année, j'ai épousé l'avocat allemand Johannes Leo, défenseur à la Cour impériale, avec qui, Dieu soit loué !, je vis assez heureusement depuis lors. Puisse Dieu continuer à nous protéger avec sa grâce. Pour tes bienfaits, je te remercie, et je prie

15 pour que tu continues à me les accorder. Je m'étonne que tu parles ici d'un mécontentement concernant ma nouvelle condition¹⁴², et je ne comprends pas ce que tu veux dire par là. En t'inquiétant de mon statut, tu remplis le rôle d'un ami : pourquoi serais-je donc contrariée que tu le fasses ? À propos de la nouvelle édition de mes écrits, si je suis restée jusqu'ici silencieuse, c'est seulement parce que je travaille depuis plusieurs mois déjà à leur rassemblement et

20 retranscription – à la fois des lettres et des poèmes –, et je n'ai pas encore pu achever ce travail que j'ai commencé. Je voudrais qu'ils soient publiés tous ensemble, et cela à Leyde¹⁴³, puisque toi-même tu le souhaites, à moins que mon mari préfère qu'ils soient imprimés à Prague ou à Leipzig. Comme cela m'est déjà arrivé de nombreuses fois, j'ai perdu, je ne sais par quel moyen, les copies des lettres que j'avais écrites à messieurs Scaliger et Dousa. Par conséquent, si tu

25 pouvais te charger de les obtenir de leur part, je t'en serais très reconnaissante. Je t'envoie trois exemplaires du poème¹⁴⁴ avec lequel j'ai récemment félicité le nouveau roi d'Angleterre, James I. S'il te plait, offre de ma part deux de ces exemplaires à messieurs Scaliger et Dousa, avec mes salutations les plus respectueuses. Et porte-toi bien. À Prague, le 1^{er} juillet 1603. Pour Leyde.

¹⁴¹ Weston avait déjà fait allusion à son mariage avec Johannes Leo dans une précédente lettre adressée à Baldhoven, où elle supposait que Maius lui avait déjà transmis la nouvelle : *Conditio mea talis est, qualem praesens percepisti ; quamvis iam paululum tolerabilior, ut ex Domini Maii nuperrimis procul dubio intellexisti* / « Ma situation est telle que tu l'as perçue quand tu étais là, quoique déjà un peu plus supportable, comme tu l'as sans doute appris de la dernière lettre de monsieur Maius » (III.29 – 1^{er} avril 1603, l. 15-17).

¹⁴² Il se pourrait que Baldhoven ait considéré l'idée d'un mariage avec Weston. Cf. les pp. 92-93 de ce travail.

¹⁴³ Il s'agit ici de la ville de Leyde, et non de Lyon. Cf. III.31 (*Lugdunum Batauorum*).

¹⁴⁴ Pour le poème de Weston à l'occasion du couronnement de James I, cf. III. 1.

[III.31]

Eadem eidem

Gaudeo litterulas meas, praeclarissime Baldhovi, de quibus omnino desperaram, ad manus tandem tuas peruenisse, neque iam amplius tanto eas temporis spatio latuisse moleste feram, si quidem tibi ex itinere reuertenti tam opportune traditae sunt. Tuae, quo magis desideratae expectataeque mihi fuerunt, eo maiorem legenti attulerunt uoluptatem : cum quia ueterem
5 tuam in me humanitatem, cum noua eaque summa in uirum meum beneuolentia coniunctam, declarent, tum quod Patriae meae dulcissimae amplissimam mentionem faciant. Sicut enim, quam uidere amicos meos, uiros probos et doctos, optime erga illum me¹⁴⁵ affici, nihil mihi contingere potest iucundius ; ita felici patriae statu, laudibusque huic non iniuria tributis, non possum non mirifice delectari. Te uero longe iudico felicissimum, cui non modo Anglicam
10 regionem illam eiusque felicitates omnes, cum iudicio, ad satietatem usque contemplari, tot, tam regiis et raris sollemnitatibus interesse, contigit, uerum etiam degendi ibidem facultas, non sine honore facta est. Nullum, crede mihi, tempus utilius studiis tuis impendere potuisses, quam quod in hac peregrinatione collocasti. Conditiones tibi in Anglia oblatas, nihil miror : ut enim Anglorum in peregrinos paene omnes studia promptissima taceam, sufficit uirtus tua ad
15 alliciendos in tui amorem et obseruantiam homines ciuiliores. Tu uero quod merito mireris habes : me uidelicet loco tam amoeno natam atque educatam, delegisse magis in terra patriae meae neutiquam aequiparanda inter lacrymas et suspiria aduersis quibusuis agitari, quam in ipsa patria uitam placidissimam agere. Sed ut tibi, sic aliis, ni fallor, complurimis res haec est admirationi ; immo et ipsa ego mirarer sane, nisi causae subessent, quae hanc mihi mirationem
20 tollerent. Fruantur itaque, quibus datum est, terrestri paradiso illo : ego sorte mea contenta sim oportet. Tibi autem, quandoquidem tam felix sors obtigit, fruire quaeso. In itinere te tot pericula euasisse, gaudeo ; sustinuisse, non miror, cum ad praeclara difficilis plerumque sit aditus ; ut annuit poeta noster, ubi ait,

Per uarios casus, per tot discrimina rerum,
25 Tenditur in Latium¹⁴⁶.

Pestem in Anglia desaeuientem dudum huc fama pertulit ; amabo te, certi quid si de eiusdem sedatione habueris, ad nos quam primum perscribas : quod audissime expectabimus.

[...]

Etenim eo quo tu animo sumus in poematum meorum in partes tres diuisorum dedicatione ac
30 publicatione, Lugduni Batauorum repetenda. Habebis igitur descripta et in ordinem redacta omnia. De transmittendi opportunitate adhuc sollicita sum : quia liber erit alicuius crassitudinis. Epigrammata tua taedis meis consecrata, quam lepidissima elegantissimaque, non sine delectatione legi. Addentur reliquis in perpetuam tui memoriam. Haec raptim, alias plura. Domina mater mea salutatem tibi adscribi iussit plurimam, gratiasque agit pro constanti tua in
35 nos amicitia, sicut et maritus meus ; qui officia tibi sua per litteras obtulisset, nisi occupatissimus hoc tempore fuisset. Salue etiam a me plurimum, et felicissime uale. Praegae, 28 Decembribus 1603. Lugdunum.

¹⁴⁵ J'identifie une coquille à cet endroit du texte. Weston voudrait-elle dire *erga illum et me* ? Ou *erga illum meum* ?

¹⁴⁶ VIRG., *En.*, 1, 204-205. Pour adapter la citation à son propos, Weston intervient sur le texte virgilien, qui présente *tendimus* (VIRGILE, *Énéide. Livres I-IV*, texte établi et traduit par Jacques Perret, quatrième tirage revu et corrigé par R. Lesueur, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 13).

[III.31]

La même, au même

Je me réjouis que ma petite lettre, sur laquelle je ne comptais plus du tout, soit enfin parvenue jusqu'à tes mains, très illustre Baldhoven, et je cesserai de déplorer qu'elle ait disparu pendant un si grand laps de temps, si elle t'a effectivement été remise de façon si opportune à ton retour de voyage. Ta lettre m'a d'autant plus fait plaisir quand je l'ai lue, que je l'ai beaucoup désirée et attendue, d'une part parce qu'elle témoigne de ta gentillesse de longue date envers moi, en plus d'une nouvelle et extrême bienveillance à l'égard de mon mari, d'autre part parce qu'elle parle très longuement de mon cher pays natal. En effet, de même que rien ne peut m'être plus agréable que de voir mes amis, des hommes vertueux et instruits, être très bien disposés à l'égard de mon mari, je ne peux que me réjouir vivement de l'heureuse situation de ma patrie et des éloges prononcés à bon droit à son sujet. Quant à toi, je pense que tu es vraiment chanceux non seulement d'avoir eu l'occasion de juger et contempler jusqu'à satiété le territoire anglais et tous ses atouts, et de prendre part à tant de cérémonies royales et exceptionnelles, mais aussi de te voir offrir l'opportunité non dépourvue d'honneur de passer du temps là-bas. Crois-moi, tu n'aurais pas pu consacrer un temps plus utile à tes études que celui que tu as employé pour ce voyage. Je ne suis pas du tout étonnée des conditions dans lesquelles tu as été reçu en Angleterre : pour ne rien dire du caractère particulièrement chaleureux des Anglais envers presque tous les étrangers, ta vertu suffit à elle seule pour attirer à toi l'affection et l'estime des hommes civilisés. Voici par contre un véritable sujet d'étonnement : moi qui suis née et ai été élevée dans un lieu si agréable, j'ai choisi d'être tourmentée par toutes sortes d'adversités, parmi les larmes et les soupirs, dans un pays nullement comparable à mon pays d'origine, plutôt que de mener une vie tout à fait paisible dans ce pays lui-même. Mais si je ne me trompe pas, ce constat suscite de l'étonnement chez toi ainsi que chez beaucoup d'autres ; je m'en étonnerais même moi-même, s'il n'y avait pas à la base de raisons pour m'ôter cet étonnement. Que ceux à qui il est donné profitent donc de ce paradis terrestre ! Moi, je dois me contenter de mon sort. Quant à toi, puisque ton sort s'avère si heureux, je t'en prie, profite-en. Je suis heureuse que tu aies échappé à tant de périls pendant ton voyage ; que tu en aies affronté, je ne suis pas étonnée, car l'accès aux belles choses est la plupart du temps difficile, comme notre poète le reconnaît, lorsqu'il dit :

« C'est à travers divers malheurs, par tant de difficultés,
que l'on se dirige vers le Latium.¹⁴⁷ »

La nouvelle que la peste faisait fureur en Angleterre est parvenue ici il y a quelques temps ; si tu apprends de source sûre que l'épidémie s'est calmée, je te saurai gré de nous en informer par écrit le plus vite possible. Nous attendrons ta réponse très impatiemment.

[...] ¹⁴⁸

¹⁴⁷ Traduction personnelle.

¹⁴⁸ Cette lettre n'a pas été traduite dans son intégralité. Dans la partie omise, Weston exprime son inquiétude quant à la réception de son poème dédié à Jacques I^{er}, auquel elle n'a pas encore reçu de réponse. Elle sollicite Baldhoven pour mobiliser ses contacts en Angleterre afin de vérifier si le messager a bien remis le texte au roi. Elle espère que Jacques I^{er} pourra rédiger une lettre en sa faveur auprès de l'empereur Rodolphe II, et suggère qu'une lettre implorant la pitié du roi (*litterae supplices*) soit placée dans l'édition des *Parthenica*.

35 Et d'ailleurs, nous sommes de ton avis pour la dédicace et la nouvelle publication¹⁴⁹ à Leyde de mes poèmes, divisés en trois parties. Tu recevras donc tous les textes transcrits et mis en l'ordre. Je cherche encore un moyen d'acheminer le colis jusqu'à toi, car le livre sera d'une certaine épaisseur.

40 C'est avec plaisir que j'ai lu tes très charmantes et élégantes épigrammes en l'honneur de mon mariage¹⁵⁰. Elles seront ajoutées au reste, pour la mémoire éternelle de ton nom. Je t'écris ces choses à la hâte, mais je t'en dirai davantage une autre fois. Ma mère m'a demandé de te transmettre un grand bonjour de sa part, et elle te remercie pour ton amitié constante envers nous, tout comme mon mari. Il t'aurait écrit lui-même pour te faire ses compliments, s'il n'avait pas été aussi occupé pour le moment. Porte-toi-bien, et un salut très cordial de ma part. À

45 Prague, le 28 décembre 1603. Pour Leyde¹⁵¹.

¹⁴⁹ Weston publie ses poèmes une première fois dans les *Poemata* (1602). Une seconde édition paraît en 1608 sous le titre *Parthenica*. Celle-ci regroupe à la fois des textes déjà présents dans les *Poemata* et des pièces inédites. C'est de cette dernière édition dont il est question.

¹⁵⁰ Ces poèmes n'ont pas été identifiés, si ce n'est peut-être le poème III.44, que Baldhoven adresse à Dousa.

¹⁵¹ La lettre III.28, destinée à Baldhoven, est envoyée à *Lugdunum Batauorum*. Il s'agit donc ici probablement de la ville de Leyde, et non de Lyon.

[III.32]

**Eadem Westonia eidem Baldhouio,
salutem dicit.**

Clarissime Baldhovi, collectis nunc tandem, conscriptisque epistolis et poëmatis meis quae in lucem edenda censes, compellendus mihi denuo uideris : tuae illa curae committi antehac uoluisti, num eodem adhuc sis animo, an pristinum consilium mutaueris, hisce mihi explorandum duxi. Quapropter ut sententiam hac in parte tuam quamprimum nobis per litteras
5 aperias, rogo ; quo uel tibi reuoluenda, edendaque proxime transmittantur, uel per alium quempiam amicum doctorum uirorum desideria expleantur. Caeterum miror te, a tuo hinc discessu, ne unicas quidem ad nos dedisse, cum a uobis huc creberrimos ire tabellarios sciam ; quorum si nobis diuersoria innotescerent, te non relinqueremus insalutatum. Sed pertaesus
10 forsā ueteris amicitiae (quod tamen non credo), eam iam parui facis. Ut se res habet, tibi ob multiplicia tua merita bene uelle non desistam. Maritus meus officiosam tibi salutem, suo nomine offerri uoluit. Meis uerbis saluentur, quaeso, parentes et soror tua, caeterique, si qui sunt, amici ; tuque ipse suauiissime uale ; et responsum accelera. Pragae, nonis Martii. Anno 1605. Saganum.

[III.32]

**La même Weston, au même Baldhoven,
salut.**

Très illustre Baldhoven, maintenant qu'ont enfin été rassemblés et retranscrits mes lettres et poèmes que tu estimes dignes d'être publiés, je crois que je dois à nouveau m'adresser à toi : tu as précédemment émis le souhait que le soin d'éditer ces textes te soit confié, mais j'ai pensé que je devais vérifier par cette lettre si tu étais toujours du même avis, ou si tu étais revenu sur ton engagement initial. C'est pourquoi je te demande de répondre à cette lettre aussitôt que possible pour nous faire part de ton point de vue sur la situation, afin que soit mes textes te soient transmis prochainement pour relecture et publication, soit les attentes d'hommes savants soient satisfaits par un autre ami. Par ailleurs, je m'étonne que, depuis que tu es parti d'ici, tu ne nous aies même pas envoyé une seule lettre, alors que je sais que des messagers partent très fréquemment de chez vous ; si leurs lieux de halte nous étaient connus, nous ne manquerions pas de te saluer. Mais tu es peut-être las de cette vieille amitié (ce que je ne crois cependant pas), et tu lui attaches désormais peu de valeur. Quoi qu'il en soit, je ne cesserai pas de te vouloir du bien, en raison de tes multiples mérites. Mon mari a souhaité que tu reçoives ses salutations les plus respectueuses. Je t'en prie : que tes parents et ta sœur soient salués de ma part, ainsi que tes autres amis, s'il y en a ; et un très chaleureux au revoir pour toi aussi. Dépêche-toi de me répondre. À Prague, le 7 mars 1605. Pour Žagaň.

[III.34]

**Elisabetha Ioanna Westonia,
Domino Abrahamo Cremero,
theologo,
salutem dico.**

Reuerende uir, experior multis quam multa mihi, non modo contra uoluntatem uerum etiam praeter opinionem accidant. Scripsi interdum Phoebos et Musis annuentibus unum atque alterum uersiculum ad patronos et amicos, neque umquam putaui aut uolui, ut in conspectum doctorum uirorum prodirent. Sed noster ille poeta ingeniosissimus, dominus Georgius a Baldhoven, tanti
5 facit meas nugas ut etiam aliis eas legendas ac iudicandas concesserit. Age, age, suo id periculo, non meo fecerit. Fateor enim uenae ariditatem nec praeconia illa tua tuoque similium facile mihi uendicem. Gratias tamen quas decet ago, agamque pro beneuolentia in me, et fauore tuo singulari. Faxit Deus ut in studiis liberalium disciplinarum ita crescam et floream, ne uoti te umquam tui poeniteat. Vale et precibus me tuis commissam agnosce. Pragae, 6 Martii 1602.
10 Saganum.

[III.34]

Elisabeth Jane Weston,
à Monsieur Abraham Cremer¹⁵²,
théologien,
salut.

5 Homme vénérable, j'en fais souvent l'expérience : beaucoup de choses m'arrivent non
seulement contre ma volonté, mais aussi au-delà de toute attente. J'ai quelquefois écrit, avec
l'approbation de Phoebus et des Muses, l'un ou l'autre petit poème à mes protecteurs et amis,
mais je n'ai jamais pensé ni voulu qu'ils se présentent à la vue d'hommes savants. Mais ce
10 poète très doué, le seigneur Georg von Baldhoven, estime tellement mes bagatelles qu'il a
permis à d'autres de les lire et de les juger. Eh bien, qu'il l'ait fait à ses risques à lui, et non aux
miens ! C'est que je reconnais la sécheresse de ma veine poétique, et je ne pourrais pas
facilement m'attribuer ces éloges que toi et tes semblables m'adressez. Je te remercie pourtant,
et je continuerai de te remercier, comme il convient, pour ta bienveillance à mon égard ainsi
10 que ta faveur particulière. Que Dieu fasse en sorte que je progresse et m'épanouisse dans l'étude
des arts libéraux, si bien que tu ne regrettes jamais ton vœu. Au revoir, et sache que je me
recommande à tes prières. À Prague, le 6 mars 1602. Pour Žagań.

¹⁵² Abraham Cremer (mort en 1627) est un théologien de la Réforme protestante. Il est originaire de Grünberg en Allemagne, mais vit à Žagań en Silésie. Il est l'auteur d'une œuvre théologique, d'un sermon funéraire et de quelques poèmes en latin (WESTON, *Collected Writings*, p. 235).

[III.35]

Elisabetha Ioanna Westonia,
Magistro Balthasari Cremero,
poetae laureato, Silesio,
salutem dicit.

Non obliuione literarum tuarum, uel iniuria aliqua seducta, nihil ad tuas, toto hoc tempore, respondi ; sed fortunarum mearum ratio, negotiorum (prae quibus bene mecum non sum) multitudine implicita, a scribendo me retardauit. Neque ego nunc temporis iuris sum proprii sed aliorum subiecta iurisdictioni. Unde etiam fit ut tabellarios, maioribus etiam ad me sumptibus

5 ablegatos, sine meis, multoties dimittere cogar. Quare et tu, quod et alios bonos uiros facere confido, hanc tantam meam in scribendo moram, aequiori feres animo ; et meam aliqua ex parte admittes excusationem, quam ex tua mihi humanitate polliceor. Atque inprimis tibi gratias ago, quod etiam ex numero illorum esse uolueris, qui me licet immeritam, cultissimis suis inuisunt scriptis. Quas uero mihi assignas laudes, quo minus agnoscam, facit tenuitas et imperitia mea.

10 Quod me ab eruditione per affinem tuum Georgium Carolidem commendatam dicis, id abundantia humanitatis illius propensoque in poeticam fauore factum opinor. Conari me quidem aliquid in literis non diffiteor, et nisi conatibus sors usque adeo nouerca obstaret, meliorem fortassis de studiis meis spem facerem amicis. Sed

Haud facile emergunt, quorum uirtutibus obstat

15 Res angusta domi¹⁵³.

Quapropter si opinioni tuae ex aliorum commendatione de me conceptae minime satisfacio, causis modo expositis tribue. Porro, etsi perexigua mihi in carmine sit facultas, tamen tam petitione tua quam affinis commendatione nota intermittere nolui, quin¹⁵⁴ paucos hosce uersiculos in symbolum tuum conscriberem : quos ut boni consulas, rogo. Parodias tuas, ubi

20 uena fertilior, otiumque tranquillius erit, meae Thaliae qualicumque commendabo. Interea uelim mihi ignoscas. Vale. Praegae pridie idus februar. Hirspergam.

¹⁵³ JUV., III, 164-165.

¹⁵⁴ CIC., Att., VII, 15, 1 : *nullum adhuc intermisi diem, quin aliquid ad te litterarum darem.*

[III.35]

Elisabeth Jane Weston,
À Monsieur Balthasar Cremer¹⁵⁵,
poète lauréat, Silésien,
salut.

Ce n'est pas par oubli, ni parce que j'ai été empêchée par quelque malheur, que je n'ai pas répondu à votre lettre depuis tout ce temps ; mais c'est plutôt la gestion de mes biens, qui implique de nombreuses tâches (en raison desquelles je ne suis pas vraiment présente à moi-même), qui m'a empêché d'écrire. Je ne suis pour l'instant pas libre de mon propre temps, mais
5 soumise à la juridiction des autres. C'est pourquoi je suis même souvent forcée de renvoyer sans lettre les messagers qui m'avaient pourtant été envoyés à grands frais. Au vu de cela, vous aussi vous supporterez avec un esprit assez bienveillant ce si long retard de ma réponse, ce que j'espère que les autres hommes de bien font aussi, et vous recevrez en partie mes excuses, ce que je me promets en raison de votre gentillesse envers moi. Et avant tout, je vous remercie
10 d'avoir bien voulu aussi être l'un de ceux qui m'envoient leurs très savants écrits, bien que je ne le mérite pas. Quant aux éloges que vous me faites, ma petitesse et mon manque d'expérience font que je les accepte d'autant moins. Vous dites en effet que Georg Carolides, votre parent par alliance, m'a recommandée pour mon érudition ; je pense que cela est dû à sa grande humanité et à sa propension à soutenir la poésie. Je ne nie pas que j'essaie d'accomplir quelque
15 chose dans le monde des lettres, et si le sort ne s'opposait pas à mes efforts telle une marâtre, je donnerais peut-être meilleur espoir à mes amis quant au succès de mes travaux. Mais

Ils ne s'élèvent pas facilement, ceux dont

Les ennuis domestiques entravent les vertus¹⁵⁶.

Donc si je ne satisfais pas l'opinion que vous vous êtes faite de moi sur base de la
20 recommandation des autres, attribuez-le aux motifs que je viens d'exposer. D'autre part, bien que mon talent poétique soit très restreint, je n'ai cependant pas voulu différer l'écriture de ces quelques petits poèmes sur votre devise, à la fois en raison de votre demande et de la recommandation connue de votre parent ; je vous demande de leur faire un bon accueil. Quand mon inspiration sera plus riche et mon temps libre plus tranquille, je confierai vos parodies à
25 ma muse, quel que soit son talent. Entretemps, s'il vous plaît pardonne-moi. Au revoir. À Prague, le 12 février. Pour Hirschberg.

¹⁵⁵ Balthasar Cremer est un théologien. Il est le frère d'Abraham Cremer (cf. III.34) et le beau-frère de Georg Carolides (WESTON, *Collected Writings*, p. 237).

¹⁵⁶ Traduction personnelle.

[III.39]

**Ad uirum nobilissimum uereque eruditum Georgium Martinium a Baldhoven, Silesium,
Iani Dousae Nordouicis,**

epigramma

Quae mihi, Baldhoui facunde, expensa tulisti

Carmina Westoniae nobile uatis opus,

Indicia haec Dousae fuerint certissima, quanti

Censurae limam fecerit illa tuae.

5 Nunc super his quae sit sententia nostra requiris ?

Quid, nisi quod solitus dicere Fuscus erat :

‘Omnia plena Deo’ ? Quid enim, rogo, cultius istis ?

Aestimēt hinc Dousae saecula posteritas,

Aestimēt et dicat : uni huic assurgite uates :

10 Doctior in terris nulla puella fuit.

[III.39]¹⁵⁷

Pour l'homme le très noble et vraiment savant, Georg Martin van Baldhoven, Silésien, épigramme de Janus Dousa¹⁵⁸ de Noordwijk

Ces pièces soigneusement choisies que tu m'as apportées, éloquent Baldhoven,

Noble travail de la poétesse Weston,

Auront été pour Dousa la preuve la plus certaine de sa profonde

Estime pour les corrections issues de ton jugement.

5 Maintenant tu demandes notre opinion à leur sujet ?

Que répondre, si ce n'est ce que Fuscus avait l'habitude de dire¹⁵⁹ :

« Elles sont toutes pleines de Dieu » ? Qu'y-a-t-il en effet de plus savant que ces poèmes ?

La postérité peut juger l'époque de Dousa sur cette base.

Elle peut juger et dire : « levez-vous devant elle seule, poètes :

10 Aucune jeune femme sur terre ne fut jamais plus savante ».

¹⁵⁷ Plusieurs poèmes de Dousa sont inclus dans les *Parthenica*. Les pièces III.37 et III.38 sont adressées à Weston. L'humaniste y célèbre le talent poétique de Weston (en particulier : III.37, vv. 9-20), dénonce l'injustice dont elle est victime (III.38, vv. 1-16), exprime sa compassion (III.38, v. 25-32) et reconnaît les efforts qu'elle déploie pour retrouver sa propriété familiale (III.38, vv. 9-11). C'est dans le poème III.38 (v. 12) qu'apparaît pour la seule et unique fois au sein des *Parthenica* le nom de Kelley, le beau-père de Weston. Les poèmes III.39-44 sont quant à eux envoyés à Baldhoven. Dousa y développe certains lieux communs de l'éloge des « femmes savantes » : Weston est notamment qualifiée de déesse, accompagnée de Venus, Minerve et la Gloire (III.41, vv. 3-4 et 8). Dousa l'inscrit dans le tissu littéraire des autrices néolatines ([Isotta ou Angela] Nogarola, Olympia [Morata] et Hyppolyte [Ippolita Sforza (1445-1488) ou Hyppolyta Taurella, à qui fut probablement faussement attribuée l'*Epistula ad maritum suum Baltasarem Castillionem* (1525) publiée dans certaines éditions des *Opera omnia* d'Olympia Morata (1562, 1570)]) et encourage ces dernières à céder leur place à Weston (III.41, vv. 11-14). Il compare aussi le sort de Weston à celui d'Oppien, un auteur de la fin du II^e siècle qui parvint à faire revenir son père d'exil en dédiant sa poésie à l'empereur Caracalla, et sollicite ainsi indirectement la générosité de Rodolphe II (III.42, vv. 11-14 : *An si homini Cilici Caracalla a principe facta est / Gratia et ingenii nomine honos habitus ; / Induperatoris in uirgine Teutobritanna / Rudolphi favor hic inuidiosus erit ?*).

¹⁵⁸ Johan van der Does (Janus Dousa) (1545-1604) est un poète néolatin, homme politique et humaniste néerlandais.

¹⁵⁹ Pour l'emploi de l'expression *plena deo*, en particulier chez Arellius Fuscus, voir SEN., *Suas.* 3, 5-7.

Notes manuscrits dans deux exemplaires des *Parthenica*

[Ad lectorem]

Omnia praesenti, lector, quaecumque libello

Nomine sub nostro publica facta uides,

Non me diffiteor scripsisse, sed altera causa est

Cur commissa typis haec minus esse uelim :

5 Nimirum quod sint congesta sine ordine cuncta,

Iunctaque parthenicis¹⁶⁰ quae noua nupta dedi,

Atque typographicis¹⁶¹ scateant hinc indeque mendis

(Quas uereor tribuat ne mihi liuor iners),

Pro libituque meas opplet sine iure pagellas

10 Nescio cui fidens alter amicitiae.

Doctarum series hinc est superaddita uatum,

In qua cum gratis sunt male grata simul.

Hinc omitta scias mea plurima, multa uidebis

Hinc modulis passim mixta aliena meis.

15 Hunccine Westoniae dici uis, quaeso, libellum,

Tu, qui Westoniae uix sinis esse locum¹⁶² ?

At melius proprias integro codice laudes

Condere, quo digne concelebrere, fuit,

Quam tua femineis iunxisse poemata opellis,

20 Grandia sic paruus et minuisse modis.

Nil moror ista tamen, lector nihil inde sinistri

Si capit, et dextra singula mente legit.

Tempus erit sine te (faueat modo Parca) pagellas

Impleat ut numeris Westonis ipsa suas.

Elisabetha Ioanna,

uxor Ioannis Leonis in Aula Imperiali agentis,

ex familia Westoniorum, Angla.

Pragae 16 Augusti Anno 1610.

¹⁶⁰ L'adjectif *parthenicus*, *a*, *um* est un adjectif formé sur la racine grecque ἡ παρθένος (« la jeune fille »).

¹⁶¹ L'adjectif *typographicus*, *a*, *um* (ou *typograficus*, *a*, *um*) est un néologisme composé des racines grecques τύπος + γραφικός et de la désinence des adjectifs de la première classe.

¹⁶² PROP., *El.*, II, 22a, 37-38 : *Altera me cupidus teneat foueatque lacertis*, / *altera si quando non sinit esse locum*.

[Au lecteur]

Toutes les pièces du présent recueil, lecteur,

Que tu vois publiées sous mon nom,

Je ne nie pas les avoir écrites, mais il y a une autre raison

Pour que je me montre réticente à l'égard de leur publication :

5 Elles sont toutes rassemblées sans ordre,

Et mes écrits de jeune épouse sont mêlés à mes productions de jeune fille ;

Ensuite, elles regorgent d'erreurs typographiques

(Que je redoute que l'ignorante envie ne m'impute).

Enfin, selon son bon plaisir et sans en avoir le droit, un autre a complété mes pages,

10 Se fondant sur je ne sais quelle amitié.

A donc été ajoutée une liste de poétesses savantes,

Dans laquelle des noms plus ou moins bienvenus se côtoient.

Sache aussi qu'un très grand nombre de mes pièces sont manquantes,

Et tu verras beaucoup de poèmes d'autres se mélanger un peu partout aux miens.

15 Je te le demande : veux-tu que ceci soit appelé l'opuscule de Weston,

Toi qui laisses à peine de la place à Weston ?

Mais il aurait mieux valu écrire tes propres louanges dans un livre entier

Où tu serais célébré dignement,

Plutôt que d'avoir joint tes poèmes à l'œuvre modeste d'une femme,

20 Et ainsi diminué tes vers grandioses en les faisant côtoyer de petits poèmes.

Je ne me soucie pourtant pas de ces choses, si désormais le lecteur

Ne se froisse pas et lit chaque pièce avec un esprit favorable.

Un temps viendra (pourvu que la Parque soit favorable)

Où Weston remplira elle-même, sans toi, ses pages de vers.

Elizabeth Jane,

épouse de Johannes Leo, agent à la cour impériale,

issue de la famille des Weston, anglaise.

À Prague, le 16 août 1610.

[Notes en marge de la première épigramme de Georg Carolides]

A nostris aufer modulis tua scripta, Georgi,
Vel tua cur mea sint, dic, mea curue tua ?¹⁶³
E.J.W.

Emporte tes textes loin de mes poèmes, Georg,
Ou explique-moi : pourquoi tes poèmes seraient-ils miens, ou pourquoi les miens seraient-ils
tiens ?
E.J.W.

Vt mea scripta tuis confundas, mutua dicis
Cuncta, facis nulla sed ratione fidem.
Si tua, Carolides, mea sunt, auctorue meorum es,
Nomina cur non tu, sola uel ipsa fero ?¹⁶⁴
E.J.W.

Pour confondre mes écrits aux tiens, tu dis
Qu'ils sont tous partagés, mais tu l'affirmes sans aucune raison.
Si tes poèmes sont les miens, Carolides, ou si tu es l'auteur des miens,
Pourquoi ne leur apposes-tu pas ton nom, ou pourquoi est-ce que moi seule j'en porte la
responsabilité ?
E.J.W.

Cur tua scripta meis misces ? effare Georgi,
Nam mea nec tua sunt, nec tua dico mea.¹⁶⁵
E.J.W.

Pourquoi mêles-tu tes écrits aux miens ? Dis-le-moi, Georg !
Car mes poèmes ne sont pas les tiens, et je ne revendique pas non plus les tiens.
E.J.W.

¹⁶³ BL : livre I, fol. D2v, marge gauche ; KNM : 49 E.38, fol. D3r, marge du bas.

¹⁶⁴ BL : livre I, fol. D2v, marge du bas ; KNM : fol. D2v, marge de gauche.

¹⁶⁵ BL : livre I, fol. D3r, marge du bas ; KNM : fol. D2v, marge du bas.

Commentaire littéraire

1. Poétesses latines en Bohême à la Renaissance

Pour commencer, il convient de faire le point sur les autres femmes qui, à la même période et dans la même région que Weston, se sont acquises une certaine notoriété à travers la composition de vers latins. Je tenterais aussi de situer ces femmes les unes par rapport aux autres et de questionner les éventuels liens qui les uniraient. Cette contextualisation me semble être une porte d'entrée (pourtant longtemps négligée dans les études sur les femmes latines¹⁶⁶) pour mieux appréhender et comprendre l'œuvre de Weston.

Dans le *Catalogus* de femmes savantes annexé au troisième livre des *Parthenica*, Georg Martin von Baldhoven ajoute à la liste initiale¹⁶⁷ quatorze noms de femmes réputées pour leur érudition, dont deux bohémiennes contemporaines de Weston. La première est une enfant : il s'agit d'Helena Maria Wacker von Wackerfels, qui décède à Prague en 1607, quelques mois avant son dixième anniversaire¹⁶⁸. Sans doute particulièrement douée pour son âge, elle était la fille de Johann Matthaüs Wacker von Wackenfels (1550-1619), un humaniste, poète néo-latin et conseiller de Rodolphe II¹⁶⁹. Nous ne conservons d'Helena Maria Wacker von Wackerfels qu'un petit hymne latin¹⁷⁰.

La seconde, Elizabeth (ou Alzbeta) Albertina von Kammeneck (nommée Catharina dans le catalogue de Baldhoven), est active en Bohême vers 1600/1630. Elle est la fille de Mikulàs Albert von Kammeneck (z Kaménka), qui faisait partie de cercles proches de la cour impériale¹⁷¹. Baldhoven écrit qu'elle maîtrise le tchèque, l'allemand, le latin, l'hébreu et le grec – des compétences linguistiques confirmées par plusieurs auteurs allemands¹⁷². La seule pièce poétique d'Elizabeth von Kammeneck qu'il nous reste est un poème d'éloge en latin adressé au poète Gregor Kleppisch, que ce dernier publie en 1630 dans son *Himlischer Jordan/Christi Jesu Tauffe*¹⁷³.

¹⁶⁶ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 4

¹⁶⁷ Le catalogue de Baldhoven est l'adaptation d'un catalogue plus ancien. Cf. les pp. 16-17 de ce travail.

¹⁶⁸ WESTON, *Collected Writings*, pp. 302-303.

¹⁶⁹ WESTON, *Collected Writings*, pp. 302-303 ; Evans, *Rudolf II and his world*, pp. 154-157 ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 249.

¹⁷⁰ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 249.

¹⁷¹ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 249-250.

¹⁷² Voir entre autres PAULLINI Christian Franz, *Hoch- und Wohl-gelahrtes teutsches Frauen-Zimmer*, Francfort-Leipzig, Stössel, 1712, p. 17. STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 250.

¹⁷³ « Ad Insigniter Nobilitatum Poetam Caesarium Gregorium Kleppisium von Dippoldswald: 'Kleppisi, decus atque insignis gloria Vatum' », dans Gregorius Kleppisius, *Himlischer Jordan/Christi Jesu Tauffe: Un Selighachtendes Wasserbad aller mit sund behafften Christgla übrigen Seden*, Nuremberg, Wolfgang Endter, 1630 [Janz, *German Baroque Literature* (micro-film coll.), no. 1495, reel 301], cité dans STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 250 et 488.

Deux autres femmes latinistes ayant vécu à Prague à la même période que Weston ne figurent pas dans le catalogue de Baldhoven : il s'agit de la poétesse néo-latine Elisabet Winker (c. 1525–1613), dont nous ne connaissons rien que le nom¹⁷⁴, et de la scientifique Sophia Brahe¹⁷⁵. Issue de la noblesse danoise, Sophia Brahe est la fille d'Otto Brahe, qui fut le conseiller royal du roi Christian III, et la sœur du célèbre astronome Tycho Brahe. Très proche de son frère, elle l'accompagne notamment dans son travail à l'observatoire royal d'Uraniborg au Danemark, puis à Prague, où il s'installe quand il se met au service de Rodolphe II. Elle se marie à deux reprises et de sa première union naît un enfant. À la mort de son second mari en 1613, elle quitte Prague pour le Danemark, où elle poursuit ses recherches dans les domaines de l'astronomie, de l'astrologie et de la généalogie. Une héroïde en latin intitulée *Urania Titani* (1594) lui fut longtemps attribuée, mais elle semblerait plutôt être l'œuvre de Tycho. Cependant, un vers faisant allusion à la participation de Sophia Brahe dans la composition de ce texte indique que cette dernière était capable de composer des vers en latin¹⁷⁶.

Hormis ces quatre femmes, dont la plupart des familles sont en faveur à la cour de l'empereur, peu de femmes latinistes semblent avoir existé en Bohême à la Renaissance¹⁷⁷. Dans une lettre en latin adressée à Balthasar Exner, Elizabeth von Kammeneck fait part de son découragement dans sa condition de femme savante, insinuant que l'intelligentsia tchèque juge la formation littéraire des femmes inutile et moralement dangereuse :

Ego cum sorore Anna, acum, colum, focum telam, scopas tractamus potius, quam litteras, Bohemis plerisque non admodum laudatas, immo in uirgine, quod mirere inutiles non modo : sed et probosas. Patrem paenitet et piget, quod nos litteras docuerit. Probitas laudatur et alget. Quid *Westoniae* tot laudibus ornatae Apollo ipse cum Musarum choro profuit ? (...) Veniant tempora alia feliciora, quibus uirtus, doctrina, pietas, pluris fiant¹⁷⁸.

Comme le suggère la référence à Weston dans ce passage, ces femmes se connaissaient de nom, car elles (ou les hommes de leur famille) évoluaient dans les mêmes cercles sociaux et

¹⁷⁴ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 250, 581-582.

¹⁷⁵ Les données renseignées sur la vie de Sophia Brahe sont tirées de STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 250-251.

¹⁷⁶ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 250-251.

¹⁷⁷ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 251. Pour un aperçu des femmes latinistes en Pologne à la Renaissance, voir STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 252-254.

¹⁷⁸ EXNER Balthasar, *Anchora utriusque uitae : hoc est Symbolicum Spero Meliora...*, Hanoviae, Typis Wecheliani, 1619, p. 228. Elizabeth von Kammeneck envoie cette lettre datée du 1^{er} juillet 1615 à Exner en réponse à sa demande d'un poème pour célébrer son mariage avec Eva Barth (WESTON, *Collected Writings*, p. 403). Dans les lignes qui précèdent le passage reproduit, elle donne à son correspondant des nouvelles de son père et de son frère.

intellectuels¹⁷⁹. Alors que Jane Stevenson remarque, pour la période de la Renaissance, qu'un milieu qui permettait l'émergence d'une femme instruite en comportait souvent plusieurs, car la présence d'une femme éduquée dans l'espace public donnait souvent l'impulsion à d'autres familles privilégiées d'éduquer leurs filles à leur tour¹⁸⁰, le témoignage de Kammeneck révèle son sentiment de solitude au sein de la société de bohémienne, qui ne défendait pas l'instruction des femmes.

Si les familles de Weston et de ses contemporaines se connaissaient probablement, ces femmes lettrées ne semblent pas s'être constituées en réseau pour éviter l'isolement dans la pratique de leur activité poétique. Les *Parthenica* ne montrent aucun signe d'une amitié entre Weston et une femme de son entourage. Tous les contributeurs des *Parthenica* sont des hommes. La seule relation féminine convoquée dans l'œuvre de Weston est celle qui la lie à sa propre mère, Jane Kelley¹⁸¹. Le dévouement filial et l'attachement fraternel de Weston se reflètent dans nombre de lettres et poèmes, qui témoignent notamment des efforts qu'elle déploie pour dégager sa famille de sa situation financière fragile ou du souci qu'elle se fait pour son frère¹⁸². Les détails fournis dans *In obitum* laissent transparaître le lien d'affection qui unit Weston à sa mère et la profonde tristesse de la poétesse face à la perte de celle qui la conseillait, la réconfortait ou la bénissait d'un signe de croix sur le front¹⁸³.

2. La *persona* de Weston sous le regard des autres

2.1. *Ante alias puellas*¹⁸⁴

À la Renaissance, la justification la plus fréquemment avancée par les poètes et humanistes pour expliquer l'érudition ou le talent poétique d'une femme consiste à affirmer qu'elle a dépassé (ou outrepassé) les attentes et les limites supposées naturelles de son sexe. En

¹⁷⁹ Mes recherches, loin d'être exhaustives, permettent déjà de tracer certains contours de ces cercles qui rassemblaient des figures importantes gravitant autour de Rodolphe II. Par exemple, Johann Matthaüs Wacker von Wackenfels (le père de la jeune Helena Maria Wacker von Wackenfels) et Tycho Brahe (le frère de Sophia Brahe) faisaient tous les deux partie de l'entourage de l'astronome Johannes Kepler (EVANS, *Rudolf II and his world*, pp. 141 et 156), et Weston et Tycho bénéficient tous deux de la protection de Petr Vok z Rožmberk (EVANS, *Rudolf II and his world*, p. 141). À la mort de Weston, Johann Matthaüs Wacker von Wackenfels écrit un poème en son honneur dans *In beatissimum decessum... Westoniae, Pragae, Typis Jonatae Bohutsky, 1612* (cité et publié dans WESTON, *Collected Writings*, pp. 376-377).

¹⁸⁰ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 4.

¹⁸¹ Plusieurs femmes instruites à la Renaissance entretiennent une relation affective assez forte avec leurs mères (instruites également) et partagent avec elles leurs intérêts humanistes et parfois leurs activités littéraires. C'est notamment le cas de Camille de Morel et d'Antoinette de Loynes à Paris, ainsi que de Catherine et Madeleine des Roches à Lyon. Pour d'autres exemples, voir STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 422-423.

¹⁸² Cf. notamment I.10, I.12, I.27, I.28, III.13, III.16-20, III.29.

¹⁸³ *In obitum*, vv. 69-72 : *Non plus maternis me uocibus illa monebit, / Nec mihi cui dicam, consule mater, erit. / Non ea plus soboli benedicens prona mihiq, / Signa dabit fronti, pectoribusque crucis.*

¹⁸⁴ III.47, poème de Melissus, v. 26.

effet, ni la prétendue infériorité morale et intellectuelle des femmes, ni les rôles qui lui étaient réservés dans la société – c’est-à-dire le mariage ou le couvent¹⁸⁵ – ne justifiaient une éducation au-delà d’un niveau élémentaire ou un intérêt pour les savoirs humanistes¹⁸⁶.

Pour composer des vers, s’exprimer publiquement ou s’adonner à des activités intellectuelles, une femme se devait de s’affranchir de l’idée qu’elle en était incapable, et de montrer à la société qu’elle se détachait de certains traits traditionnellement associés à la féminité, comme la faiblesse, l’ignorance, les facultés mentales moindres ou les vaines préoccupations¹⁸⁷. En s’illustrant dans le domaine typiquement masculin de la littérature et du savoir, elle s’éloigne de sa spécificité sexuelle¹⁸⁸ (à savoir : son infériorité) mais échoue tout de même à être pleinement acceptée par la gent masculine. Dérogeant à sa prétendue « nature », la femme érudite brouille les frontières, car elle révèle le caractère non pas naturel, mais bien construit, performatif et social des normes de genre : comme l’exprimait éloquemment Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme : on le devient »¹⁸⁹.

Cette ambivalence, perçue comme inhérente à la femme lettrée, et le malaise qu’elle suscite se traduit d’abord par une masculinisation de l’entreprise intellectuelle de ces femmes. Dans de nombreuses formules soi-disant élogieuses, les panégyristes qualifient la vertu de Weston de « virile », signifiant qu’elle nourrit des ambitions antithétiques à son sexe :

Si quid nostra quiit *Musa virilior*

Jam perfecit abunde

Plectris Alcaici soni. (III.48, Melissus à Baldhoven, vv. 18-20)

Aemula naturae marium muliebris, in omni

Laudem promeruit conditione suam.

(...)

Heroum palmas mulier comprehendit, et artes

Masculumque decus, provida fert mulier. (II.103, poème anonyme, vv. 1-2 et 9-10)

Weston n’est d’ailleurs pas la seule à avoir été complimentée de cette manière : Christine de Pizan, Jane Kelley (la mère de Weston) et Camille de Morel sont toutes trois respectivement

¹⁸⁵ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 4.

¹⁸⁶ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », pp. 4-5.

¹⁸⁷ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 5.

¹⁸⁸ MÜLLER Catherine M., « “*Monstrum inter libros*” : la perception de la femme lettrée chez les humanistes de la Renaissance française (l’exemple de Camille de Morel) », dans *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen Âge et Renaissance*, LEGARÉ Anne-Marie (éd.), Turnhout, Brepols, 2007, pp. 133-138 : p. 133.

¹⁸⁹ BEAUVOIR Simone de, *Le deuxième sexe. Tome II : L’expérience vécue*, Paris, Éditions Gallimard, 1949 (Folio/Essais, 38), p. 13.

appelées *uirilis illa femina*¹⁹⁰, *animi matrona virilis*¹⁹¹ et *puella facta uir*¹⁹². En outre, hormis son talent et son érudition, la poétesse est louée pour certaines qualités d'habitude attribuées aux hommes de bien, telles que le courage, l'héroïsme, la sagesse et la constance¹⁹³ :

*Heroi repetam robora pectoris,
Quae praeter solitum feminei chori
Clarant dudum animosam,
Infesto aequa negotio
Mens laetam quoties exserit indolem ?* (III.49, de Baldhoven, vv. 45-49)

Commune hoc tibi cum multis aliis est ; habes alia quaedam et singularia dona, eaque magnifica, et in femineo sexu rarissima, *prudentiam* et *doctrinam*. (III.12, d'un certain Feighius)

Nobilissimum hunc generis sui nitorem (...) humanitate singulari, comitate inimitabili, *prudentia incredibili*, *heroa* in adversis *constantia* ac magnanimitate magis magisque amplificat et laetius diffundit ! (*Poem.*, ii.88, de Baldhoven)

Les choix lexicaux des apologistes laissent également transparaître leur perplexité face à ces femmes en qui se mêleraient deux natures¹⁹⁴ : celle qui est tantôt considérée comme une « semblable » (ii.88 : *socia*) est tantôt appelée *naturae specimen* (*In beatissimum* III, v. 5) ou *monstrum puellae*¹⁹⁵. Le terme *monstrum*, bien qu'habituellement traduit en français par « prodige » quand il désigne une femme savante, conserve pourtant de son acception médiévale le sens d'« hybride » et « la trace d'un surplus ou d'un manque par rapport à la norme établie », comme le fait remarquer Catherine Müller¹⁹⁶. L'identification de la femme savante au terme *uirago*, formé sur la racine *uir*, souligne de nouveau le caractère inapproprié et déroutant d'une femme qui transcende sa nature féminine pour parvenir à un idéal de vertu quasi-masculin¹⁹⁷.

La femme érudite fascine autant qu'elle effraie, car son existence extraordinaire met aussi en péril les constructions sociales et patriarcales dominantes. Elle incarne une prise de

¹⁹⁰ Ces mots sont ceux de Jean Gerson. LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 5 ; MÜLLER, « “*Monstrum inter libros*” », p. 138 note 3.

¹⁹¹ Georg Carolides emploie ces termes dans *In obitum*, « Aliud Epitaphium », v. 1.

¹⁹² Ces mots sont ceux de Jean Dorat. MÜLLER, « “*Monstrum inter libros*” », p. 133.

¹⁹³ WESTON, *Collected Writings*, p. xxv ; KING et RABIL, « The Other Voice in Early Modern Europe », p. xxiii.

¹⁹⁴ MÜLLER, « “*Monstrum inter libros*” », p. 133.

¹⁹⁵ L'expression *monstrum puellae* est employée dans « Le dizain du monstre » (entre 1519 et 1526) de Clément Marot adressé à Marguerite de Navarre, ainsi que dans une ode de Jean Dorat invitant Camille de Morel à devenir la marraine de son fils. Cf. MÜLLER, « “*Monstrum inter libros*” », pp. 133-138 ; DORAT Jean, « Ad doctissimam virginem Camillam Morellam » dans *Les Odes latines*, Geneviève Demerson (éd.), Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, 1979, pp. 179-185, vv. 17-20.

¹⁹⁶ MÜLLER, « “*Monstrum inter libros*” », p. 133.

¹⁹⁷ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 18.

pouvoir, même si elle ne revendique pas ou réfute même une telle intention¹⁹⁸. Comme l'écrivent Margaret L. King et Albert Jr. Rabil, l'« excellence in a woman was perceived as a claim for power, and power was reserved for the masculine realm.¹⁹⁹ » Dans les poèmes adressés à Weston se côtoient dès lors des images littéraires qui émerveillent et inquiètent à la fois²⁰⁰ : elles relèvent notamment de la sphère du divin – Weston est un *miraculum* (II.102, vv. 1 et 37-38 ; III.56, v. 21, ii.88), une poétesse que l'on associe aux anges²⁰¹ (II.102, vv. 1-2 : *Angla vel angelica es ? (...) angelus est animus* ; *Akcí*, Carmen salutorium I, v. 65 : *angelicas edocta per artes*) – et de l'étrangeté, avec notamment la figure des Amazones, ces guerrières qui se mutilent un sein pour combattre plus aisément, maudissent les hommes, abandonnent leurs fils et n'élèvent que leurs filles²⁰². Quelques vers dans les *Parthenica* dévoilent l'agressivité que comporte en puissance la femme savante comparée à l'Amazone :

Fertur Amazonidas in proelia fortiter arma
Conciuisse uiris, et superasse uiros. (II.103, poème anonyme, vv. 3-4)

Afin d'endiguer la menace potentielle que représentent les femmes doctes et tenter de résoudre ce qui paraît être une réalité inconciliable, les poètes néo-latins et humanistes usent de plusieurs procédés. Le premier consiste à réaffirmer l'identité sexuelle de ces femmes en insistant sur certaines qualités particulièrement appréciées chez elles, comme la piété (*pietas*), la modestie (*modestia*), la chasteté (*pudica, casta* ; *pudor, pudicitia, virginitas*), la douceur (*dulcedo*), la délicatesse (*suauitas*), les bonnes manières (*mores elegantissimi/amoeni*) et en général, la vertu (*decens uirtus* ; *probi mores*). Contrairement aux leçons de morale fréquemment adressées à d'autres écrivaines, peu de correspondants encouragent explicitement Weston à cultiver la chasteté, une valeur que la plupart estimaient capable de compenser toutes les autres chez une femme, plutôt que les lettres²⁰³. Le frère de Weston souligne tout de même que la chasteté de la poétesse est sa plus haute qualité, et un poète anonyme affirme que les qualités morales d'une femme priment sur la beauté physique²⁰⁴ :

¹⁹⁸ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 5.

¹⁹⁹ KING Margaret L. et RABIL Albert Jr., « The Other Voice in Early Modern Europe », p. xxv.

²⁰⁰ PAL, *Republic of Women*, p. 3.

²⁰¹ Pour la coexistence dans l'éloge d'une femme savante de champs lexicaux opposés liés au féminin et au masculin, ainsi qu'à l'humanité et au divin, voir MÜLLER, « *Monstrum inter libros* », pp. 133-134.

²⁰² KING et RABIL, « The Other Voice in Early Modern Europe », p. xxv.

²⁰³ VIVES Juan Luis, *The Education of a Christian Woman*, p. 19 ; HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », pp. 112-113.

²⁰⁴ HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », pp. 112-113.

Postulat enim hoc a me praeclara tua indoles, uirtutesque tuae, insignis illa in discendo facilitas, egregia et rara illa in scribendo eloquentia, optimusque quem imitaris stylus, et denique (*quod omnium maximum est*) illa singularis modestia atque gravitas tua, ardensque et intensa pietas. (III.17, de John Francis Weston)

Hic ego nil inquam est, genus, et fortuna, uenustas,
Gratiaque in uerno pectore fluxa suo.
Gratior at pulchro residens in corpore uirtus,
Virtutisque comes casta pudicitia. (II.102, vv. 23-26)

L'inclusion de Weston au sein de la République des lettres semble dès lors influencée par sa conformité avec certains codes de la féminité. Cette tendance à ériger en modèle uniquement ces femmes qui maintiennent le *statu quo* se manifeste également dans le fameux *De mulieribus claris* de Boccace, qui permet pourtant de mettre en lumière tant de femmes exceptionnelles jusque-là oubliées ou méprisées :

Boccaccio's outlook nevertheless was unfriendly to women, for it singled out for praise those women who possessed the traditional virtues of chastity, silence, and obedience. Women who were active in the public realm – for example, rulers and warriors – were depicted as usually being lascivious and as suffering terrible punishments for entering the masculine sphere. Women were his subject, but Boccaccio's standard remained male²⁰⁵.

Les admirateurs de Weston s'attardent aussi sur son corps, dont ils louent conventionnellement la beauté et l'élégance (*decor, forma, elegantia, harmonia, uenustas, pectus diu, exigui artus*). Cette opposition entre corps féminin et esprit masculin (« viril ») façonne les discours au sujet de Weston, accentuant ainsi les dualités aristotéliennes qui « tendent à remettre la femme à la place qui lui incombe, à savoir dans la sphère du corporel et du non-spirituel »²⁰⁶.

Le deuxième procédé repose sur la réification de la femme savante, au point de la réduire à un cliché, une « bête de cirque »²⁰⁷. Les discours stéréotypés qui l'entoure projette sur elle l'imaginaire d'une femme érudite, vierge, marginalisée, esseulée et inutile²⁰⁸. Cette déshumanisation de la femme qui choisit de mener une vie d'étude en fait facilement un objet de dérision, comme l'illustre ce passage satirique des *Caractères* de Jean de La Bruyère :

²⁰⁵ KING et RABIL Albert Jr., « The Other Voice in Early Modern Europe », p. xix.

²⁰⁶ MÜLLER, « "Monstrum inter libros" », p. 133.

²⁰⁷ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 6 : « Born into families of elevated status, they were often recognized early in their lives as precocious, if not prodigious. Encouraged, tutored, trained to perform like circus ponies, they were treasured and often exploited – for social or political purposes – by their ambitious male promoters. »

²⁰⁸ PAL, *Republic of Women*, pp. 2-3.

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? par quelles lois, par quels Édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire : mais à quelque chose que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme, elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable, et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège quoique le mieux instruit du monde²⁰⁹.

Le troisième procédé, dépendant du précédent, isole les femmes les unes des autres en les présentant comme des anomalies, de manière à les empêcher de se concevoir (et d'être conçues) comme une collectivité. L'œuvre de Weston regorge de poèmes et de lettres plaçant la poétesse au-dessus de son sexe :

Singula habent aliae, tu singula et omni ; quo te
 Compellem – quonam nomine ! – prodigium.
 Prodigium humanum, dium miraculum, et *ingens*
Optati generis gloria feminei.
 Sic ego te *supra cunctas*, in sede locatam
 (Vt doctrina locat), carmine condecoro. (II.102, poème anonyme, vv. 35-40)

Nulla tamen legitur *studio doctaque camena*
 Et certasse uiris, et *superasse viros*.
 Haec laus sola tua est, Westonia, *uincis utrumque*
Sexum et te superas laude, uelut mulier. (II.103, poème anonyme, vv. 11-14)

Scribo, quia dissimulare non potui, quomodo me affecerint poematia tua, in ea aetate,
 in eo sexu concepta ; *quorum alterum rarum est, alterum inusitatum* (...).
 (III.2, de Joseph Scaliger)

Johann Matthaüs Wacker von Wackenfels développe d'ailleurs cette comparaison entre Weston, les « autres femmes » et les poètes classiques en s'appuyant sur l'image du tissage,

²⁰⁹ LA BRUYÈRE Jean de, *Les Caractères de Théophraste. Traduits du Grec avec Les Caractères ou Les Mœurs de ce siècle* [Paris, 1687], VAN DELFT Louis (éd.), Paris, Imprimerie Nationale Éditions, 1998, pp. 183-184 : « Des femmes », §49.

employée à la fois dans un sens concret pour désigner une activité typiquement féminine, et métaphorique pour désigner le processus d'écriture :

Fila columque aliae tractant fusosque puellae,
Et radiis carpunt stamina pexa suis.
Haud ita tu, claro Westonia sanguine creta :
Sed magnis tractas aemula facta uiris.
Pro filo, nentur tibi carminis aurea fila,
Metra Tibullinis, scilicet aequa metris.
Proque colo, calamo subtilem imitare Catullum. (*In beatissimum* II, vv. 1-7)

Pourtant, si ces femmes instruites n'étaient en effet pas assez nombreuses pour constituer une norme ou parvenir à un changement des mentalités, elles n'étaient pas aussi rares que ce que laissent penser ces éloges²¹⁰. D'ailleurs, les poètes en contact avec une poétesse en connaissaient souvent plusieurs : c'est notamment le cas de Paul Melissus, Sebastian Hornmold, Karel Utenhove, Chrystian Teodor Schosser, Juste Lipse, Joseph Juste Scaliger et Jean-Jacques Boissard²¹¹.

Cette rhétorique dispense de repenser la « nature féminine » dans son ensemble²¹² : la catégorie des femmes (comme celles des hommes) serait divisible selon le talent, la vertu ou l'hérédité – autant de critères qui justifieraient que *certaines* femmes soient exceptionnellement douées d'intelligence ou occupent une place singulière au sein des cercles humanistes²¹³. Cependant, dans cet argumentaire, la majorité des femmes – les femmes « ordinaires » – reste considérée comme inférieure aux hommes. Sous couvert d'éloges, c'est en réalité tout le « sexe féminin » qui est méprisé, puisque les compliments adressés à Weston se fondent sur sa supériorité sur les autres femmes : c'est justement parce que la poétesse fait exception qu'elle est valorisée²¹⁴. Plus largement, les extraits présentés témoignent d'une part de la difficulté pour les humanistes de la Renaissance « à accepter la femme lettrée simplement en tant que femme »²¹⁵, et d'autre part, de sa relative soumission, la femme lettrée étant tolérée tant qu'elle ne compromet pas les structures patriarcales²¹⁶.

²¹⁰ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 5.

²¹¹ STEVENSON, *Women Latin Poets* : pour Paul Melissus, cf. pp. 417 et 421 et les pp. de ce travail ; pour Sebastian Hornmold, cf. p. 300 et la contribution de Weston dans son *In Crapulam pro Sobrietate*, p. de ce travail ; pour Chrystian Teodor Schosser, cf. pp. 365-366 et 421 ; Juste Lipse connaissait Weston et Marie de Gournay, cf. pp. de ce travail ; pour Joseph Juste Scaliger, cf. p. 421 ; pour Jean-Jacques Boissard, cf. pp. 291-292.

²¹² STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 13-14.

²¹³ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 16-17.

²¹⁴ HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », pp. 113-114.

²¹⁵ MÜLLER, « *Monstrum inter libros* », p. 133.

²¹⁶ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 5.

Enfin, les tendances que nous venons de dégager se doivent d'être nuancées. En effet, malgré l'autorité et l'influence des propos réducteurs et stéréotypés, les femmes de lettres ne sont pourtant pas inévitablement confinées dans ce carcan de la solitude, de la marginalité et de la virginité, et délimitent dans une certaine mesure elles-mêmes les contours de leur posture littéraire²¹⁷. Nous le verrons, les admirateurs de Weston répondent en partie à l'éthos qu'elle construit et aux qualités qu'elle-même met en avant dans son œuvre.

2.2. Tradition de femmes savantes

Une deuxième manière pour les contacts de Weston de donner un sens à sa présence dans la *respublica litterarum* est de l'inscrire dans une tradition d'écrivaines et de femmes singulières qui remonte à l'Antiquité et s'étend jusqu'aux temps présents. En effet, si la légitimation d'un auteur et de son projet littéraire passe par un dialogue avec des autorités textuelles construites dans un entre-soi masculin au fil des siècles²¹⁸, un groupe de femmes s'étant illustrées dans les domaines du savoir, des langues ou des littératures classiques s'est pourtant forgé²¹⁹.

Dans les éloges des femmes savantes, l'association de ces dernières avec d'autres femmes issues de cette tradition constitue un passage obligé du discours épидictique. Ces comparaisons sont souvent éculées et loin d'être personnellement motivées : l'enthousiasme général et l'étonnement vis-à-vis des femmes remarquables pour leur talent et leur érudition étaient tels qu'à peu près toute femme latiniste était comparée à Sappho ou qualifiée de « dixième Muse »²²⁰. La plupart du temps, ces formules élogieuses ne reposent donc pas sur une évaluation critique des textes produits par les femmes louées : les œuvres de femmes d'époque plus tardive ne sont d'ailleurs que rarement opposées ou rapprochées entre elles²²¹, et lorsque c'est le cas, le raisonnement qui fonde ce jugement n'est pas explicite, comme nous le verrons au sujet de Weston.

Toutefois, malgré le caractère stéréotypé de ces comparaisons, il arrive que les auteurs nuancent leurs propos afin de les ajuster au système de valeurs de leur temps, aux circonstances

²¹⁷ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 420.

²¹⁸ SURTZ Ronald Edward, *Writing Women in Late Medieval and Early Modern Spain: The Mothers of St Teresa of Avila*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995, pp. 5-6, cité dans STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 22-23 : « Authorities are used for authorization (...). Surtz, in his excellent book on Spanish women writers of the fifteenth century, formulates this in a way that few would quarrel with: "needless to say, the written links in this chain of authority were all forged by males, whose textual male-bonding stretched diachronically back in time to classical antiquity" ».

²¹⁹ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 23.

²²⁰ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 9 et 292-293.

²²¹ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 9 et 292-293.

particulières de la personne visée par ces éloges ou à sa *persona*. Dans l'œuvre de Weston, ces adaptations insistent notamment sur la chasteté de la poétesse, alors que les femmes issues de la mythologie gréco-romaine ou de la littérature classique auxquelles elle est comparée, comme Vénus, les Grâces ou Sappho, ne sont pas nécessairement associées à la virginité²²². Ainsi, Dousa écrit à Baldhoven que Weston est accompagnée par la chaste Venus (III.41, vv. 3-4 : *Westoniae, cui casta Venus, cui docta Minerva / It comes...*) ; une formule également employée par Feighius (III.12 : *uirgo castissima*). Une autre manière de personnaliser ces références réside dans la sélection-même de ces dernières. Dans la lettre que Baldhoven adresse au lecteur des *Poemata* (ii.88), les modèles féminins sont choisis de manière à refléter les qualités de Weston qu'il souhaite souligner : selon lui, si Weston n'était pas à ce point entravée par le sort injuste (*iniquissima fata*), elle serait l'égale de Semiamira²²³ pour sa sagesse (*sapientia*), celle de Sempronia²²⁴ pour sa connaissance des lettres classiques (*cultura Graecarum ac Latinarum litterarum*), celle de Damigella Trivulzio²²⁵ pour son éloquence (*eloquentia*), celle des sibylles pour son discernement (*iudicii dexteritas*) et celle de Proba²²⁶ pour son incroyable force d'esprit (*mirae ingenii uires*). Enfin, les personnages féminins exemplaires sont cités pour une grande action ou un trait spécifique de leur personnalité, même si d'autres qualités ou d'autres épisodes qui leur sont liés sont moins flatteurs.

Les femmes auxquelles les admirateurs de Weston ont recours pour faire son éloge peuvent être classées en quatre catégories²²⁷ : les figures mythologiques, historiques (Histoire ancienne et plus récente), bibliques et le *sexus femineus* en général. Nous l'avons vu, quand Weston est comparée à la catégorie des femmes (non instruites), elle est toujours jugée

²²² Stevenson, *Women Latin Poets*, p. 421 : « (...) a married woman could be just as much a 'Tenth Muse' as any learned maiden, while the legend of Sappho assigned her a husband, a daughter, and a male lover as well as associating her with other women, whether as lover, friend, or teacher. »

²²³ Semiamira ou Julia Soaemias est la mère d'Héliogabale (empereur romain de 218 à 222). Elle préside le sénat et indigné l'opinion publique à Rome avant d'être tuée en même temps que son fils par la garde prétorienne en 222. WESTON, *Collected Writings*, p. 317.

²²⁴ Active aux alentours de 60 av. J.-C., Sempronia connaissait bien les littératures grecques et latines et composait des vers. Elle est citée par Salluste (*De Catilinae coniuratione*, 25) et Boccace (*De mulieribus claris*, 79). Elle ne doit pas être confondue avec la sœur des Gracques.

WESTON, *Collected Writings*, p. 317 et STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 33.

²²⁵ Damigella Trivulzio/Trivulce (1483-1527) est citée par Ludovico Ariosto dans son *Orlando furioso* (Chant XLVI, 4) et par Jacopo Filippo Foresti dans son *De claris mulieribus*. AMIOT Justine, « Le *De plurimis claris selectisque mulieribus* de Jacopo Filippo Foresti : un maillon méconnu de la réception du *De mulieribus claris* de Boccace et du genre des vies de femmes célèbres », dans *Anabases*, 18, 2013, § 1. Mis en ligne le 01 novembre 2016, consulté le 20 juillet 2024. DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.4325>.

²²⁶ Falconia/Faltonia Betitia Proba est une aristocrate romaine du IV^e siècle, issue de la *gens Anicia*. Elle est l'autrice d'un centon virgilien et chrétien, c'est-à-dire d'une réécriture d'épisodes bibliques à partir des vers de l'*Énéide* de Virgile, et d'un récit sur la guerre qui opposa Constant I^{er} et Magnence. WESTON, *Collected Writings*, p. 297 ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 64-71.

²²⁷ J'adapte le classement de Hosington (« Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », p. 114) qui répartit les figures féminines en trois catégories : mythologiques, historiques et bibliques.

supérieure, puisqu'elle dépasse les attentes de son genre. Bien que l'explication qui justifie l'existence d'une femme de lettres en la considérant comme extraordinaire puisse sembler contradictoire avec le *topos* qui consiste à situer cette même femme dans un tissu d'autres femmes savantes, ces deux raisonnements se révèlent pourtant compatibles : on dit de Weston qu'elle est presque aussi douée, aussi douée, ou plus douée que telle ou telle femme.

Parmi les figures tirées de la mythologie gréco-romaine et à la disposition des poètes néo-latins pour vanter les talents de Weston se trouvent avant tout les Muses et les Grâces, qui donnent les expressions de « dixième Muse » (*Musis decima* ou *dena*) et de « quatrième Grâce » (*quarta Charis*), mais aussi Vénus (pour sa beauté ou ses lèvres) ou Doris²²⁸. Une divinité masculine s'immisce pourtant au sein de ces références féminines : Apollon/Phoebus. Weston est tantôt assimilée à lui (III.56, v. 6 : *Tu mihi Melpomene, tu mihi Phoebus eris !* ; II.102, vv. 33-34 : *In te conspicimus Venerem cum Pallade, Musas / Cum Phoebus, Charitum, Pieridumque choras*), tantôt présentée comme sa sœur. On compte également une mention de la déesse Isis, empruntée à la mythologie égyptienne (ii.88), et des comparaisons avec l'allégorie de la Persuasion (*Suada, Peihito*). Finalement, dans un poème anonyme sont mentionnées deux gynécocraties : celles des Amazones et des Pandavas (II.103, vv. 7-8 : *In Indos / Pandarum gentem femina sceptrum gerit*)²²⁹

À ces personnages mythologiques s'ajoutent des figures féminines historiques, dont essentiellement Sappho et Sulpicia²³⁰. Outre ces deux poétesses antiques, d'autres femmes (fictives ou réelles) ayant marqué les littératures antique, médiévale et renaissante sont mentionnées dans certains panégyriques de Weston, telles que Perilla²³¹, Praxilla, la reine Didon, l'oratrice Hortensia, les romaines et amies de saint Jérôme Marcella et Fabiola²³² (ii.88), Polla Argentaria (la femme de Lucain), Délie (l'amante et la muse de Tibulle), Claudia (la femme de Stace), Elpis (la femme de Boèce), Laure (la muse de Pétrarque), Béatrice (la muse de Dante) et Angélique (le personnage féminin de l'*Orlando Furioso* de Ludovico Ariosto) (III.46)²³³. À l'exception de Praxilla, toutes sont connues pour leur lien avec un auteur masculin. Quant aux femmes éduquées des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, un seul poème compare Weston

²²⁸ Doris est la fille d'Océan et la mère des Néréides. Voir III.46, v. 2. WESTON, *Collected Writings*, p. 251.

²²⁹ Hosington qualifie les Pandavas de gynécocratie, mais je n'ai pas trouvé d'autre information pour corroborer cette affirmation. HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », p. 114.

²³⁰ Sulpicia, fille de Servius Sulpicius Rufus, est l'autrice de six élégies dans le *Corpus Tibullianum* (4, 7-12). WESTON, *Collected Writings*, p. 99-100. Au sujet de Sulpicia, voir Stevenson, *Women Latin Poets*, pp. 36-44.

HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », p. 114.

²³¹ Perilla est une amie ou peut-être la belle-fille d'Ovide, qui compose des vers. Elle est citée dans *Tr.*, III, 7. WESTON, *Collected Writings*, p. 99.

²³² STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 4 et 61.

²³³ HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », p. 114.

à trois femmes de cette période – Angela (active vers 1400-1430) ou Isotta (1416-1466) Nogarola, Olympia Morata (1526-1551), et Ippolita Sforza (1445-1488) ou Hyppolyte Taurella (1501-1520)²³⁴ – et l'élève au-dessus d'elles :

Rarius, elogio uatis claruere puellae ;
Nogarola cui cedat, et Hyppolyte,
Cuique ultro ipsa suos submittat Olympia fascas,
Doctior haec, nec tam nobilis illa fuit. (III.41, de Dousa à Weston, vv. 11-14)

Enfin, Weston est associée à trois figures féminines bibliques provenant de l'Ancien Testament (II.103) : la prophétesse Débora, Judith qui décapite Holopherne afin de sauver son peuple, et Athalie, reine de Judée, qui met à mort ses fils pour pouvoir régner seule – une donnée omise par l'auteur du poème afin de mettre en lumière la puissance, le courage et le caractère méritant de ces femmes qui agissent à la manière des hommes pour arriver à leurs fins²³⁵.

À travers les éloges de Weston se dessine une galerie de femmes, présentées comme des rivales ou des sœurs et mobilisées par les poètes néo-latins pour autoriser l'entreprise érudite et littéraire de la *Virgo Angla*. En atteste la question rhétorique de Baldhoven, interrogeant Marie de Gournay sur la légitimité de Weston dans la généalogie de femmes qu'il vient d'évoquer : *Et quid tu Maria Gnornacensis, nobilissima virgo, responsura tandem ?* (ii.88). Weston rejoint donc cet ensemble de femmes éminentes et constitue à son tour une référence pour les femmes qui lui succèdent : Getrud Möller (née Eyssler, 1641-1705) et Anna Memorata (surnommée *Virgo Polona*, 1615-après 1644) lui sont ainsi comparées, aux côtés d'Anna Maria van Schurman, Olympia Morata et Elizabeth von Kammeneck²³⁶.

2.3. Misogynie et accusation de plagiat

Malgré les éloges de leurs correspondants, les femmes savantes n'ont pas toujours été acceptées dans la République des Lettres avec un enthousiasme unanime. Beaucoup d'entre elles doivent faire face à des remarques misogynes, ainsi que des accusations de folie²³⁷ ou de

²³⁴ Celio Secondo Curione, puis Jules César Scaliger et beaucoup d'autres ont attribué à Hippolyte Taurella l'*Epistula ad maritum suum Baltasarem Castillionem* (1525) publiée dans certaines éditions des *Opera omnia* d'Olympia Morata (1562, 1570). Il semblerait toutefois que cette épître héroïque ait été écrite par le mari d'Hippolyta Taurella, Baldassare Castiglione. STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 560. WESTON, *Collected Writings*, p. 245.

²³⁵ HOSINGTON, « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », p. 114.

²³⁶ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 340 et 366.

²³⁷ Voir les exemples d'Elena Cornaro (1646-84) et de Margaret Lucas (1623-1673), surnommée « Mad Madge ». LABALME, « Chapter 1 – Introduction », pp. 5-6.

plagiat²³⁸, qui ont parfois gravement affecté leur carrière²³⁹. Weston n'échappe pas à certaines de ces attaques.

Dans une lettre à Baldhoven datée du 7 mars 1602²⁴⁰, Weston s'inquiète de ne pas avoir reçu une lettre de Juste Lipse : « mais peut-être la recevras-tu encore », écrit-elle. Si ce passage pourrait sous-entendre que Lipse fait partie des correspondants de Weston, cette dernière ne recevra en réalité jamais la réponse attendue. Une lettre de Lipse, datée du 27 décembre 1601 et adressée à Jan Moretus, explique les raisons de ce silence :

Iaij leu la lettre enuoyjée de Prague pour faire imprimer les vers de ceste demoiselle Anglaise. Je suis bien de vostre advis que la vente ne serat pas par milliers, comme ils escriuent, nij par douzaines, aij ie peur de vostre part. Toutefois faictes comme vous le trouverez convenir, et quant a moi, ie vous prie de m'excuser ores de response et dictes hardiment que mon indisposition ne me permect doresnavant tenir correspondences ou escrire etc[etera]. Ces gallandts ici me donneront des belles charges. Iaij unefois loué ceste demoiselle françoise, et ne m'en contente pas trop, ny les aultres (peult estre) du iugement que i'en aij faict. C'est un sexe trompeux, et qui at du lustre plus que de substance. Je ne scaij si aurez receu mes precedentes, esquelles ie touchoije du papier pour escrire.²⁴¹

Comme cette lettre l'indique, Lipse et son imprimeur anversoïse avaient été contactés par Weston et Baldhoven au sujet de la seconde publication de l'œuvre de Weston (les futurs *Parthenica*). L'humaniste néerlandais est sceptique quant au succès espéré du recueil et refuse de communiquer avec Weston. Il exprime en effet des regrets quant aux louanges qu'il avait adressées à « cette demoiselle française », faisant allusion à Marie de Gournay (1565–1645), la « fille d'alliance » de Michel de Montaigne, dont Lipse avait fait l'éloge dans une lettre en 1588²⁴². Lipse conclut sa lettre par une remarque méprisante, affirmant que le « sexe [féminin] n'est pas digne de confiance, et possède plus de lustre (en surface) que de substance ».

L'amertume de Lipse pourrait découler de l'utilisation, apparemment sans son accord, de son éloge adressé à de Gournay²⁴³ dans un recueil de Weston intitulé *Carmen ad Rudolphum*

²³⁸ Voir les exemples de Christine de Pizan (vers 1363-vers 1430), d'Angela Nogarola (active entre 1400-1430) et de Laura Cereta (1465-1499). LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 6 ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 159

²³⁹ Isotta Nogarola (vers 1416-1466) est accusée d'inceste avec son frère Ludovico. Après cet événement, elle se retire avec sa mère dans la maison d'un autre de ses frères et privilégie une vie plus discrète. Cf. STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 162

²⁴⁰ Cette lettre (III.24) est traduite aux pp. 45-46 de ce travail.

²⁴¹ *Iusti Lipsi Epistolae. Pars XIV : 1601*, Jeanine De Landthseer (éd.), Brussels, Paleis der Academien, 2006, pp. 558-559 ; pour une traduction anglaise de ce passage, voir WESTON, *Collected Writings*, p. xxx n15.

²⁴² *Iusti Lipsi Epistolae. Pars III : 1588-1590*, Sué Sylvette et Peeters Hugo (éds.), Brussel, Paleis der Academiën, 2006, pp. 133-134.

²⁴³ WESTON, *Collected Writings*, pp. 326-327.

II (1601). Cet ouvrage contenait certes un poème de Weston adressé l'empereur, mais également plusieurs textes célébrant le talent de la poétesse, ainsi que le début du poème de Lipse en l'honneur de Gournay. En outre, sur la page de titre de ce recueil, Weston est désignée comme « la nouvelle Theano²⁴⁴ du nouveau siècle » (*seculi noui noua Theano*), alors que Lipse qualifiait de Gournay de « vraie Theano de notre époque » (*aeui nostri uera Theano*) – une incontestable imitation des mots de Lipse qui place Weston dans le sillage de sa prédécesseur. Ce genre d'imitation est fréquent dans les littératures latine, antique, médiévale et humaniste, et peut être vu comme un hommage rendu à Juste Lipse, mais il n'est pas impossible, si Lipse a eu connaissance de cet opusculé, que la subtile réécriture de ses propres mots lui ait déplu²⁴⁵.

En juin 1603, Weston compose des vers en l'honneur du couronnement de Jacques I^{er} (III.1) dans l'espoir d'obtenir un mécénat de sa part, bien que le roi fût connu pour son hostilité envers certaines femmes lettrées²⁴⁶. À peu près un an après avoir transmis sa composition, Weston apprend d'un certain William Turner, espion pour la couronne anglaise sur le continent²⁴⁷, qu'une personne de l'entourage du roi l'avait accusée de plagiat – et plus précisément, d'avoir mis son nom sur une production qui n'était pas la sienne, mais celle d'un autre atelier (III.3 : *non tuo quidem labore et industria conscriptos fuisse, uerum ex alterius prouenisse officina, tuique, praeter solum nomen, nihil illis inesse*) – et que le roi aurait déprécié son travail, perçu comme une flatterie forcée (III.3 : *ut ne aspexerit quidem, sed justa animi indignatione inique sibi traditos, tamquam palpum obtrusum, reiecerit*).

Pour réfuter ces accusations, Weston se tourne alors vers Stephen Lesieur, un ambassadeur anglais à la cour de Prague qu'elle avait déjà rencontré²⁴⁸. Prenant ces attaques très au sérieux, elle interdit « le plus mauvais calomniateur et les autres vauriens de son genre » (*pessimum hunc calumniatorem, aliosque huius farinae nequam homines*) de « la marquer d'un signe d'infamie » (*qui hanc mihi ignominiae notam (...) inurere non uerentur*). Le fait que sa poésie ait été reçue comme insignifiante, alors qu'elle émane d'un devoir et d'un sentiment patriotiques (*scripsi enim non laudis cupiditate, sed soli natalis amore, debitaque regis*

²⁴⁴ Dans le catalogue des femmes savantes à la fin des *Parthenica*, Theano est décrite d'abord comme une femme locrienne qui excellait dans la poésie lyrique, et ensuite comme une pythagoricienne autrice de commentaires philosophiques sur la vertu et d'apophtegmes. WESTON, *Collected Writings*, pp. 286-287.

²⁴⁵ L'emprunt des mots de Juste Lipse est indiqué par Donald Cheney dans CHENEY, « Virgo Angla », pp. 121-123.

²⁴⁶ Batshua Reynolds/Makin (1600 – après 1681), une autre poétesse latine, n'eut que peu de considération de la part de Jacques I^{er}. PAL, *Republic of Women*, pp. 180-181.

²⁴⁷ WESTON, *Collected Writings*, p. 179.

²⁴⁸ CHENEY Donald, « Virgo Angla : The Self-Fashioning of Westonia », dans *La femme lettrée à la Renaissance : actes du Colloque international (Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 27-29 mars 1996)*, Michel Bastiaensen (éd.), Bruxelles, Peters, 1997, pp. 119-128 : p. 125.

obseruantia adducta) la contrarie et l'inquiète. Afin de se disculper, elle affirme que « l'extrême maladresse de son style très grossier » (*ipsissima impolitissimi stili ruditās*) prouve que ses vers sont bien l'œuvre d'une femme qui manque de talent et de connaissances (*ex opere ipso apparebit auctor, femina nempe, cui nihil magis quam ingenium et eruditio deest*), recourant ainsi à une protestation de modestie dépréciative envers son sexe.

Dans sa longue réponse (III.4), Lesieur confirme que Turner, qui avait déjà porté atteinte à la réputation d'autres personnes, avait inventé cette calomnie de toutes pièces (*omnia ibidem quae de te uersibusque tuis protulit, falsa, fabulas, nugasque a se fictas et excogitatas puta*). Il rassure Weston en affirmant que le roi a bien accepté et lu ses vers (*ea (...) summa clementia acceperit, perlegeritque*).

3. Lien entre la légitimité de Weston et sa relation avec Baldhoven

Baldhoven a de toute évidence joué un rôle déterminant dans la carrière de Weston : cela s'observe dès la page de garde des *Parthenica*. Sur celle du premier livre, on peut lire : *Parthenicōn Elizabethae, Ioannae Westoniae [...] opera ac studio G[eorgi] Mart[ini] a Baldhouen, Sil[esii] collectus* (« Les écrits de jeune fille d'Elizabeth Jane Weston, rassemblés avec soin et dévouement par Georg Martin von Baldhoven, Silésien »). La couverture du deuxième livre reprend la même formule, mais substitue *collectus* par *editus*. Il convient dès lors de se demander pourquoi Weston a besoin d'un *collector* et d'un *editor*. À quelles fonctions ces termes renvoient-ils ?

La première responsabilité de Baldhoven consiste à relire, corriger et améliorer les lettres et poèmes de Weston, comme l'indiquent les verbes *lustrare*, *perlustrare* et *illustrare* qu'emploie la poétesse pour remercier son ami (cf. notamment III.21). Weston sollicite aussi son approbation quant à la sélection de textes à inclure dans les *Parthenica* (III.25). Toutefois, en l'absence de preuves matérielles attestant des interventions directes sur les textes, telles que la conservation de brouillons de la poétesse, il est difficile d'évaluer avec précision la part d'implication de Baldhoven dans les modifications textuelles observées dans les poèmes publiés à deux reprises (d'abord dans les *Poemata*, puis dans les *Parthenica*). Cependant, une pièce – le poème d'anniversaire adressé à Wilhelm Friedrich von Pisnitz (I.14) – illustrerait les interventions du réviseur et de l'éditeur. Dans sa version publiée dans les *Parthenica*, les premières lettres des vingt-huit vers forment un acrostiche révélant le nom du dédicataire. Or, dans la version antérieure, publiée dans les *Poemata*, huit vers sur les vingt-huit rompent cet acrostiche. Dans la mesure où il est difficile d'imaginer que vingt vers sur vingt-huit aient formé un acrostiche par hasard, il semble évident qu'une autre personne que Weston (probablement

Baldhoven) a cherché à améliorer le style du poème sans remarquer qu'il formait un acrostiche²⁴⁹. Weston aurait donc réclamé le rétablissement de celui-ci pour la seconde publication. Une édition génétique recensant les différences textuelles entre les *Poemata* et les *Parthenica*, ainsi qu'un tableau comparatif des ajouts, suppressions et déplacements entre les poèmes présents dans les deux éditions, permettraient d'avancer des hypothèses plus éclairées sur les pratiques éditoriales de Baldhoven et sa collaboration avec Weston. Dans son compte rendu de l'édition critique réalisée par Donald Cheney et Brenda Hosington, Arthur Rigg note d'ailleurs que certaines fables ésopiques (II.90-91) ont été presque entièrement réécrites pour leur publication dans les *Parthenica*²⁵⁰.

Même si la publication des *Poemata* et des *Parthenica* semble être le fruit d'une collaboration entre Weston et Baldhoven, il semblerait qu'une partie du contrôle sur son œuvre ait échappé à l'autrice et qu'elle n'ait pas toujours été satisfaite des interventions de son éditeur, comme en témoignent des notes manuscrites, supposées de la main de Weston et retrouvées presque à l'identique dans deux exemplaires des *Parthenica*²⁵¹. La première note²⁵² est un poème en distiques élégiaques écrit sur une feuille non reliée au reste du volume, adressé au lecteur et signé par Weston. La narratrice y exprime son irritation concernant l'inadéquation du titre (v. 6), les fautes typographiques (v. 7), ainsi que l'ajout non sollicité d'un *Catalogus doctarum virginum et feminarum* (vv. 11-12). Elle regrette également l'ordre des poèmes dans l'édition (v. 5), alors qu'elle avait travaillé à la collection de ses textes pendant plusieurs mois (III.30) et avait transmis l'ensemble à Baldhoven dans l'ordre souhaité pour l'édition (III.31)²⁵³. Elle se plaint enfin qu'on ait laissé un poète introduire des vers de son cru dans son œuvre à elle (vv. 9-10).

Bien qu'il ne soit pas explicitement nommé, le poète que désigne Weston est sans doute Georges Carolides, un humaniste tchèque et poète influent à la cour de Rodolphe II²⁵⁴. En effet, la seconde note manuscrite²⁵⁵, qui consiste en quelques épigrammes de deux à quatre vers, se

²⁴⁹ CHENEY, « Virgo Angla », p. 123 ; WESTON, *Collected Writings*, p. xxi note 10.

²⁵⁰ RIGG Arthur George, « Elizabeth Jane Weston: *Collected Writings* », dans *University of Toronto Quarterly*, Vol. 71, No. 1, 2001/2022, pp. 219-221 : p. 221.

²⁵¹ Le premier exemplaire est conservé à Londres (British Library, C.61.d.2) et son propriétaire est inconnu, tandis que le second est conservé à Prague (National Museum Library/Knihovna Národního muzea, 49 E. 38) et appartenait à Christoph Girsner. Dans les notes à la traduction, les sigles BL et KNM désignent ces exemplaires. Les extraits manuscrits sont copiés dans les deux exemplaires et si l'on se réfère à l'apparat critique établi par Cheney et Hosington, ces passages ne comportent qu'une seule variante. Cf. WESTON, *Collected writings*, pp. 304, 306-307.

²⁵² Le poème « Ad lectorem » et sa traduction se trouvent aux p. 64 de ce travail.

²⁵³ Ces deux lettres sont traduites aux pp. 51-55 de ce travail.

²⁵⁴ Weston, *Collected writings*, p. 65.

²⁵⁵ Ces épigrammes et leur traduction se trouvent aux p. 66 de ce travail.

situé à la fin du premier livre des *Parthenica*, dans les marges d'un poème de Georg Carolides (I.50). Dans ce poème, à la suite duquel il a ajouté quinze épigrammes aux sujets variés, tels que « De et pro typographis », « Aula et aulicus » ou « De baptisatis Judaeis », Carolides affirme avoir contribué à l'œuvre de Weston en y ajoutant ses propres vers (vv. 1-2 : *Ne uacet ulla tuis pagella, Johanna, libellis, / Adiice nostra tuis carmina carminibus*), et il justifie ce geste en invoquant l'amitié qui les unit :

Si lector facti causam uolet : omnia, dices,
Carolidae mea sunt et mea Carolidae.
Saepe mouent stulti pro carmine bella poetae,
At nostram euulget carmen amicitiam. (vv. 3-6)

Si le lecteur veut connaître la motivation derrière ce geste, tu diras :
« tous mes poèmes sont de Carolides, et tous ceux de Carolides sont les miens. »
Les poètes stupides se déclarent souvent la guerre pour un poème,
mais puisse ce poème faire connaître notre amitié.

Or, dans les marges du poème, Weston interpelle Carolides sur le caractère peu convaincant de son argument, et nie que ses poèmes soient ceux de Carolides ou que ceux de Carolides soient les siens.

Quel statut accorder à ces poèmes manuscrits ? La signature de l'autrice – complète ou abrégée – au bas des extraits est-elle suffisante pour les lui attribuer ? Cheney et Hosington, qui n'interrogent pas leur authenticité, n'ont cependant pas pu identifier de manière probante l'écriture de Weston²⁵⁶. D'une part, les passages manuscrits dans l'un et l'autre exemplaires des *Parthenica* ne relèvent pas de la même main : l'écriture des extraits dans l'exemplaire pragois serait celle de son propriétaire, Christoph Girsner, tandis que celle de l'exemplaire londonien reste inconnue. D'autre part, aucune de ces écritures ne peut être assimilée à celle d'une lettre manuscrite de Weston adressée à Joseph Scaliger et conservée à Munich²⁵⁷. Ces passages manuscrits auraient-ils dès lors été copiés par les propriétaires de chaque exemplaire sur la base d'une version des *Parthenica* annotée par Weston, qui aurait circulé peu de temps après la publication de l'œuvre en 1608 ? Cette hypothèse semble être la plus plausible, car qui, sinon Weston, aurait pu écrire ces vers ? Cependant, étant donné que le premier extrait manuscrit est conservé sur une feuille volante, nous ne pouvons pas nous assurer de son lien originel avec le volume des *Parthenica*.

²⁵⁶ WESTON, *Collected Writings*, p. xxviii.

²⁵⁷ Dans sa correspondance avec son éditeur (III, 28 et 30), Weston mentionne sa réponse à la lettre de Scaliger (III, 2) puis informe Baldhoven qu'elle ne la retrouve plus. Cf. WESTON, *Collected Writings*, pp. xxviii, 330-331.

Or, si ces documents manuscrits sont bien le fait de Weston, ils révèlent une *persona* assez différente de celle qui apparaît dans le reste de son œuvre. Le poème « Ad lectorem » corrobore le portrait d'une autrice ambitieuse (même après son mariage), soucieuse de la cohérence, de la forme et de la matérialité de son œuvre. En revanche, le ton spirituel et ironique révèle une sagacité et une force de caractère qui transparait moins par ailleurs : elle questionne le lecteur, derrière lequel se cachent les poètes et patrons qui ont glissé leurs vers dans son œuvre, et reprend ironiquement des opinions dévalorisantes à l'égard de la poésie féminine (vv. 19-20) tout en réitérant son désir d'autonomie sur le plan poétique (vv. 23-24 : *Tempus erit sine te (faueat modo Parca) pagellas / Impleat ut numeris Westonis ipsa suas*). Ces deux vers mettent en lumière la conscience que l'autrice a de son œuvre et traduisent son ambition, ou du moins son désir de publier ses poèmes futurs sans aucune intervention masculine. Le poème relativise aussi son pouvoir de décision dans le processus de publication : il semblerait que Baldhoven ait lui-même pris l'initiative d'ajouter à l'œuvre la contribution poétique de Carolides et le catalogue de femmes savantes.

La seconde note manuscrite peut être interprétée de la même manière. Certes, on a pu mettre en doute le fait que Weston y exprimerait une véritable indignation. En effet, les échanges poétiques inclus dans les *Parthenica* entre elle et Carolides²⁵⁸ ne laissent pourtant pas entrevoir de tensions, et c'est un poème de Carolides qui clôt le dernier livre des *Parthenica* (I.6) : le poète y souligne sa quête de perfection (vv. 7-8 : *Sed quia proiectis nugalibus, ardua quaeris / Et calcas animo ingenti uestigia rerum*) et le rôle actif qu'elle a joué dans le processus de publication de son œuvre (vv. 14-16 : *Expertus loquor, atque tuum testem invoco Librum, / Qui fortunatus modo te duce prodit in auras / Bellorum obscuras nebulis*). Selon Arthur Rigg, la poétesse aurait donc écrit les vers contenus dans la seconde note manuscrite sur le ton de la plaisanterie²⁵⁹. La lecture du passage ne me laisse pourtant pas cette impression. Dans des notes manuscrites marginales, l'autrice peut davantage dire ce qu'elle pense, et elle semble le faire avec force et fermeté : dans le distique *Cur tua scripta meis misces ? effare Georgi, / Nam mea nec tua sunt, nec tua dico mea*, l'affirmation portée par le verbe *dico* apparaît comme

²⁵⁸ Cf. I.34 (cf. l'édition et la traduction du poème, p. 27) et II. 94-96 (il s'agit de trois épigrammes de Weston sur la devise de Carolides « Memineris tui », que Carolides inclut dans ses *Parentalia*, epig. II.23-25). En outre, Carolides compose de son côté un poème en l'honneur de Weston (cf. WESTON, *Collected Writings*, pp. 390-393) ainsi qu'une épitaphe sur la mort de la mère de Weston, que Weston publie avec une élégie de sa part et une autre épitaphe écrite par Nicolas Maius (cf. WESTON, *Collected Writings*, p. 336-343).

²⁵⁹ RIGG, « Elizabeth Jane Weston: Collected Writings », p. 220 : « This is just playful: Carolides wrote the propempticon to the whole *Parthenica* (.60), and Weston's letters to Baldhoven accept his decisions on what to include; she jokes with 'Georgi' and uses his own words against him. »

l'expression simple et directe d'une volonté d'autonomie (« mes vers ne sont pas les tiens, et *je dis* que les tiens ne sont pas les miens »). Où serait ici la plaisanterie ?

Le second rôle joué par Baldhoven s'inscrit dans le domaine relationnel : de nombreux poèmes et lettres des *Parthenica* témoignent de l'aide apportée à Weston dans la constitution d'un réseau littéraire. Il se fait l'écho de son talent auprès de ses propres connaissances et de ses amis, qui à leur tour composent des vers à la gloire de Weston et la recommandent à d'autres hommes ou femmes de lettres susceptibles de défendre ses intérêts :

Quae mihi, Baldhoui facunde, expensa tulisti
Carmina Westoniae nobile uatis opus, (...)

Ces pièces ciselées que tu m'as apportées, éloquent Baldhoven,
Noble travail de la poétesse Weston, (...) (III.39, de Dousa à Baldhoven, vv. 1-2)²⁶⁰

Cum ad me scripsisset Georgius Martinus Baldhouenius, elegantissimi ingenii poeta, adserens fore, ut poematia quaedam tua in lucem propediem ederentur, rogauissetque ut quidpiam in laudem tuam meditarer : composui hanc odem alcaicam cum aliis duabus, quas boni consules, Westonia nobilissima.

Puisque Georg Martin von Baldhoven, ce poète de si grand talent, m'a écrit en affirmant que certains de vos poèmes allaient bientôt être publiés, et m'a demandé de préparer quelque chose en ton honneur, j'ai composé cette ode alcaïque ainsi que deux autres qui te satisferont, très noble Weston. (III.5, de Paul Melissus à Weston)

Baldhoven remercie ses amis qui ont contribué à faire grandir la réputation de Weston, comme en témoigne le poème III.49, qu'il adresse à Paul Melissus. Il insiste aussi auprès de certaines de ses connaissances qui ne répondent pas à ses sollicitations. Par l'intermédiaire de Daniel Heinsius, Baldhoven rappelle ainsi à Jan Dousa qu'il attend toujours sa composition poétique pour la publication des *Parthenica*²⁶¹. En outre, la lettre de Juste Lipse à Jan Moretus, mentionnée précédemment, atteste des efforts de Baldhoven pour défendre les intérêts de Weston, notamment en recherchant un imprimeur qui serait d'accord de publier son œuvre. Il veille également à excuser Weston auprès de ses contacts du retard qu'elle met à répondre à leurs lettres ou de la brièveté de ses réponses (III.25), et s'assure du bon acheminement des courriers de la poétesse (III.25²⁶² : *Rogo, ut has meas distribui cures, pro solita humanitate tua*).

²⁶⁰ Ce poème se trouve traduit aux pp. 62-63 de ce travail.

²⁶¹ WESTON, *Collected Writings*, pp. 410-411.

²⁶² Cette lettre se trouve traduite aux pp. 47-48 de ce travail.

Il peut sans doute paraître étonnant qu’une autrice ait besoin d’un tel intermédiaire pour publier ses œuvres, mais il ne faut pas oublier que les femmes lettrées à la Renaissance n’ont pas les mêmes opportunités que leurs collègues masculins en matière de scolarisation et de sociabilisation. Durant leur cursus académique, les jeunes érudits se constituent un réseau essentiel à leur carrière dans la *respublica litterarum*, souvent sous l’égide d’un mentor, qui, en plus de nourrir leur formation intellectuelle, leur ouvre des portes et leur offre des opportunités professionnelles en les introduisant à ses propres contacts²⁶³. Forts des recommandations de leur mentor, les hommes de lettres s’envolent ensuite sur les routes d’Europe pour réaliser leur *peregrinatio academica*, voyage durant lequel ils rencontraient en personne ceux avec qui ils entretenaient jusqu’alors une relation épistolaire²⁶⁴. Pour les femmes lettrées, la situation est bien différente : les institutions scolaires et les professions libérales leur étant inaccessibles, de même que le voyage, qui était contraire aux injonctions de modestie, s’entourer d’un mentor est d’autant plus crucial pour réaliser leurs ambitions littéraires et intellectuelles et obtenir une certaine notoriété²⁶⁵.

Au cours de mes recherches, j’ai identifié plusieurs poétesses latines pour lesquelles l’influence d’un ou de plusieurs hommes de lettres a joué un rôle important dans leur parcours, notamment en amplifiant leur voix. Camille de Morel, par exemple, bénéficie du soutien son précepteur gantois Charles Utenhove, une connaissance de son père. Après avoir vécu quatre ans au sein du foyer de la famille Morel, Utenhove quitte celle-ci pour accompagner l’ambassadeur de France en Angleterre. Cependant, Morel continue de correspondre avec son ancien précepteur, et ce dernier contribue à faire connaître son talent à l’étranger²⁶⁶. De même, Olympia Morata (1526-1551) sollicite un ami, le protestant Celio Secundo Curio, pour qu’il devienne son éditeur et publie son œuvre à titre posthume lorsque sa santé commence à décliner²⁶⁷. Un autre exemple est celui d’Anna Memorata (1615-après 1644), dont la plupart des poèmes connus sont publiés dans les *Lauri Folia* (1619 et 1622) de Chrystian Teodor Schosser. Schosser correspondait d’ailleurs avec Weston, dont il eut connaissance du génie par l’intermédiaire de Paul Melissus, un poète néo-latin également en contact avec plusieurs poétesses de son temps.

²⁶³ PAL, *Republic of Women*, pp. 19-20.

²⁶⁴ PAL, *Republic of Women*, pp. 18-19.

²⁶⁵ PAL, *Republic of Women*, pp. 18-20.

²⁶⁶ Weston reçoit notamment une lettre de Jeanne Othon, une jeune femme érudite brugeoise dont le père était un ami d’Utenhove. Voir HAWKINS R. L., « A Letter from One Maiden of the Renaissance to Another », dans *Modern Language Notes*, vol. 22, n°8, 1907, pp. 243-245.

²⁶⁷ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 286-288.

Dans ses lettres, Weston exprime une profonde reconnaissance à l'égard de son éditeur, qu'elle qualifie de « dévoué » (*beneuolus*, III.21). Les protestations de modestie abondent : Weston insiste sur le fait qu'elle ne pourra jamais le remercier suffisamment pour les services qu'il lui rend (III.22). Elle minimise ses propres productions poétiques, qu'elle estime insignifiantes, trop brèves et erronées (III. 21 et III.22), et craint que son œuvre n'accapare trop son éditeur (III.31). Elle va jusqu'à proclamer que l'estime dont elle jouit revient à Baldhoven (I.37). Les liens qui unissent Weston et Baldhoven prennent également la forme d'une amitié : Weston confie à « son ami si cher » la relecture de ses poèmes en lui accordant une confiance totale (III.21) et chérit leur amitié « stable et parfaite », malgré la distance occasionnelle qui la sépare de lui (III.28). Leur relation semble également comporter une certaine réciprocité, Weston mentionnant la relecture d'une collection de poèmes de Baldhoven (III.21)²⁶⁸. Cette amitié, qui semble vraie et sincère, n'exclut cependant pas les déceptions et le mécontentement qu'exprime Weston dans ses remarques manuscrites, qui autorisent à la fois une liberté de ton et une discrétion. Ces dernières permettent d'apporter à la *persona* de Weston des nuances qui demeurent invisibles dans l'œuvre éditée.

4. Rhétorique de soi : équilibre entre conformisme et transgression

4.1. *Virgo*

Il est aisé de croire que, pour une femme érudite, le seul choix de vie possible était le célibat, au couvent ou dans le siècle. Ce point de vue dérive de l'insistance dans les sources contemporaines sur la singularité des femmes savantes et sur leur « ambigüité sexuelle²⁶⁹ » : puisqu'elles se distinguent des autres femmes par leur intelligence et leur talent, elles ne seraient pas vraiment des femmes²⁷⁰. L'érudition leur retirerait leur spécificité sexuelle, les rendrait incompatibles avec le mariage et les éloignerait de la sphère de la maternité²⁷¹.

Je n'ai pas trouvé dans mes recherches de femmes justifiant leur choix du célibat par une forme quelconque d'« ambigüité sexuelle ». En revanche, le travail domestique, l'enfantement et l'éducation des enfants apparaissent à certaines comme des responsabilités pouvant constituer des freins concrets à l'activité intellectuelle. Dans une lettre à Nicolas Bourbon, Antoinette de Loynes (la mère de Camille de Morel) se confie ainsi sur sa difficulté

²⁶⁸ L'ensemble de ces lettres se trouvent traduites aux pp. 39-40 de ce travail.

²⁶⁹ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p. 5.

²⁷⁰ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 418.

²⁷¹ MÜLLER, « "*Monstrum inter libros*" », p. 133 ; LARSEN Anne R, « Catherine des Roches (1542-1587) : Humanism and The Learned Women » in *Journal of the Rocky Mountain Medieval and Renaissance Association*, t. 8, 1987, p. 98-117 : p. 104.

à se consacrer à la littérature tout en accomplissant les tâches au sein du foyer²⁷². Pour d'autres femmes, l'isolement dans une vie d'étude permet de satisfaire l'envie de cultiver une vie spirituelle en dehors des préoccupations temporelles, comme c'est le cas de la protestante Anna Maria Van Schurman (1607–1678)²⁷³. D'autres encore ne semblent pas avoir donné de raison à leur choix de garder le célibat, comme Camille de Morel (1547- ?). Selon Patricia Labalme, le renoncement au mariage aurait pu être aussi pour certaines femmes savantes une façon de contourner le système en place, même si je n'ai rencontré dans mes recherches aucun exemple de ce genre :

Many learned women eschewed marriage, with its burdens of childbearing and household management. This was to defy normality, to interrupt, horizontally, that system of marital and dynastic connection so crucial to the power structure of past societies, and vertically, the continuity of the clan²⁷⁴.

Toutefois, le mariage reste attendu des femmes, et beaucoup de femmes lettrées suivent cette voie tout en continuant à écrire, sans pour autant susciter d'opposition dans leurs milieux sociaux²⁷⁵. Dans les sociétés européennes du XVII^e siècle en particulier, les épouses érudites ne sont pas rares dans des unions protestantes ou catholiques qui valorisent la complicité et le partage d'intérêts intellectuels entre les époux²⁷⁶. Dans son ouvrage sur les poétesses latines, Jane Stevenson constate que parmi les deux cents autrices connues et actives après 1400, environ la moitié d'entre elles sont mariées, un quart sont célibataires (dont dix-huit religieuses) et pour le quart restant, les données manquent pour déterminer leur situation²⁷⁷. Malgré la représentativité limitée de cet échantillon, il tend à indiquer que le mariage pour les femmes savantes n'était pas une exception.

En ce qui concerne leur production littéraire, il a souvent été admis à tort que leur changement de statut mettait fin à leur carrière. Si certaines d'entre elles, une fois mariées, abandonnent en effet leurs aspirations intellectuelles, comme Alessandra Scala (1485-1550) et

²⁷² DAVIS M. Gerard, « A Humanist Family in the Sixteenth Century », dans *The French Mind : Studies in Honour of Gustave Rudler*, W. Moore e. a. (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1952, pp. 1-16 : pp. 2-3 ; FORD Philip, « An Early French Renaissance Salon : The Morel Household » dans *Renaissance and Reformation. Renaissance et Réforme*, n°28, 2004, pp. 9-20 : pp. 11-12.

²⁷³ PAL, *Republic of Women*, pp. 55-56.

²⁷⁴ LABALME, « Chapter 1 – Introduction », p.6

²⁷⁵ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 418.

²⁷⁶ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 418. Stevenson cite comme exemples Gabriella Patino à Padoue, Sophia Elisabeth Brenner à Stockholm, Helena Sibylla Wagenseil à Altdorf, Sarah Staples à Londres, Euphrosine Aue de Kolobrzeg, Lucrezia Bebbi de Reggio, et Sophiana Corbiniana de Pologne.

²⁷⁷ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 418 : « (...) the figures are as follows: thirty-two were single but in the world, eighteen were nuns, forty-four are sufficiently obscure that the point cannot be decided, and 107 were married. »

Cassandra Fedele (1465-1558), d'autres parviennent à concilier leurs études et la gestion du foyer, comme Margarete Welser (1481-1552).

La question du célibat et du mariage pour une femme savante, ainsi que celle des valeurs associées à la femme chrétienne façonnent la *persona* de Weston dans le corpus de textes étudiés. Weston se marie au mois d'avril de l'année 1603 avec Johannes Leo, un avocat à la cour de Rodolphe II. Les *Poemata*, publiés en 1602, datent donc d'avant son mariage. En revanche, les *Parthenica*, publiés cinq ans après son mariage, se constituent d'une part de textes déjà présents dans les *Poemata* (donc antérieurs à son mariage), et d'autre part, de nouveaux textes écrits avant et après son mariage.

Dans les *Poemata*, Weston se présente comme une *uirgo*, c'est-à-dire comme une vierge, une jeune femme non mariée. Bien que cette dénomination se rencontre dans l'ensemble du recueil, Weston l'emploie particulièrement lorsqu'elle cherche à obtenir les faveurs de Rodolphe II ou le soutien des personnes qui gravitent autour de lui, dans l'espoir de récupérer une partie des biens familiaux spoliés à la mort de son beau-père Edward Kelley. Dans les quatre poèmes envoyés à Rodolphe II (*Parth.*, I.1-4), que Weston signe *Orphana* et *Virgo Angla*, la poétesse supplie l'empereur de l'aider et d'entendre les prières d'une misérable :

Exaudita tibi sint vota, precesque rogantis,
Quae dat cum gemitu *uirgo misella* pio.

Puisses-tu entendre les vœux et les prières de suppliante,
Qu'une pauvre jeune femme formule dans un gémissement pieux. (I.2, vv. 11-14)

Dans les poèmes qui suivent, la *pauper uirgo* (I.6, vv.5-6) implore la pitié de ses protecteurs en invoquant leur amour de la justice (I.6, vv. 3-4 : *Da ueniam facilis : pietas hoc iussit, et omni / Quam colis officii munere, sancta Themis*), cherche à leur prouver son innocence (I.6, vv. 11-12 : *causam modo respice nostram, / Dixeris insontes nos mala tanta pati*) ou les remercie d'avoir accepté d'intercéder en sa faveur auprès de l'empereur (I.7, v. 5 : *Sum deuincta tibi propter benefacta*).

Le recours au terme *uirgo* permet donc à Weston d'attirer la pitié et la bienveillance de ses correspondants. *Virgo Angla* était également le surnom d'Élisabeth I^{re}, la reine d'Angleterre à cette époque – un clin d'œil qui ne devait pas passer inaperçu auprès de ses contemporains et qui renforce l'image d'exilée que Weston cherche à construire dans son œuvre.

Pourtant, ces textes sont republiés dans le premier livre des *Parthenica*, à une époque où le terme *uirgo* ne correspond plus à la situation de Weston. Cette dernière ne se désigne

d'ailleurs plus comme telle dans les poèmes composés une fois mariée²⁷⁸. Par exemple, dans sa lettre et son poème écrits en juin 1603 et adressés à Jacques I^{er} en l'honneur de son couronnement, Weston se nomme *anglica Westonia*, et non *Virgo Angla*, alors qu'elle cherche là aussi à solliciter la protection d'un souverain²⁷⁹.

Un *testimonium* présent dans le paratexte des *Parthenica* indique d'ailleurs l'embarras de Weston devant le fait que le recueil rassemble sans distinction ses œuvres de jeune fille et de jeune mariée. Il se situe dans la lettre manuscrite adressée au lecteur (« Ad lectorem²⁸⁰ »), où la poétesse (qui signe *uxor Ioannis Leonis (...), ex familia Westoniorum, Angla*) déplore l'inadéquation du titre, qui évoque ses œuvres de jeune fille (*Parthenica*, en grec, signifie littéralement « écrits de jeune fille »), alors que le volume comprend des pièces datant d'après son mariage (v. 6 : *Iunctaque parthenicis quae noua nupta dedi*). La page de titre présente en effet l'autrice comme une très noble *uirgo* anglaise, et seul le catalogue des femmes savantes à la fin du volume informe le lecteur qu'elle est l'épouse de Johannes Leo (*nunc Johannis Leonis in Aula Caesarea Pragae Agentis uxor*).

Weston serait-elle dès lors dérangée par la persistance de cette image de vierge, malgré son statut de femme mariée ? Si le terme *uirgo*, pris dans son sens littéral, ne décrit plus sa réalité, Weston ne semble toutefois pas rejeter la connotation morale de chasteté conjugale associée à ce mot. Il est également remarquable que Weston n'évoque jamais sa maternité dans les *Parthenica*, bien qu'elle ait donné naissance à sept enfants. Les seules mentions de cette maternité apparaissent dans sa longue élogie à la mémoire de sa mère (*In obitum*, publié à part), où elle évoque la mort prématurée de certains de ses enfants, et dans un poème de Balthasar Exner (non inclus dans les *Parthenica*) célébrant la naissance du premier enfant de Weston, une fille nommée Maria Polyxena. Par ailleurs, Weston qualifie son union de heureuse (cf. III.30) et cite Johannes Leo dans les lettres envoyées à Baldhoven, mais elle ne s'attarde pas sur les contraintes inhérentes à son rôle d'épouse. Les seules difficultés concrètes ayant entravé son entreprise littéraire semblent être la perte de ses proches (son beau-père, son frère et sa mère), ainsi que des soucis financiers et une procédure judiciaire, qui l'avaient initialement poussée à écrire.

²⁷⁸ Ce n'est pas l'avis de Brenda Hosington (« Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », pp. 109 et 112), qui affirme que Weston s'est accrochée à ce titre de vierge même après son mariage. Cependant, après avoir passé en revue l'ensemble des poèmes des *Parthenica*, je n'ai trouvé aucune mention de Weston s'identifiant à une vierge une fois mariée.

²⁷⁹ III.1 : *me cum matre vidua desertissimaque, regiae et paternae tuae tutelae, omni qua decet animi, submissione commendans, supplicansque ut non minorem nobis, quamuis a patria procul remotis, clementiam indulgeat, ac si protectioni tuae aut solo natali propiores uiueremus.*

²⁸⁰ La traduction de cette lettre se trouve aux p. 64 de ce travail.

Ce silence sur l'expérience de la maternité dans l'œuvre de Weston serait-il lié à un désir de se fondre dans la masse des écrivains contemporains ? Ou bien s'agirait-il de gommer les aspects du mariage jugés futiles et encombrants pour un épanouissement littéraire et spirituel – la piété étant une facette de la *persona* de Weston qui traverse toute son œuvre²⁸¹ ? Une étude comparative examinant si certaines autrices ont abordé le quotidien du mariage et de la maternité, et de quelle manière, permettrait certainement de répondre à ces questions.

Une dernière interrogation subsiste concernant l'emploi du terme *uirgo*. En effet, certains éloges dans le *Tumulus* à la mémoire de Weston (1612) soulignant l'amour chaste qui l'unissait à son mari (IV, vv. 11-12 : *castus / Inque uirum subiit coniugalis amor*), et le titre de l'œuvre (*In beatissimum decessum feminae nobilissimae poetriae celebratissimae Elisabethae Ioannae Leonis, ex nobilissima Anglorum familia Westoniae*) situent Weston dans son rôle de femme mariée. Pourtant, certains contributeurs de cet ouvrage collectif continuent de projeter sur elle l'image d'une *uirgo* : l'un d'eux intitule son poème « De eadem [Westonia], comparata cum aliis virginibus » et interpelle Weston en s'exclamant *O uirgo !* (II, v. 11), tandis qu'un autre compare le visage de Weston à celui d'une jeune vierge aux joues rosées (I, vv. 5-6 : *Siue decus formae et uernantia uirginis ora / Et quondam roseas intueri genas*). Puisque les admirateurs de Weston utilisent l'appellation *uirgo* alors qu'elle est mariée, le sens de ce mot se serait-il détaché de sa dénotation première (jeune femme, vierge) ainsi que de certaines de ses connotations chrétiennes (chasteté) pour finalement devenir un cliché ?

Pour clore ce point, revenons sur le mariage de Weston. Ce dernier fut l'objet d'un échange épistolaire entre Weston et son éditeur, Baldhoven, attestant de l'importance de cette décision. Cependant, la compréhension des sentiments et de la position de Baldhoven quant à ce changement de statut de Weston dépend de l'interprétation du terme *offensio* qu'emploie Weston lorsqu'elle reformule la réaction qu'eut Baldhoven à l'annonce de son mariage :

Pro fauore tuo tibi gratias ago, eumque ut continues, oro. Miror te hic de nouae conditionis *offensione* loqui : nec quid hoc ipso uelis, intelligo. De statu meo quod sollicitus es, amici officium praestas ; cur igitur, te id facere, aegre feram ?

Pour tes bienfaits, je te remercie, et je prie pour que tu continues à me les accorder. Je m'étonne que tu parles ici *du caractère choquant de / d'un mécontentement concernant* ma nouvelle condition, et je ne comprends pas ce que tu veux dire par là. En t'inquiétant

²⁸¹ En réponse à Feighius qui lui demande de lui transmettre un portrait d'elle, elle répond que le temps lui manque parce que son principal souhait est de servir Dieu en cultivant la piété et la modestie (III.13 : *Cupio enim interno pietatis et pudicitiae cultu Deo primum*). À Georg Carolides, elle affirme que son seul dessein est de chanter la louange du Christ et de plaire à Dieu (I.34, vv. 14-22, voir la traduction aux pp. 27-29 de ce travail). Elle réitère cette aspiration dans un poème à Eric Lymburch (I.29, v. 8 : *Sat mihi si Christo sim proba, grata probis*).

de mon statut, tu remplis le rôle d'un ami : pourquoi serais-je donc contrariée que tu le fasses ? (III.30 – 1^{er} juillet 1603)

Une première interprétation consiste à penser que la nouvelle du mariage de Weston aurait choqué Baldhoven, car cette décision ne va pas de soi pour une femme savante. *Offensio* serait alors compris au sens premier de « action de se heurter contre » (proche du sens premier du verbe *offendere* : « choquer »). Baldhoven aurait ainsi été déçu que Weston se marie, car il considère que ce nouveau statut de femme mariée (et de future mère) est contraire à de grandes ambitions littéraires, le célibat ayant souvent été depuis l'Antiquité considéré comme un impératif pour les gens de lettres²⁸². En ce sens, il lui exprimerait son inquiétude comme le ferait un ami.

En revanche, Donald Cheney et Brenda Hosington estiment que Baldhoven aurait envisagé de se marier avec Weston²⁸³. Il se serait alors senti trahi (*offensio*, au sens de « mécontentement » ou « fait d'être blessé ») par la décision de Weston de se marier avec quelqu'un d'autre que lui, et aurait ressenti par conséquent un malaise à l'idée de continuer à superviser la publication des textes de Weston, dès lors que cette dernière obéissait à un autre homme. Weston feindrait alors de ne pas comprendre sa gêne et ressentirait le besoin de rappeler la démarche de Baldhoven en excluant toute ambiguïté : il lui rend les services d'un ami, et elle l'encourage à poursuivre son travail d'édition en lui parlant de ses souhaits pour la publication des *Parthenica*.

Les chercheurs avancent deux éléments supplémentaires pour étayer cette hypothèse. D'une part, Weston aurait été réticente à annoncer ses fiançailles à Baldhoven, car elle y fait une allusion dans une première lettre, mais ne lui communique la nouvelle explicitement qu'après que Baldhoven y ait fait lui aussi allusion :

Conditio mea talis est, qualem praesens percepisti ; quamuis iam paululum tolerabilior, ut ex Domini Maii nuperrimis procul dubio intellexisti.

Ma situation est telle que tu l'as perçue quand tu étais là, quoique déjà un peu plus supportable, comme tu l'as sans doute appris de la dernière lettre de monsieur Maius. (III. 29 – 1^{er} avril 1603)

Statum et conditionem meam si ignoras, scias me ex nutu et providentia singulari Dei optimi maximi, mense Aprili praeterito anni huius, nuptam esse Iuris Consulto Domino Iohanni Leoni, Germano in Aula Imperiali causarum Patrono etc., cum quo, laus superis, hactenus satis feliciter uixi. Deus nobis sua gratia adsit ulterius.

²⁸² WALTER Éric, « Abélard ou le célibat des gens de lettres », dans « Représentations de la vie sexuelle », numéro thématique, *Dix-huitième Siècle*, n°12, 1980, pp. 127-152 : pp. 127, 129-130, 133-135.

²⁸³ WESTON, *Collected Writings*, pp. xiii-xiv ; CHENEY, « Virgo Angla », p. 126.

Au cas où tu ignores ma situation et ma condition, sache qu'avec l'assentiment et la providence particulière de Dieu tout-puissant, au mois d'avril passé de cette année, j'ai épousé l'avocat allemand Johannes Leo, défenseur à la Cour impériale, avec qui, Dieu soit loué !, je vis assez heureusement depuis lors. Puisse Dieu continuer à nous protéger avec sa grâce²⁸⁴. (III.30 – 1^{er} juillet 1603)

D'autre part, un poème de Carolides qualifiant Weston de « jeune femme digne du lit nuptial d'un bon poète²⁸⁵ » (*Virgo digna boni toro poetae*), pourrait suggérer l'éventualité d'un mariage avec Baldhoven, puisque Johannes Leo ne semble pas avoir publié de poésie,²⁸⁶ si ce n'est une édition de poèmes d'anniversaire (*carmina natalicia*) que nous n'avons pas conservée (cf. I.35). Ce poème de Carolides n'est d'ailleurs pas inclus dans les *Parthenica*.

Ces possibles intentions de mariage de Baldhoven pourraient expliquer son malaise face à la nouvelle situation de Weston, et contribuer à l'inquiétude et à l'incertitude de Weston quant à l'engagement de Baldhoven comme éditeur des *Parthenica*. En effet, dans la lettre III.32 (datée du 7 mars 1605)²⁸⁷, la dernière adressée à Baldhoven dans les *Parthenica*, Weston revient sur les modalités de la publication de ses textes, et s'inquiète que Baldhoven puisse ne plus être d'accord d'en assurer l'édition. Paraissant plus distante que dans les lettres précédentes, elle lui demande de lui faire part de sa décision et s'étonne de ne plus avoir eu de lettres de sa part. Un an sépare d'ailleurs les lettres III.31 et III.32, bien que Baldhoven et Weston aient correspondu entretemps.

Tout ce raisonnement, à partir des lettres évoquées ci-dessus, semble cohérent, mais force est de reconnaître que l'inclusion de ces lettres dans les *Parthenica* est surprenante si Baldhoven avait réellement eu l'intention d'épouser Weston. Cherchait-il à lever l'ambiguïté que son rôle auprès de Weston aurait pu susciter ? Ou voulait-il faire croire qu'il n'en était pas conscient²⁸⁸ ? En outre, les arguments concernant l'omission du mariage de Weston et le poème de Carolides sont contestables : l'allusion au changement de statut de Weston dans la lettre III.29 est plutôt sibylline, et Baldhoven n'est pas le seul « bon poète » à pouvoir prétendre à la main de Weston. Il semble donc tout aussi plausible que Baldhoven ait simplement souhaité à Weston le célibat, dans la mesure où il estimait que ce statut de *uirgo*, adopté par beaucoup de femmes savantes, aurait pu mieux servir les ambitions littéraires (et spirituelles) de son amie.

²⁸⁴ La totalité de ces deux lettres et leur traduction se trouvent aux pp. 51-52 de ce travail.

²⁸⁵ *Parentalia*, Anagrammatismi 270 [fol. 66r], v. 9 ; pour le poème en entier, cf. WESTON, *Collected Writings*, pp. 390-393.

²⁸⁶ WESTON, *Collected Writings*, p. 227.

²⁸⁷ Cette lettre se trouve traduite aux pp. 53-55 de ce travail.

²⁸⁸ C'est l'avis d'Hosington et de Cheney. WESTON, *Collected Writings*, pp. xiii-xiv.

4.2. Femmes savantes dans l'œuvre de Weston

Dans deux poèmes des *Parthenica*, Weston se compare à des femmes érudites (d'époque ancienne et plus récente) et semble contester la position de supériorité que lui confèrent ses admirateurs. Dans le poème I.34 adressé à Carolides, Weston affirme qu'elle ne souhaite pas surpasser le talent de Sappho (la *Lesbia uates*) et des autres *poetriae* (*Heliconiades quae coluere deas*), ni s'emparer du prestige dont elles jouissent, mais qu'elle aspire à devenir, comme Sappho (*qualis erat Lesbia*), une grande poétesse :

Vatibus haud cupiam dici praelata uetustis :
De celebri nullum sede mouere uelim.
Floreat a primo postremum Lesbia in aeuum,
Ac Heliconiades quae coluere deas.
Posterior sit adhuc aetas haec nostra, priori
Par numerum numero, sed bonitate prior.
Tu uero teneram qui tanto carmine Musam
Prosequeris, qui me uatibus annumeras,
Deprecor a summo deposcas numine tandem,
Vt sim, qualis erat Lesbia ; sorte puto.
Tunc tibi carminibus gratabor, culte Georgi ;
Altera tunc pro me Lesbia, uota feram. (vv. 23-34)

Je ne souhaite pas du tout que l'on me préfère aux poètes antiques :
De son illustre siège, je ne voudrais chasser personne.
Que la Lesbienne brille du premier temps jusqu'au dernier,
Ainsi que celles qui ont honoré les déesses de l'Hélicon.
Puisse notre époque, qui toujours viendra en second, égaler la première
En nombre d'années, mais être la première en bonté.
Quant à toi qui accompagnes ta délicate Muse par tant de poèmes,
Toi qui me comptes parmi les poètes,
Je te prie d'enfin demander à la plus haute divinité
Que je sois telle qu'était la Lesbienne – j'entends par là : sur le plan de la destinée.
Alors je te féliciterai avec des poèmes, Georg, homme cultivé ;
Alors, devenue une autre Lesbienne, je m'acquitterai de mes vœux²⁸⁹.

Certes, Weston pourrait faire allusion au sort malheureux de Sappho, qui finit par un suicide, tel que raconté dans la quinzième épître des *Héroïdes* d'Ovide. Pourtant, il semblerait que Weston fasse plutôt allusion au destin de Sappho en tant que poétesse. En effet, Sappho était aussi réputée comme *poeta et puella docta* tant pour les auteurs latins, comme l'indique un poème de Catulle²⁹⁰, que pour les lettrés des XVI^e et XVII^e siècles, comme en témoignent le

²⁸⁹ Ce poème se trouve édité et traduit en entier aux pp. 27-29 de ce travail.

²⁹⁰ CATUL., 35, 16-17 : *ignosco tibi, Sapphica puella / musa doctior*.

catalogue des femmes savantes à la fin des *Parthenica* (*Sappho Lesbica Lyrica*), ainsi que la rubrique au sujet de Sappho dans les *Épithètes* du lexicographe français Maurice de La Porte :

Sapphon. Douce, lesbienne, dixième Muse, amoureuse, poétesse, ingénieuse, célèbre. Ce fut une femme très docte en poésie, inventrice du vers saphique, en l'honneur de laquelle les Romains érigèrent une statue de porphyre richement ouvree²⁹¹.

Weston développe un argument similaire dans le poème I.30, envoyé à un certain Eric Lymburch. En effet, elle affirme ne pas prétendre dépasser (*uincere*) Praxilla²⁹², Sappho, Corinne²⁹³, Olympia Morata²⁹⁴ et les sœurs Morel²⁹⁵, car elle se sent bien moins talentueuse qu'elles :

Non ego Praxillam, Sappho, doctamque Corinnam
Carminibus dicar uincere posse meis.
Non ego docta tibi praeferri, Fulvia, quaeram ;
Cum mea ab aridulo uenula fonte fluat.
O utinam faciles aequaret Musa Morellas ;
Surgeret ex Musis laus mihi digna meis. (vv. 1-6)

Ces deux extraits inscrivent l'ambition littéraire de Weston dans la lignée d'autres poétesses latines. La réussite de ces femmes fait naître chez elle de l'émulation : se présentant modestement comme inférieure à elles, Weston les admire et souhaite les égaler (I.34, vv.31-32 : *Deprecor a summo deposcas numine tandem, / Vt sim, qualis erat Lesbia ; sorte puto* ; I.30, vv. 5-6 : *O utinam [...] / Surgeret ex Musis laus mihi digna meis*). Toutefois, cette comparaison ne vise pas à leur faire de l'ombre ou à entraîner de la concurrence entre elles. Refuser d'entrer en rivalité avec d'autres femmes lui permettrait alors de prendre de la distance avec le modèle stéréotypé de la *uirgo erudita* et ainsi éviter d'être isolée, méprisée ou ridiculisée par la gent masculine.

²⁹¹ LA PORTE Maurice de, *Les Épithètes*, Paris, 1571, p. 238.

²⁹² Praxilla est une poétesse de Sicyone connue aux alentours de 451 av. J.-C., selon saint Jérôme. Elle est l'autrice d'hymnes, de chansons à boire et de dithyrambes. WESTON, *Collected Writings*, p. 61.

²⁹³ Corinne est une poétesse de Tanagra souvent considérée comme contemporaine de Pindare. Elle aurait battu ce dernier à un concours de poésie. STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 12 ; WESTON, *Collected Writings*, p. 283.

²⁹⁴ Olympia Fulvia Morata (1526-1551), née à Ferrare, est probablement l'écrivaine latiniste la plus célèbre de son siècle. Elle est l'autrice de poésie, de lettres, d'essais et de dialogues (dont certains ont comme interlocutrice son amie Lavinia della Rovere). Elle fut notamment la suivante et la tutrice d'Anne d'Este, fille de Renée de France, la duchesse de Ferrare. STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 285-288 ; WESTON, *Collected Writings*, p. 61.

²⁹⁵ Camille, Lucrèce et Diane de Morel sont les filles prodiges de Jean de Morel et d'Antoinette de Loynes, qui rassemblaient chez eux, à Paris, humanistes, érudits et poètes (dont les membres de la Pléiade). Parmi les trois sœurs Morel, Camille (1547- ?) est celle qui suscite le plus d'admiration de ses contemporains. WESTON, *Collected Writings*, p. 61. Robin Diana, « Gender », pp. 368-369.

Recourt à cette même stratégie l'humaniste Laura Cereta (1465-1499). Dans une lettre intitulée *De liberali mulierum institutione* (1488), Cereta condamne les flatteries d'un certain Bibolo Semproni²⁹⁶, qui méprise indirectement les femmes en dépeignant Cereta comme une exception par rapport à son genre, et rejette vigoureusement son soutien. Elle démontre à l'aide de sources classiques, historiques et mythologiques que des femmes se sont distinguées à tous les siècles, malgré les freins liés à leur condition. Ces femmes, placées sur un pied d'égalité et présentées sans insistance particulière sur leur identité sexuelle, forment ainsi non seulement une lignée (*generositas*), mais aussi une *respublica mulierum*²⁹⁷. Cereta finit par affirmer que la rareté des femmes intellectuelles ne tient pas à leur nature, mais seulement aux coutumes en vigueur²⁹⁸.

À la Renaissance, certaines femmes de lettres ont donc pu s'identifier à des figures féminines (dont surtout leurs contemporaines) non seulement pour se surpasser ou autoriser leur entreprise d'écriture, mais aussi pour défendre leurs droits. Alors que ces noms de femmes érudites, poétesses et souveraines ont d'abord servi à alimenter des compilations écrites par des hommes probablement davantage dans une optique d'exercice rhétorique (*adynata*) pour tenter de « prouver l'impossible » que dans une optique de réel changement sociétal²⁹⁹, ils sont ensuite récupérés par des femmes intellectuelles en tant qu'exemples en faveur de l'éducation des femmes, de leur vertu et de leurs capacités intellectuelles dans le contexte de la querelle des femmes³⁰⁰. Ces recueils d'*exempla* rhétoriques, dont certains ont connu une large diffusion³⁰¹, influencent donc la réalité des femmes qui s'en sont imprégnées, en les encourageant à

²⁹⁶ Entre 1488 et 1492, Laura Cereta fait consciemment circuler une collection de ses lettres (ses *epistolae familiares*) parmi des humanistes et érudits de Brescia (dont elle est originaire), Vérone et Venise. Conçues pour être dévoilées publiquement, ces lettres n'auraient d'ailleurs probablement pas été envoyées à leurs destinataires, dont plusieurs semblent être fictionnels. C'est notamment le cas de son détracteur Bibolo Semproni. STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 146-147.

²⁹⁷ CERETA Laura, *Collected Letters of a Renaissance Feminist*, éd. et trad. en anglais par Diana Robin, Chicago / Londres, University of Chicago Press, 1997 (The Other Voice in Early Modern Europe), pp. 74 et 80n, cité dans Robin, « Gender », p. 363.

²⁹⁸ N'ayant pas pu consulter l'édition de la correspondance de Cereta, je commente cette lettre sur base du résumé qu'en fait Albert Rabil Jr. dans RABIL Albert Jr., *Laura Cereta. Quattrocento Humanist*, Binghamton, Center for Medieval and Early Renaissance Studies : State University of New York at Binghamton, 1981, pp. 101-102.

²⁹⁹ COLIE Rosalie, *Paradoxia Epidemica*, Princeton, Princeton University Press, 1966, p. 102, cité dans STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 25 ; WOODBRIDGE Linda, *Women and the English Renaissance: Literature and the Nature of Womanhood, 1540-1620*, Urbana, University of Illinois Press, 1984, cité dans STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 25 ; BENSON Pamela Joseph, *The Invention of the Renaissance Woman. The Challenge of Female Independence in the Literature and Thought of Italy and England*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 1992, pp. 2-3, cité dans STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 25 ; STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 25-26, note 73 : « [Benson] argues that the formality of exchange within the *querelle des femmes* is an indication of the formality of the controversy: the same writer could pen both an attack on women and a defence. »

³⁰⁰ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 25-27 ; ROBIN, « Gender », pp. 363-364.

³⁰¹ C'est notamment le cas du *De Nobilitate et Praecellentia Foemini Sexus* de Cornelius Agrippa (Anvers, Michael Hillenius, 1529), qui fut traduit en français et en anglais. STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 26.

poursuivre leurs ambitions intellectuelles. C'est le cas de certaines dédicataires de ces *defensiones*, pour qui la lecture d'un tel ouvrage pouvait les inspirer et les encourager dans leurs études et l'éducation de leurs filles³⁰², ou de Weston qui, comme nous l'avons vu, semble s'identifier à certaines figures féminines dans son œuvre. Finalement, des femmes érudites d'époque plus récente sont intégrées à ces listes de femmes remarquables, que les hommes de lettres voyaient comme des jeux d'esprit ou une bataille littéraire³⁰³ : on y constate ainsi la présence de Cassandra Fedele (1465–1558), d'Olympia Morata (1526-1551), de Marie de Gournay (1565–1645), d'Anna Maria van Schurman (1607–1678) et même de Weston (citée dans le catalogue ajouté aux *Parthenica*)³⁰⁴.

Si le talent d'autres poétesses latines inspire Weston, il convient de remarquer que son envie de s'améliorer semble avant tout motivée par la poésie de ses correspondants masculins et les compliments qu'ils lui adressent. Elle aspire à être à la hauteur de leurs espérances et à correspondre à ce qu'ils perçoivent chez elle³⁰⁵ :

Doctrinae studium, ad quod prius natura propendebam, plurimum mihi auxisti, meque doctissimis tuis Musis eo concitasti, ut qualis dicor et uideor, talis in posterum esse studeam.

Tu as grandement renforcé chez moi l'envie d'apprendre, pour laquelle j'avais déjà auparavant un penchant naturel, et ta savante poésie m'a tellement inspirée que j'aspire dans l'avenir à être telle que tu me décris et perçois. (III.6, à Paul Melissus)

Nimis certe copiosus es in laudibus meis : quae maximum mihi calcar esse deberent ad entendum ut, si quod in laudem meam dicis non ita est, sit ita, quia dicis.

Tu es assurément trop abondant dans tes éloges à mon égard : ceux-ci devraient vivement m'inciter à me surpasser, pour que, quand tu dis quelque chose en mon honneur qui n'est pas vrai, cela le devienne parce que tu le dis³⁰⁶. (III.23, à Georg Martin von Baldhoven)

Bien que flatter le destinataire soit un lieu commun de la lettre de remerciement, ces mots d'éloges pourraient aussi permettre à Weston de s'assurer de la bienveillance de ses correspondants, dont elle dépend pour construire sa carrière littéraire.

³⁰² Bartolomeo Goggio dédie à Éléonore d'Aragon/de Naples son *De Laudibus Mulierum*. Les filles d'Éléonore, Isabella et Beatrice d'Este, reçurent une formation intellectuelle poussée, et l'une d'elle, Beatrice, est elle-même la dédicataire du *De claris mulieribus* de Jacopo Filippo Foresti de Bergame. STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 26-27.

³⁰³ Labalme, « Chapter 1 – Introduction », p. 6.

³⁰⁴ STEVENSON, *Women Latin Poets*, p. 26 ; WESTON, *Collected Writings*, p. 301.

³⁰⁵ Pour d'autres exemples, voir III.35 (à Balthasar Cremer) et III.36 (à Joachim Schlegel).

³⁰⁶ Ces deux lettres se trouvent éditées et traduites en entier aux pp. 43-44 de ce travail.

Conclusion

À travers ma recherche, j'ai tenté d'analyser comment Elizabeth Jane Weston légitime sa position d'écrivaine. Mon analyse révèle qu'elle façonne une *persona* qui oscille entre conformisme et transgression par rapport aux normes de genre des XVI^e et XVII^e siècles. Elle concilie de manière complexe différents impératifs sociaux, genrés et religieux afin de construire une représentation littéraire d'elle-même qui autorise sa parole de femme dans les domaines masculins de la littérature et du savoir. Cette démarche, consciente ou non, souligne la performativité inhérente aux constructions de genre et crée généralement un malaise parmi les humanistes : une femme aussi intelligente qu'un homme est-elle encore une femme ? Comme nous l'avons vu, la majorité des hommes de lettres ne réévaluent pas la « nature » féminine et tendent à faire coexister deux idées contradictoires : d'une part, une infériorité du sexe féminin, et d'autre part, la valorisation de *certaines* femmes talentueuses et vertueuses appartenant à leur milieu social³⁰⁷.

Dans cette recherche d'équilibre pour être acceptée par ses contemporains, Weston recourt à l'étiquette de *uirgo* quand elle en a surtout besoin, mais s'en détache dès que cette dernière ne correspond plus à sa réalité de femme mariée. Pourtant, ce nouveau statut n'occupe pas une place particulièrement importante dans la construction de sa *persona*, puisque Weston omet son expérience de mère et d'épouse. Les *Parthenica* semblent ainsi offrir un instantané d'une posture littéraire en cours de construction.

Weston s'associe à deux reprises à d'autres femmes savantes dans son œuvre, mais contrairement aux comparaisons de ses contemporains, la poétesse semble se placer sur un pied d'égalité, voire d'infériorité, par rapport à elles. Ce faisant, elle questionne les discours de ses admirateurs qui la présentent comme une exception et paraît s'aligner sur le point de vue de certaines autres femmes érudites, qui estimaient que faire l'éloge d'une femme parce qu'elle diffère des autres en se rapprochant d'une vertu jugée masculine revenait à discriminer toutes les femmes. Cependant, Weston ne fournit aucun indice pour savoir si les femmes savantes vivant à Prague ou en Bohême se sont constituées en réseau. À cet égard, même si sa *persona* dessine les contours d'une collectivité féminine, Weston semble se situer entre deux mondes : celui de la femme isolée au sein des cercles humanistes masculins, et ce « collège » de femmes savantes qui se cristallisera peu de temps après la mort de la poétesse.

Les *Parthenica* révèlent une autrice ambitieuse et soucieuse de la cohérence de son œuvre. Elle porte un regard réflexif sur son projet d'écriture et s'implique activement dans le

³⁰⁷ STEVENSON, *Women Latin Poets*, pp. 418-419.

processus d'édition et de publication aux côtés de son éditeur, Baldhoven. L'engagement de ce dernier, son allié et ami, est un élément essentiel pour comprendre l'inclusion de Weston dans l'intelligentsia de son temps. Cependant, le fait que les *Parthenica* dépendent de l'intervention et du jugement des hommes de lettres entraîne une perte de contrôle de l'autrice sur son œuvre. Elle exprime clairement son mécontentement et son aspiration à, un jour, publier ses poèmes de manière autonome. C'est avec cette même conscience d'elle-même qu'elle se défend vigoureusement lorsqu'elle est accusée de plagiat.

Weston s'illustre donc brillamment dans la *respublica litterarum*. Cependant, elle ne s'assimile pas entièrement aux modèles masculins, ni ne renonce aux attentes imposées aux femmes. Au contraire, elle trace une voie singulière et contribue à redéfinir les contours de la participation féminine dans la sphère littéraire néo-latine.

Bibliographie

1. Usuels

Biographie nationale, publiée par l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, 1866-1986, 44 vol.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934.

GOULET Richard, *Dictionnaire des philosophes antiques*, vol. VII (d'Ulpian à Zoticus, avec des compléments pour les tomes antérieurs), Paris, CNRS Éditions, 2018.

HOVEN René, *Lexique de la prose latine de la Renaissance*, 2^e édition revue et augmentée, traduction anglaise par Coen Maas, Leiden / Boston, Brill, 2006.

Neue Deutsche Biographie, Berlin, Duncker & Humblot, 1994.

Oxford Dictionary of National Biography, vol. 31 et 58, Oxford, Oxford University Press, 2004.

VAN DER AA A. J., *Biographisch woordenboek der Nederlanden*, Haarlem, 1852-1878. Réimpression : Amsterdam, 1969, 7 vol.

2. Textes (sources primaires)

APULÉE, *Apologie. Florides*, texte établi et traduit par Paul Valette, Paris, Les Belles Lettres, 1960 (Collection des Universités de France).

CICERO, *Letters to Atticus*, vol. II (livres III-IV), édité et traduit par D. R. Shackleton Bailey, Londres / New York, Cambridge University Press, 1965.

CICERO, *Letters to Atticus*, vol. II (livres VIII-XI), édité et traduit par E. O. Winstedt, Londres, Heinemann / Cambridge, Harvard University Press, 1966 (The Loeb Classical Library).

CICERON, *Brutus*, texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1960 (Collection des Universités de France).

CICERON, *De natura deorum. Academica*, avec une trad. anglaise de H. Rackham, Londres, Heinemann / Cambridge, Harvard University Press, 1961 (The Loeb Classical Library).

CICERON, *The Speeches. Pro Caelio / De provinciis consularibus / Pro Balbo*, avec une trad. anglaise de R. Gardner, Londres, Heinemann / Cambridge, Harvard University Press, 1958 (The Loeb Classical Library).

DEE John, *John Dee's Diary. Catalogue of Manuscripts and Selected Letters*, James Orchard Halliwell, James Crossley, John Eglington Bailey e.a. (éds), New York, Cambridge University Press, 2013 (première édition : 1842).

DORAT Jean, *Les Odes latines*, Geneviève Demerson (éd.), Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, 1979.

ÉRASME DE ROTTERDAM, *Les Adages*, Jean-Claude Saladin (éd.) , Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Le Miroir des Humanistes).

EVELYN John, *Numismata. A Discourse of Medals, Ancient and Modern*, Londres, 1697.

EXNER Balthasar, *Anchora utriusque uitae : hoc est Symbolicum Spero Meliora...*, Hanoviae, Typis Wecheliani, 1619.

FARNABY Thomas, *Index Poeticus commonstrans descriptiones, comparationes, allusiones, ritus, locos communes, fabulas illustriores, etc. : quae habentur apud poetas, veteres et recentiores, maiorum et minorum gentium*, Londini, Typis J. Richardson, Impensis G. Conyers et M. Wotton, 1689.

FULLER Thomas, *The History of the Worthies of England*, vol 2, John Nichols (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2015 (première publication en 1811).

GRUNINGIUS W., *Quaestio perpulchra. Utrum gradus ac titulus doctoris hominem nobilem dedeceat, an non ?*, Erphordiae, apud heredes Melchioris Saxonis, 1599.

HORACE, *Épîtres*, texte établi et traduit par François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1934 (Collection des Universités de France).

LA BRUYERE Jean de, *Les Caractères de Théophraste. Traduits du Grec avec Les Caractères ou Les Mœurs de ce siècle* [Paris, 1687], Louis Van Delft (éd.), Paris, Imprimerie Nationale Éditions, 1998.

LA PORTE Maurice de, *Les Épithètes*, Paris, 1571, p. 238.

LIPSIUS Iustus, *Epistolae. Pars III : 1588-1590*, Sué Sylvette et Peeters Hugo (éds.), Brussel, Paleis der Academien, 2006.

LIPSIUS Iustus, *Epistolae. Pars XIV : 1601*, Jeanine De Landthseer (éd.), Brussels, Paleis der Academien, 2006.

MARTIAL, *Épigrammes. Tome I : Livres des spectacles. Livres I-V*, texte établi par H.-J. Izaac, revu et traduit par Sophie Malick-Prunier, Nouvelle édition, Paris, Les Belles Lettres, 2021 (Collection des Universités de France).

OVIDE, *Les Remèdes à l'amour / Les produits de beauté pour le visage de la femme*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, 2^e édition, Paris, Les Belles Lettres, 1961 (Collection des Universités de France).

PAULLINI Christian Franz, *Hoch- und Wohl-gelahrtes teutsches Frauen-Zimmer*, Francfort-Leipzig, Stössel, 1712.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle. Livre I*, texte établi, traduit et commenté par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1950 (Collection des Universités de France).

PROPERCE, *Élégies*, texte établi, traduit et commenté par Simone Viarre, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

THOMPSON Craig R. (éd.), *Collected Works of Erasmus. Literary and Educational Writings 2*, vol. 24 : *De Copia / De Ratione Studii*, Toronto / Buffalo / Londres, University of Toronto Press, 1978.

VIRGILE, *Énéide. Livres I-IV*, texte établi et traduit par Jacques Perret, quatrième tirage revu et corrigé par R. Lesueur, Paris, Les Belles Lettres.

WESTON Elizabeth Jane, *Collected Writings*, édité et traduit par Donald Cheney and Brenda M. Hosington, avec l'aide de David K. Money, Toronto / Buffalo / London, University of Toronto Press, 2000.

3. Sources secondaires

AMIOT Justine, « Le *De plurimis claris selectisque mulieribus* de Jacopo Filippo Foresti : un maillon méconnu de la réception du *De mulieribus claris* de Boccace et du genre des vies de femmes célèbres », dans *Anabases*, 18, 2013, § 1. Mis en ligne le 01 novembre 2016, consulté le 20 juillet 2024. DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.4325>.

BASSNETT Susan, « Absent Presences: Edward Kelley's Family in the Writings of John Dee » dans Stephen Clucas (éd.), *John Dee: Interdisciplinary Studies in English Renaissance Thought*, Dordrecht, Springer, 2006, pp. 285–294 (International Archives of the History of Ideas/Archives internationales d'histoire des idées, vol. 193).

BASSNETT Susan, « Elizabeth Jane Weston – the Hidden Roots of Poetry » dans *Prag um 1600 : Beiträge zur Kunst und Kultur am Hofe Rudolfs II*, E. Fučíková (éd.), Freren/Emsland, Luca Verlag, 1988, pp. 9-15.

BASSNETT Susan, « Revising a Biography : A New Interpretation of the Life of Elizabeth Jane Weston », *Cahiers élisabéthains*, 37, avril 1990, pp. 1-8.

BEAUVOIR Simone de, *Le deuxième sexe. Tome II : L'expérience vécue*, Paris, Éditions Gallimard, 1949 (Folio/Essais, 38).

CHENEY Donald, « Virgo Angla : The Self-Fashioning of Westonia », dans *La femme lettrée à la Renaissance : actes du Colloque international (Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 27-29 mars 1996)*, Michel Bastiaensen (éd.), Bruxelles, Peters, 1997, pp. 119-128.

DAVIS M. Gerard, « A Humanist Family in the Sixteenth Century », dans *The French Mind : Studies in Honour of Gustave Rudler*, W. Moore e. a. (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1952, pp. 1-16.

EVANS R. J. W., *Rudolf II and his world: A Study in Intellectual History. 1576-1612*, Londres, Thames and Hudson, 1997 (première publication : 1973).

FORD Philip, « An Early French Renaissance Salon : The Morel Household » dans *Renaissance and Reformation. Renaissance et Réforme*, n°28, 2004, pp. 9-20.

GALAND Perrine, « Peut-on se repérer dans la silve ? », dans Perrine Galand et Sylvie Laigneau, *La silve. Histoire d'une écriture libérée en Europe, de l'Antiquité au XVIII^e siècle*, Turnhout, Brepols Publishers, 2013, pp. 5-13.

GOUREVITCH Danielle, *Le mal d'être femme à Rome. La femme et la médecine à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

HAWKINS R. L., « A Letter from One Maiden of the Renaissance to Another », dans *Modern Language Notes*, vol. 22, n°8, 1907, pp. 243-245.

HOSINGTON Brenda M., « Elizabeth Jane Weston (1581-1612) », dans Laurie J. Churchill, Phyllis R. Brown et Jane E. Jeffrey (éds.), *Women Writing Latin. Volume 3 : Early Modern Women Writing Latin*, Londres / New York, Routledge, 2002, pp. 217-245.

HOSINGTON Brenda M., « Elizabeth Jane Weston and Her Place in the Respublica Litterarum », dans Astrid Steiner-Weber, Karl A.E. Enenkel, Bianca Concetta e.a. (éds.), *Acta Conventus Neo-Latini Monasteriensis. Proceedings of the Fifteenth International Congress of Neo-Latin Studies (Münster 2012)*, vol. 15, Leiden / Boston, Brill, 2015, pp. 293-304.

HOSINGTON Brenda M., « Elizabeth Jane Weston and Men's Discourse of Praise », dans Michel Bastiaensen (éd.), *La femme lettrée à la Renaissance : actes du Colloque international (Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 27-29 mars 1996)*, Bruxelles, Peters, 1997, pp. 107-118.

HRDINA Karel, « Dvě práce z dějin českého humanismu », dans *Listy filologické / Folia philologica*, 55.1, 1928, p. 14-19.

KING Margaret L. et RABIL Albert Jr., « The Other Voice in Early Modern Europe : Introduction to the Series », dans VIVES Juan Luis, *The Education of a Christian Woman. A Sixteenth-Century Manual*, édité et traduit en anglais par Charles Fantazzi, Chicago / Londres, The University of Chicago Press, 2000, pp. ix-xvii.

LABALME Patricia H., « Chapter 1 – Introduction », dans *Beyond their Sex. Learned Women of the European Past*, Patricia H. Labalme (éd.), New York / Londres, New York University Press, 1980, pp. 1-8.

LARSEN Anne R., « Catherine des Roches (1542-1587) : Humanism and The Learned Women » in *Journal of the Rocky Mountain Medieval and Renaissance Association*, t. 8, 1987, p. 98-117.

MANDOSIO, Jean-Marc, « La miscellanée : histoire d'un genre », dans *Ouvrages miscellanées et théories de la connaissance à la Renaissance*, éd. COURCELLES Dominique de, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2003, pp. 7-36 / version digitale : §1-38. Publié sur OpenEdition Books le 26 septembre 2018. Consulté en ligne le 5 juin 2024.

DOI : <https://doi.org/10.4000/books.enc.1169>.

MÜLLER Catherine M., « “*Monstrum inter libros*” : la perception de la femme lettrée chez les humanistes de la Renaissance française (l'exemple de Camille de Morel) », dans *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen Âge et Renaissance*, LEGARÉ Anne-Marie (éd.), Turnhout, Brepols, 2007, pp. 133-138.

MURRAY David, *Lawyers' Merriments*, New Jersey, The Lawbook Exchange, 2005.

NOLHAC Pierre de, *Un poète rhénan ami de la Pléiade. Paul Melissus*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1923.

PAL Carol, *Republic of women : rethinking the Republic of Letters in the seventeenth century*, New York, Cambridge University Press, 2012.

PETRU Eduard, « Alžběta Jana Westonia a její místo v české literatuře », dans *Česká literatura*, 33.5, 1985, p. 424-437.

RABIL Albert Jr., *Laura Cereta. Quattrocento Humanist*, Binghamton, Center for Medieval and Early Renaissance Studies : State University of New York at Binghamton, 1981, pp. 101-102.

RIGG Arthur George, « Elizabeth Jane Weston: Collected Writings », dans *University of Toronto Quarterly*, Vol. 71, No. 1, 2001/2022, pp. 219-221. Consulté le 15 septembre 2021.

ROBIN Diana, « Gender », dans Sarah Knight et Stefan Tilg (éds.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin*, Oxford, Oxford University Press, 2015, pp. 363-377.

RYBA Bohumil, « Westonia », dans *Listy filologické / Folia philologica*, 56.1, 1929, p. 14-28
SMEESTERS Aline, *Aux rives de la lumière. La poésie de la naissance chez les auteurs néo-latins des anciens Pays-Bas entre la fin du XV^e siècle et le milieu du XVII^e siècle*, Louvain, Leuven University Press, 2011 (Supplementa Humanistica Lovaniensia, 29).

STEVENSON Jane, *Women Latin Poets. Language, gender, and authority, from Antiquity to the Eighteenth Century*, New York, Oxford University Press Inc., 2005.

STRYPE John (éd.), *Annals of the Reformation and Establishment of Religion. And Other Various Occurrences in the Church of England, During Queen Elizabeth's Happy Reign*, vol. 3 (partie 2), New York, Cambridge University Press, 2010 (première édition : 1824).

VIVES Juan Luis, *The Education of a Christian Woman. A Sixteenth-Century Manual*, édité et traduit en anglais par Charles Fantazzi, Chicago / Londres, The University of Chicago Press, 2000.

WALTER Éric, « Abélard ou le célibat des gens de lettres », dans « Représentations de la vie sexuelle », numéro thématique, *Dix-huitième Siècle*, n°12, 1980, pp. 127-152.

YATES Frances A., *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1964.

Ressources électroniques

Library of Latin Texts – Brepols : <http://clt.brepolis.net/llta/pages/QuickSearch.aspx>.

Orbis Latinus – Columbia University : www.columbia.edu/acis/ets/Graesse/orblata.html.